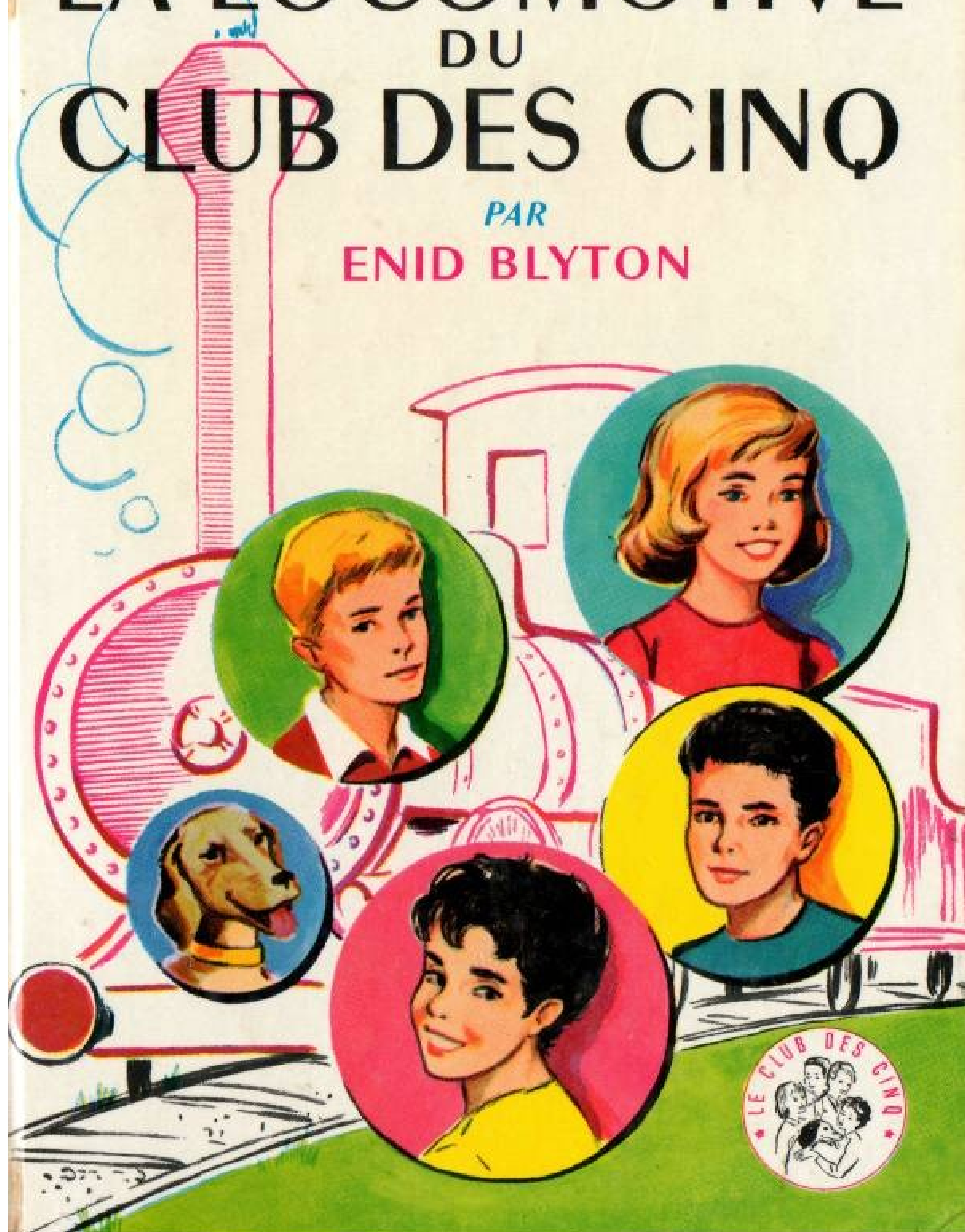

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE ROSE
LA LOCOMOTIVE
DU
CLUB DES CINQ
PAR
ENID BLYTON
LE CLUB DES CINQ

BIBLIOTHÈQUE ROSE

ENID BLYTON

la locomotive du club des 5



LA LOCOMOTIVE
DU CLUB DES CINQ

par Enid BLYTON

*

LES célèbres « Cinq » — François, Michel, Claude, Annie et le chien Dagobert — forment vraiment une équipe imbattable. Les aventures semblent naître sous leurs pas. Celle-ci, plus surprenante encore que les autres, a pour cadre la lande bretonne sur laquelle plane un brouillard épais. Un avion tourne en rond et laisse tomber une pluie de dollars... Une locomotive apparaît où personne ne l'attend...

Que de péripéties palpitantes et angoissantes aussi ! Le brave Dago lui-même prend sa part des périls, et c'est un peu grâce à lui, grâce surtout à leur courage et à leur ingéniosité, que les Cinq réussissent à mettre fin aux agissements d'une bande de faussaires. Hurrah pour le Club des Cinq !



DU MÊME AUTEUR
dans la Nouvelle Bibliothèque Rose

Série « Club des Cinq »

Le Club des Cinq
Le Club des Cinq contre-attaque
Le Club des Cinq en vacances
Le Club des Cinq joue et gagne
Le Club des Cinq va camper
Le Club des Cinq en randonnée
Le Club des Cinq au bord de la mer
Le Club des Cinq et les gitans
Le Club des Cinq en roulotte
La locomotive du Club des Cinq
Enlèvement au Club des Cinq
Le Club des Cinq et les papillons
Le Club des Cinq et le trésor de l'île
Le Club des Cinq et le coffre aux merveilles
La Boussole du Club des Cinq
Le Club des Cinq aux sports d'hiver
Le Club des Cinq et les saltimbanques
Le Club des Cinq et le vieux puits
Le Club des Cinq en embuscade
Le Club des Cinq se distingue
Le Club des Cinq en péril

Série « Clan des Sept »

Un exploit du Clan des Sept
Le carnaval du Clan des Sept
Le Clan des Sept à la rescousse
Le Clan des Sept et l'homme de paille
Le télescope du Clan des Sept
Le violon du Clan des Sept
L'avion du Clan des Sept
Surprise au Clan des Sept
Le cheval du Clan des Sept
Le Clan des Sept va au cirque
Le Clan des Sept à la Grange aux Loups
Bien joué, Clan des Sept!
Le Clan des Sept et les bonshommes de neige
La médaille du Clan des Sept
Le feu de joie du Clan des Sept

Série « Famille Tant-Mieux »

La famille Tant-Mieux
La famille Tant-Mieux en péniche
La famille Tant-Mieux en croisière
La famille Tant-Mieux à la campagne
La famille Tant-Mieux prend des vacances
La famille Tant-Mieux en Amérique

Série « Jojo Lapin »

Les aventures de Jojo Lapin
Jojo Lapin va à la pêche

Série « Mystère »

Le mystère du vieux manoir
Le mystère des gants verts
Le mystère du carillon
Le mystère de la Roche percée
Le mystère de l'île aux Mouettes
Le mystère de Monsieur Personne
Le mystère du nid d'aigle
Le mystère des voleurs volés
Le mystère de l'éléphant bleu
Le mystère du chien savant
Le mystère du chapeau pointu
Le mystère des singes verts
Le mystère du message secret
Le mystère des voisins terribles
Le mystère du flambeau d'argent
Le mystère de la péniche
Le mystère de la grotte aux Sirènes

Série « Oui-Oui »

Oui-Oui au pays des jouets
Oui-Oui et la voiture jaune
Oui-Oui chauffeur de taxi
Oui-Oui veut faire fortune
Bravo, Oui-Oui!
Oui-Oui va à l'école
Oui-Oui à la plage
Oui-Oui et le gendarme
Oui-Oui et la gomme magique
Oui-Oui champion
Oui-Oui et le Père Noël
Oui-Oui et le cerf-volant
Oui-Oui et le vélo-car
Oui-Oui et le chien qui saute
Oui-Oui part en voyage
Oui-Oui et le magicien
Une astuce de Oui-Oui
Oui-Oui marin
Oui-Oui et le lapinzé

Série « Belles Histoires »

Bonjour les amis!
Histoires des quatre saisons
Histoires de la lune bleue
Deux enfants dans un sapin
Histoires du coin du feu
Histoires de la vieille horloge
Histoires du bout du banc
Histoires du fauteuil à bascule
Fido, chien de berger

dans l'Idéal-Bibliothèque

Série « Six Cousins »

Les six cousins
Les six cousins en famille

Série « Deux Jumelles »

Deux jumelles en pension
Deux jumelles et trois camarades
Deux jumelles et une écuyère
Hourra pour les jumelles!
Claudine et les deux jumelles
Deux jumelles et deux somnambules

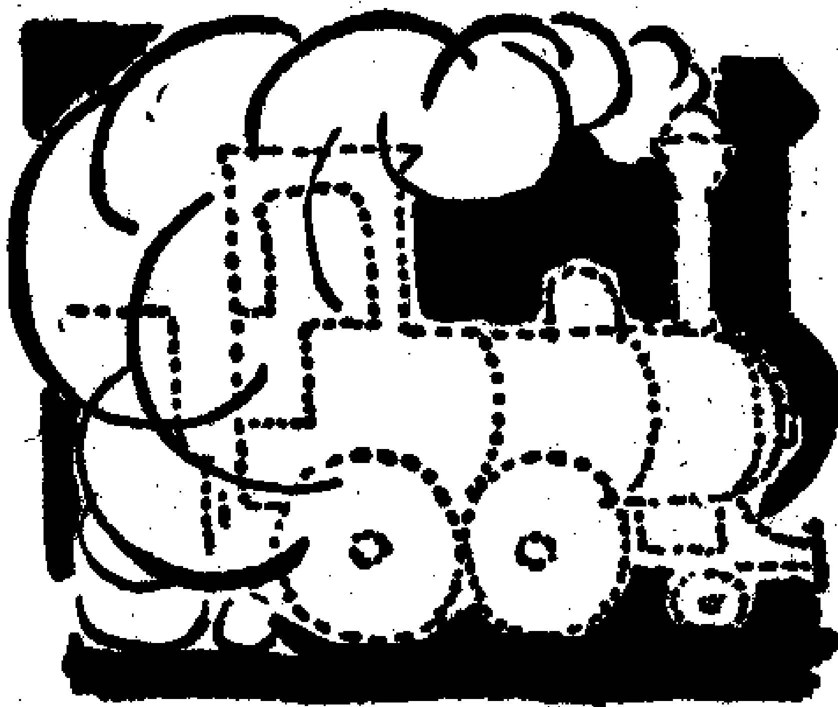
Série « Mystère »

Le mystère du golfe bleu
Le mystère de la cascade
Le mystère du vaisseau perdu
Le mystère de l'hélicoptère
Le mystère du Mondial-Circus
Le mystère du pavillon rose
Le mystère de la rivière noire
Le mystère du camp de vacances
Le mystère du chat siamois
Le mystère de la maison vide
Le mystère du sac magique
Le mystère du voleur invisible
Le mystère de la maison des bois
Le mystère du Chat Botté
Le mystère du camion fantôme
Le mystère du collier de perles
Le mystère de la fête foraine
Le mystère du caniche blanc
Le mystère des enveloppes mauves
Le mystère de la chaloupe verte
Le mystère de l'ennemi sans nom

ENID BLYTON

LA LOCOMOTIVE DU CLUB DES CINQ

ILLUSTRATIONS DE JEANNE HIVES



HACHETTE
77

TABLE DES MATIERES



CHAPITRE PREMIER

La ferme Girard

Nous sommes ici depuis une semaine et je meurs d'ennui, déclara Claude.

— Ce n'est pas vrai ! protesta Annie. Nous avons été très occupées et nous avons fait de si belles promenades à cheval.

— Je te dis que je meurs d'ennui, répéta Claude avec véhémence. Je le sais mieux que toi, tout de même! Cette horrible Paulette... Comment peut-on la supporter?

— Faute! dit Annie en riant. Tu devrais là trouver sympathique : vous avez les mêmes goûts. Comme loi, elle est furieuse d'être une fille et elle fait tout ce qu'elle peut pour ressembler-à un garçon. »

Les deux cousines étaient allongées près d'une meule de foin, dans un pré. A quelque distance, on apercevait une grande ferme. M. et Mme Girard, les propriétaires, faisaient l'élevage des chevaux et, pendant les vacances, prenaient de jeunes pensionnaires qui participaient à leurs travaux par jeu plutôt que par nécessité.

C'était Annie qui avait eu l'idée d'y venir pour Pâques pendant que ses frères, François et Michel, campaient avec des camarades de leur collège. Elle aimait beaucoup la campagne bretonne et pouvait se livrer à son sport préféré, l'équitation.

Claude, elle, se montrait d'humeur massacrante. Elle regrettait la société de ses cousins avec qui, en général, elle passait toutes ses vacances et en voulait à François et à Mick de faire pour une fois bande à part.

« Pourquoi fais-tu ainsi la tête? demanda Annie. Tu ne comprends donc pas que les garçons préfèrent de temps en temps être seuls entre eux? Les filles les encombrent et les empêchent de faire ce qu'ils veulent. »

Claude n'était pas du tout de cet avis.

« Je suis aussi forte que François et Mick, dit-elle. Je n'ai peur de rien et je peux les suivre partout.

Je suis même plus résistante et plus courageuse que bien des garçons.

— C'est exactement ce que Paule pense d'elle-même, répliqua Annie en riant. Tiens, la voilà là-bas... Elle marche à grands pas, les mains dans les poches de son *blue-jean,* et elle siffle comme un palefrenier. »

Claude fronça les sourcils. Paulette et Claude s'étaient détestées à première vue, au grand amusement d'Annie; cependant elles avaient bien des points communs. Claude, en réalité, s'appelait Claudine, mais elle refusait de répondre à ce nom. Paulette s'était baptisée « Paule » et devenait même « Paul » à l'occasion.

Claude et Paule étaient du même âge et portaient les cheveux très courts, mais Paule avait des baguettes de tambour tandis que Claude bouclait naturellement.

« Frisée comme tu l'es, on voit bien que tu es une fille, disait Paule à Claude d'un ton de pitié.

— Ce que tu peux être bête! ripostait l'autre. Beaucoup de garçons ont les cheveux bouclés. »

Le plus exaspérant pour Claude était que Paulette se distinguait dans tous les sports; en particulier, elle montait très bien à cheval. Cette rivalité inattendue gâchait les vacances dé Claude. Annie riait sous cape de cette situation qui lui paraissait très comique. Les deux fillettes affectaient de se donner leurs prénoms entiers, Paulette et Claudine. Et, bien entendu, celle qui était ainsi

interpellée ne daignait jamais répondre. M. Girard, le robuste fermier, s'emportait et les réprimandait sévèrement.

« Vous êtes stupides toutes les deux! » déclara-t-il un matin pendant le déjeuner en leur voyant échanger de sombres regards. « Je n'ai jamais connu de filles aussi sottes que vous. »

Annie éclata de rire. Des filles! C'était l'offense Ja plus cruelle qu'on pût leur infliger. M. Girard intimidait un peu Annie. Il avait la tête près du bonnet et ne mâchait pas ses mots, mais il savait aussi rire et plaisanter avec les enfants. Tous ses jeunes pensionnaires gardaient un bon souvenir de leur séjour chez lui.

« Sans Paule, tu aurais été très heureuse cette semaine, dit Annie, appuyée contre la meule de foin. Le temps est merveilleux et nous en avons bien profité.

— Si les garçons étaient ici, ce ne serait pas la même chose, remarqua Claude. Ils auraient vite fat* de river son clou à cette poseuse de Paulette. Je regrette d'être venue.

— Rien ne t'y obligeait, après tout! s'écria Annie, irritée. Tu n'avais qu'à rester à Kernach avec ton père et ta mère; mais tu as voulu venir ici avec moi jusqu'au retour des garçons. Et maintenant tu fais des tas d'histoires; ce n'es* pas très gai pour moi.

— Je te demande pardon, dit Claude. Je suis insupportable, je le sais... mais François et Michel me

manquent. Nous passons d'habitude toutes les vacances ensemble et je suis désorientée sans eux; Je n'ai qu'une seule consolation...

.— Je la devine... interrompit Annie en riant. Tu es contente que Dagobert, lui aussi, déteste Paule.

— Paulette ! corrigea Claude. Oui, Dago est un chien intelligent. Il ne peut pas la souffrir... Dago, il n'y a pas de lapins ici; cesse de flairer partout et viens te coucher près de moi. »

Dagobert obéit à regret et, avant de s'allonger, donna un coup de langue à sa jeune maîtresse,

« Nous disions, Dagobert, que tu as bien raison de ne pas aimer cette horrible Paulette », déclara Claude.

D'un coup de-coude/Annie lui imposa silence. Une ombre tomba sur elles; quelqu'un avait fait le tour de la meule de foin. C'était Paulette. Son air pincé montrait qu'elle avait entendu la remarque de Claude.

« Un télégramme pour toi, Claudine, dit-elle en tendant un papier bleu. C'est peut-être un message urgent et je te l'apporte.

— Merci, Paulette », dit Claude, et elle prit le télégramme. Elle l'ouvrit et poussa une exclamation. « Ça alors! dit-elle à sa cousine. C'est de maman. »

Annie lut à son tour.

« PROLONGER SEJOUR UNE SEMAINE. PAPA LEGEREMENT SOUFFRANT. BAISERS. MAMAN. »

« Quelle guigne! s'écria Claude toute rembrunie. Moi qui croyais retourner à Kernach demain ou après-demain et y retrouver les garçons. Nous voilà ici jusqu'à la fin des vacances. Je parie que papa n'a qu'une migraine ou un rhume; il redoute surtout le bruit que nous faisons.

— Nous pourrions aller chez moi, dit Annie. Mais la maison sera sens dessus dessous puisque nous avons les ouvriers qui repeignent toutes les pièces.

— Non, je sais que tu préfères rester ici, dit Claude. Et nous serions un embarras pour tes parents. Flûte! flûte! Trois fois flûte! Encore une semaine à passer ici sans les garçons. Ils prolongeront leur séjour au camp, bien sûr. »

Elles retournèrent à la ferme pour avertir M. Girard du changement de programme. Il accepta de garder les deux cousines une semaine de plus. D'autres enfants étaient attendus, mais on s'arrangerait. Au pis aller, Annie et Claude coucheraient sous la tente. « Toutes mes condoléances, Claudine, dit Paule qui écoutait la conversation. Je sais que tu t'ennuies beaucoup ici. Dommage que tu n'aimes pas les chevaux. Dommage que tu...

— Tais-toi! » lança Claude, furieuse. Elle sortit en claquant la porte.

M. Girard foudroya du regard Paulette qui sifflotait, les mains dans les poches.

« Oh! vous deux! s'écria-t-il. Que vous êtes agaçantes! Toujours à singer les garçons. Annie est bien plus gentille... Il y a de la paille à porter dans les écuries. Vous vous en chargez?

— Oui, dit Paulette debout devant la fenêtre.

— Oui, *monsieur,* corrigea M. Girard. Je vous prie de parler poliment. Vous n'êtes pas un gamin des rues... »

II s'interrompit car un jeune garçon entrait en courant.

« Monsieur... un petit gitan amène un cheval à moitié galeux, et qui boite, pour que vous le guérissiez.

— Encore ces gitans! s'écria le fermier. J'y vais. »

II sortit et Annie le suivit pour ne pas rester seule avec Paulette. Elle trouva Claude dehors auprès d'un petit garçon sale et déguenillé et d'un cheval blanc et roux, à l'air malheureux et résigné. Le fermier examina la jambe de l'animal.

« C'est bon, dit-il, tu vas le laisser ici et je le soignerai.

— C'est pas possible, m'sieur ! protesta le petit garçon^ Nous retournons demain à la Lande du Mystère.

— Il ne pourrait pas traîner ta roulotte. Si ton père faisait travailler un cheval dans cet état, je le signalerais à la gendarmerie.

— Faites pas ça, m'sieur! supplia l'enfant. Papa veut absolument que nous partions demain.

— Pourquoi êtes-vous si pressés? demanda le fermier. Qu'importent un jour ou deux de plus? La Lande du Mystère ne s'envolera pas. Je me demande ce qui vous attire là-bas; un endroit désolé où il n'y a ni une ferme ni une maison...

— Je vais vous laisser mon Pompon », dit le petit garçon en donnant une tape amicale sur l'encolure du cheval qu'il aimait malgré sa laideur. « Mon père sera en colère; tant pis, les autres roulottes partiront avant nous et nous les rattraperons. »

II porta la main à son front pour saluer le fermier et s'éloigna rapidement, silhouette brune et chétive.

« Conduisez ce cheval dans la petite écurie, ordonna M. Girard à Claude et à Annie. Je m'occuperai de lui tout à l'heure. »

Elles s'empressèrent d'obéir.

« La Lande du Mystère ! dit Claude. Quel drôle 'de nom! Les garçons aimeraient ça. Ils partiraient tout de suite en exploration, n'est-ce pas?

— Oui. Je voudrais bien qu'ils viennent, approuva Annie. Mais ils sont sûrement très heureux dans leur camp. Viens, Pompon, viens. M. Girard va bien te soigner. »

Elles sortaient de l'écurie quand Pierre, le jeune garçon qui avait annoncé l'arrivée du petit bohémien, les appela.

« Hé! là-bas! Claude et Annie! On a apporté une autre dépêche pour vous! »

Elles coururent à la ferme.

« Oh! j'espère que papa va mieux et que nous pourrons retourner à Kernach!* » dit Claude. Et elle se dépêcha d'ouvrir le télégramme et poussa un cri qui fit sursauter Annie. « Chic! Les garçons viennent ici! »

Annie saisit la petite feuille bleue et lut :

« ARRIVERONS DEMAIN. CAMPERONS SI PLACE MANQUE. PREPAREZ AVENTURE PALPITANTE. FRANÇOIS-MLCK. »

« Ils viennent! Ils viennent! s'écria Annie aussi contente que Claude. Ce que nous allons nous amuser!

— Dommage que nous n'ayons aucune aventure à leur offrir, dit Claude. Mais après tout, on ne sait jamais! »





CHAPITRE II

François, Mick... et Paule

DEPUIS qu'elle avait appris l'arrivée de ses cousins, Claude avait retrouvé sa bonne humeur. Elle fit même des frais de politesse pour Paulette! Mis au courant de la nouvelle, M. Girard se gratta la tête.

« Impossible de loger vos frères dans la maison, Annie, décréta-t-il. Toutes les chambres sont occupées. Ils viendront prendre leurs repas avec nous, mais ils devront coucher dans les écuries ou sous la tente, à leur choix.

— Il y aura dix enfants en tout, remarqua sa femme. François, Michel, Annie, Claude, Paille, Jean, Suzanne, Alice, Marie et Pierre. Il faudra peut-être que Paule campe aussi.

— Pas avec nous! s'écria Claude.

— Vous n'êtes pas très gentille pour Paule, dit Mme Girard. Pourtant vous vous ressemblez beaucoup toutes les deux; vous êtes désolées de ne pas être des garçons et...

— Je ne ressemble pas du tout à Paulette! protesta Claude, indignée. Mes cousins ne seront pas de cet avis. Je crois qu'ils ne voudront même pas lui adresser la parole.

— Il faudra vous entendre si vous voulez rester, dit Mme Girard. Je vais chercher des couvertures. Les garçons en auront besoin, qu'ils dorment dans une écurie ou sous une tente. Venez m'aider, Annie. »

Annie, Claude et Paule étaient plus âgées que les cinq autres enfants qui passaient leurs vacances à la ferme... Mais tous, grands et petits, étaient ravis de l'arrivée prochaine de François et de Michel. Claude et Annie avaient raconté leurs aventures et les deux garçons faisaient figure de héros.

Après le goûter, ce jour-là, Paulette disparut et on ne la revit plus jusqu'au soir.

«Où étiez-vous? demanda Mme Girard à l'heure du dîner.

— Dans ma chambre, répondit Paulette. Je cirais mes souliers et je recousais' les boutons de mon

chemisier ainsi que vous me l'avez dit je ne sais combien de fois.

— Ah! ah! C'est en l'honneur de François et de Michel », dit M. Girard. Paule prit aussitôt un air offensé.

« Jamais de la vie! dit-elle. D'avance, les cousins dé Claudine me sont tout à fait antipathiques.

— Mes frères trouveront peut-être grâce devant tes yeux, dit Annie en riant. S'ils ne te plaisent pas, c'est que tu mangues de goût.

— Ne dis donc pas de bêtises! s'écria Paulette. Tes frères sont en même temps les cousins de Claudine. »

Trop heureuse pour entamer une querelle, Claude haussa les épaules et sortit avec Dagobert.

«Ils arrivent demain, Dago, dit-elle. François et Mick! Le Club des Cinq va se trouver de nouveau réuni! Tu es content, n'est-ce pas, Dagobert?

— Ouah! Ouah! » approuva Dagobert en remuant la queue.

Le lendemain matin, Claude, et Annie cherchèrent l'heure du train dans l'indicateur. La gare était à trois kilomètres de la ferme.

« Voilà, dit Claude, le doigt sur la page. Onze heures dix. C'est le seul train du matin. Nous irons les attendre.

— Oui, dit Annie. En partant à dix heures et demie, nous arriverons bien à temps. Nous les aiderons à porter leurs bagages.

— En attendant, voulez-vous mener les quatre

poulains dans le pré de la Belle-Epine? demanda M. Girard.

— Oh ! oui, répondit Annie avec enthousiasme. Viens, Claude, partons tout de suite. Il fait un temps délicieux. »

L'étroit sentier qui conduisait au pré était bordé de haies d'aubépine et de touffes de violettes et de primevères. Les quatre poulains gambadaient sous la surveillance de Dagobert qui s'entendait très bien avec les chevaux. Quelques minutes après le départ des cousines, le téléphone de la ferme sonna. Une voix demanda Annie.

c Je regrette, elle n'est pas ici, répondit Mme Girard. Qui est à l'appareil?... Ah! François, son frère? Voulez-vous que je lui fasse une commission?

— Vous seriez bien aimable, madame, dit François. Voulez-vous lui dire que nous arriverons par l'autocar et que nous serons à neuf heures à l'arrêt du Chêne-Vert? Elle ferait bien de venir avec une brouette parce que nous apportons notre tente et tout notre barda.

— Je vous enverrai Claude et Annie avec la petite charrette, promit Mme Girard. Nous sommes très contents de vous recevoir... Il fait un temps splendide et vous vous amuserez bien.

— J'en suis sûr! dit François. Merci beaucoup de nous accepter, madame. Nous ne vous dérangerons pas et nous vous aiderons de notre mieux. »

Mme Girard raccrocha et appela Paulette qui

passait devant la fenêtre, plus soigneusement mise que d'habitude.

€ Paule ! François et Mick arrivent au Chêne-Vert à neuf heures et j'ai promis de leur envoyer la charrette. Avertissez Claude et Annie. Où sont-elles?

— Elles conduisent les poulains à la Belle-Epine et ne seront pas de retour à temps! répondit Paulette. Je peux atteler et les remplacer, si vous voulez? .

— C'est cela. Ce sera très gentil de votre part, Paule. Mais dépêchez-vous, il est déjà tard. Prenez la jument grise, elle est dans la grande prairie.

— J'y cours », dit Paule.

Elle eut bientôt attelé la jument et s'installa sur le siège. Elle partit en riant à l'idée que Claude et Annie seraient furieuses d'avoir manqué les deux garçons.

François et Mick étaient déjà au rendez-vous quand la charrette parut au tournant de la routé. De loin ils crurent que Claude la conduisait.

« Non, ce n'est pas elle, dit Michel quand le véhicule se fut approché. Je me demande si les filles ont eu notre message. Il me semble qu'elles seraient déjà là. Eh bien, attendons encore quelques minutes. »

Ils se rasseyaient sur le banc lorsque la charrette s'arrêta devant eux. Paule les interpella.

Vous êtes les frères d'Annie? Elle n'était pas à la ferme quand vous avez téléphoné et je viens à sa place, dit-elle. Montez!

— Nous vous sommes très reconnaissants, affirma François. Je suis François et voici Michel. Comment vous appelez-vous?



— Paule », répondit Paulette, et d'un claquement de langue, elle ordonna à la jument de rester tranquille. « Je suis ravie que vous soyez venus. Il y a à la ferme un tas de gosses trop petits pour nous. Dagobert sera content aussi.

— Bon vieux Dago! » s'écria Mick. Paule aida les deux garçons à charger les bagages; elle était mince, mais nerveuse et forte. « Tout est paré. Partons! »

Paule grimpa sur le siège, prit les rênes et fit de nouveau, claquer sa langue. Les garçons étaient assis derrière elle. La jument partit au trot.

« Gentil garçon, ce Paul, dit Mick à François à

voix basse. C'est très aimable à lui de venir nous chercher. »

François approuva d'un signe de tête. Il aurait préféré être accueilli par Annie, Claude et Dagobert, mais il se réjouissait de n'avoir pas à faire à pied, chargé comme un mulet, le long trajet jusqu'à la ferme.

Quand ils furent arrivés, Paule les aida à descendre les sacs et les valises. Mme Girard sortit pour leur souhaiter la bienvenue.

« Entrez vite et venez manger un morceau, vous avez sûrement déjeuné très tôt. Laissez les bagages là, Paule... inutile de les mettre dans la maison si les garçons couchent à l'écurie. Claude et Annie ne sont pas encore de retour. Quel dommage !

Paule alla dételer la jument. Les garçons entrèrent dans la maison et Mme Girard leur offrit de la limonade et des gâteaux de sa façon. Ils venaient de s'asseoir à table quand Annie arriva en courant.

« Paule m'a dit que vous étiez là! Je suis désolée de vous avoir manques. Nous pensions que vous arriviez par le train !»

Dagobert, tout frétillant, sauta au cou des deux garçons; il précédait de peu Claude, rayonnante de joie.

« François! Mick! Quel bonheur de vous voir! Nous mourions d'ennui sans vous! Quelqu'un est-il allé à votre rencontre?

— Qui. Un très gentil garçon, dit Mick. Il nous a aidés à mettre nos bagages dans la charrette; il est tout à fait sympathique. Tu ne nous avais pas parlé de lui dans tes lettres.

— Oh ! c'est Pierre, dit Annie. Il est petit et sans intérêt.

— Non, il n'était pas petit, dit Mick. Il est au contraire grand et fort.

— De notre âge, il n'y a qu'une fille, expliqua Claude. Paulette... une odieuse créature. Elle veut passer pour un garçon et elle siffle tout le temps. Nous nous moquons d'elle et j'espère bien que vous ferez comme nous,.» Une brusque pensée frappa Annie. « Est-ce que le garçon qui vous a conduits ici vous a dit son nom? demanda-t-elle.

— Oui... Comment s'appelle-t-il donc? Ah! oui, Paul, répondit Mick. Je suis sûr de bien m'entendre avec lui. »

Claude les regarda comme si elle n'en croyait pas ses oreilles :

« Elle est allée vous chercher?

— Elle? Non, corrigea François, *il*. Je parle de Paul.

— Il n'y a pas de Paul! s'écria Claude, rouge de colère. C'est Paulette, la peste dont je vous parlais tout à l'heure. Ne me dites pas que vous l'avez prise pour un garçon. Elle se fait appeler Paule au lieu de Paulette, pour prêter à confusion, et elle coupe ses cheveux très courts, mais...

— C'est exactement ce que' tu fais toi-même, Claude, répliqua Mick. Ça, alors! Je n'ai pas pensé une minute que c'était une fille. II... je veux dire elle... m'a fait l'effet d'un... enfin, d'une... de quelqu'un de très bien, quoi.

— Oh! s'écria Claude furieuse. Quel fléau et quelle menteuse!

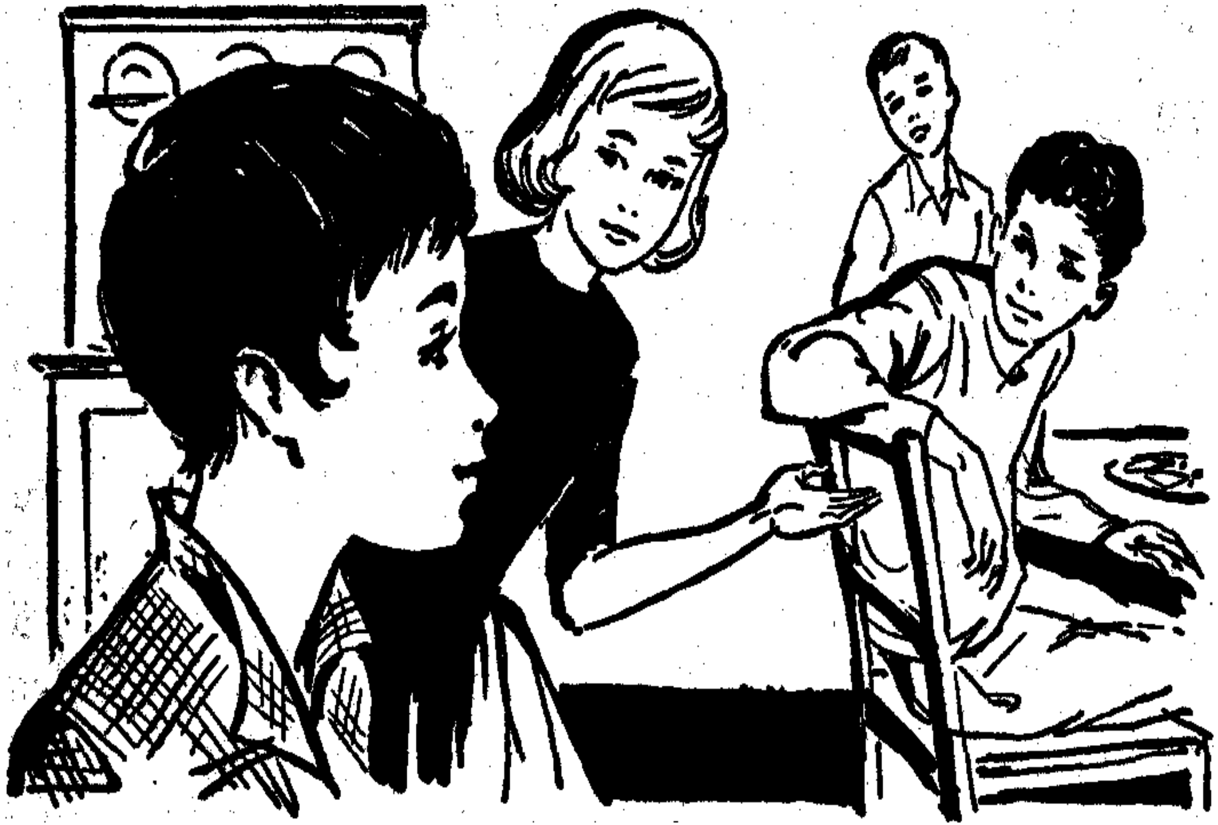
— Calme-toi, Claude, ma vieille, dit François. Tu es bien contente, toi, qu'on te prenne souvent pour un garçon, ce qui est d'ailleurs une drôle d'idée. Paule est comme toi, tu ne peux pas le lui reprocher! »

Claude tapa du pied et sortit en courant. François se gratta la tête et se tourna vers Mick.

« Beau début! remarqua-t-il. Quelle sotte, cette Claude! Elle devrait pourtant s'entendre avec Paule; elles ont toutes les deux les mêmes marottes. Elle reviendra à de meilleurs sentiments, je l'espère.

— En attendant, nous en verrons de dures », soupira Annie.

Elle ne se trompait pas. Claude leur réservait de désagréables surprises.



CHAPITRE III

Mario

Claude avait à peine fait sa sortie tapageuse que Paule entrait, les mains dans les poches de son pantalon de toile.

« Bonjour, Paulette, dit Michel. ,

— Elles vous ont dit? s'écria Paule. Et moi qui étais si contente que vous me preniez pour un garçon!

— Tu as même pris soin de porter une chemisette qui se boutonne à droite! dit Annie qui remarquait ce détail pour la première fois. Tu es

ridicule, Paulette. Claude et toi, vous faites bien la paire !

— Claude ressemble moins à un garçon que moi, dit Paulette.

— Seulement parce qu'elle a les cheveux bouclés, reprit Michel.

— Ne dis pas cela devant elle ! s'écria Annie. Elle se .ferait passer la tête à la tondeuse.

— En tout cas, Paule a été très chic de venir à notre rencontre, dit Michel, Pouvons-nous finir les biscuits ou est-il plus poli d'en laisser?

— La politesse, c'est pour la ville. Nous ne faisons pas beaucoup de manières ici, répondit Paule en riant. Mais Mme Girard ne veut pas que nous nous mettions à table le soir en pantalon ou en short. Il faut_ faire toilette, ce qui est bien ennuyeux.

— Qu'est-ce que vous avez à nous offrir comme aventure? demanda François en achevant sa limonade.

— Rien, absolument rien, répondit Annie. Dans nos promenades à cheval, c'est à peine si nous rencontrons un chat. La ferme est très isolée et la seule chose qui sorte un peu de l'ordinaire, c'est le nom de la grande lande qui s'étend jusqu'à la mer. On l'appelle la Lande du Mystère.

— Pourquoi? demanda Michel. Il s'y est passé des événements sensationnels dans le temps jadis?

— Je ne sais pas, répliqua Annie. Il n'y a plus que les gitans qui y vont. Un petit bohémien est venu hier amener un cheval boiteux et il nous a dit

que sa famille devait se rendre à la Lande du Mystère. Pourquoi vont-ils dans un tel désert, je l'ignore. Il n'y a pas de ferme là-bas, pas même une chaumière.

— Les gitans ont des idées étranges, remarqua Paule. Ce qui me plaît, ce sont les messages qu'ils laissent derrière eux pour ceux qui les suivent... ça s'appelle des signes de piste.

— Des signes de piste? répéta Michel. J'en ai entendu parler. De menus branchages et des feuilles qui, disposés d'une certaine façon, ont une signification. C'est cela, n'est-ce pas?

— Oui, répondit Paule. Notre jardinier, à la maison, m'a montré des brindilles placées devant notre porte; il m'a expliqué que c'était un message pour les bohémiens qui viendraient à passer par là. Il me l'a même traduit.

— Quel en était le sens? demanda François.

— « Inutile de mendier ici. Gens avares qui ne « donnent rien! » répondit Paule en riant. C'est ce que m'a dit le jardinier.

— Nous pourrions interroger le petit gitan qui est venu hier amener le cheval boiteux, dit Annie II nous apprendrait le secret de ces messages. Cela peut être utile, on ne sait jamais.

— Oui, et nous lui demanderons aussi ce que les gitans vont faire à la Lande du Mystère », dit François qui se levait en époussetant sa veste pleine de miettes de biscuit. « Ils ne vont pas là-bas pour rien, c'est sûr.

— Où est passée Claude? demanda Mick. J'espère qu'elle ne va pas continuer à bouder. »

Dans une écurie, Claude pansait un cheval qui n'avait jamais été étrillé si vigoureusement. Elle s'efforçait de se calmer et s'exhortait à ne pas gâcher les vacances des garçons et d'Annie. Mais cette peste de Paulette la mettait hors d'elle. Quel toupet d'aller à la rencontre de François et de Mick et dé se faire passer pour un garçon! Et eux, les idiots, qui étaient tombés-dans le panneau!

« Oh! te voilà, Claude, ma vieille, s'écria Michel à la porte de l'écurie. Laisse-moi t'aider. Cristi! que tu as bruni! Et tu as plus de taches de rousseur que jamais. »

Claude eut un sourire involontaire et jeta la brosse à Michel.

« Voilà! Il y a beaucoup de chevaux ici, vous pourrez vous promener, François et toi.

— Oui, répondit Michel, satisfait de retrouver la Claude des bons jours. Si nous partions demain matin, en emportant notre déjeuner? Qu'en dis-tu? Nous pourrions explorer la Lande du Mystère.

— Entendu, répondit Claude qui étalait de la paille sur le sol. Mais pas avec cette fille!

— Quelle fille? demanda Michel en toute innocence. Ah! Paulette? J'ai toujours l'impression que c'est un garçon... Non, elle ne viendra pas. Nous serons tous les cinq comme d'habitude.

— Ce sera épatant. Oh! voici François. Tu nous aides, François? »

Quelle joie d'être de nouveau avec les deux garçons, de rire à gorge déployée, d'échanger des plaisanteries et des taquineries! L'après-midi, les Cinq se promenèrent dans les prés. Les garçons racontèrent leur vie au camp. Ils retrouvaient leur bonne camaraderie et Dagobert n'était pas le moins content. Il courait de l'un à l'autre, la langue pendante et la queue frétillante.

« C'est la troisième fois que tu me donnes un coup de queue en pleine figure, Dagobert! s'écria Michel allongé dans l'herbe. Tu pourrais faire attention.

— Ouah! Ouah! » répondit Dagobert; il se retourna vers Michel et cette fois ce fut François qu'il souffleta de son panache. Derrière eux, un bruissement dans la haie les alerta. Le chien aboya. Claude eut un geste de colère. Si Paulette osait les déranger... Ce n'était pas Paulette, mais le petit gitan. Il s'approcha d'eux. Des larmes avaient tracé des sillons clairs dans son petit visage noir de crasse.

« Je viens chercher Pompon, dit-il. Vous savez où il est?

— Il n'est pas encore guéri, répondit Claude. M. Girard l'a dit. Qu'y a-t-il? Pourquoi as-tu pleuré?

— Papa m'a battu, répondit le gamin. Il m'a donné une gifle et un coup de pied.

— Pourquoi? demanda Annie.

— Parce que j'ai laissé le cheval, répliqua le petit garçon. Papa a dit qu'une pommade et un



bandage auraient suffi. Il faut que nous partions aujourd'hui avec les autres roulottes.

— Tu ne peux pas encore reprendre ton Pompon, dit Annie. Il n'est pas en état de marcher, encore moins de traîner une roulotte. Tu ne veux pas que M. Girard aille chercher les gendarmes, n'est-ce pas? Il le ferait, tu peux en être sûr.

— Oui, mais il me faut le cheval, répéta le petit gitan. Si je retourne sans lui, papa me donnera une nouvelle correction.

— Il t'envoie parce qu'il n'ose pas venir lui-même », dit Michel indigné.

Le petit garçon renifla et passa sa manche sale sur son nez.

« Mouche-toi, ordonna Michel. Tu ne te laves jamais la figure?

— Non, répondit le petit avec une surprise sincère. Rendez-moi mon cheval. Je veux pas être battu. »

II se mit à pleurer. Les enfants avaient pitié de lui... Il était si maigre, si petit, et il ne cessait de renifler!

« Comment t'appelles-tu? demanda Annie,

— Mario Castelli, répondit le gamin. Rendez-moi mon cheval. Je vous dis que papa le veut.

— Je vais parler à ton père, déclara François en se levant. Où est-il?

— Là-bas, dit Mario en reniflant, et il montra le champ derrière la haie.

— Je t'accompagne, François », déclara Mick.

Tous suivirent Mario. Un homme brun et renfrogné attendait à quelque distance. Ses cheveux étaient huileux et bouclés et il portait des anneaux d'or aux oreilles.

« Votre cheval ne peut pas encore marcher, dit François. M. Girard a dit qu'il vous le rendrait demain ou après-demain. .

— Il me le faut tout de suite, dit Castelli d'un ton bourru. Nous partons ce soir pour la Lande.

-— Pourquoi tant de hâte? demanda François. La Lande sera encore là-bas dans deux jours. »

Le gitan fronça les sourcils et garda le silence.

« Ne pouvez-vous laisser partir les autres et les rejoindre un peu plus tard? demanda Mick.

— Ecoute, papa, intervint Mario, tu n'as qu'à monter dans la roulotte de Romain. Je sais atteler

Pompon. Quand il sera guéri, je vous rattraperai.

— Tu ne te perdras pas en chemin? demanda Claude.

— Oh! non, affirma Mario. Je suivrai les signes de piste.

— Ah! oui », dit Mick qui se rappelait, et il se retourna vers le bohémien silencieux. « Eh bien, qu'en dites-vous? Il me semble que Mario a une très bonne idée. M. Girard ne vous donnera pas le cheval aujourd'hui. »

Castelli grommela quelques mots dans un langage que les enfants ne comprirent pas. Puis tandis que le pauvre Mario mettait la main devant sa figure comme pour parer une gifle, il s'éloigna à grands pas, les anneaux d'or se balançant à ses oreilles.

« Qu'a-t-il dit? demanda François.

— Il était furieux, répondit Mario en reniflant. Mais il va partir avec les autres et moi j'attendrai que Pompon soit guéri. Je ne risque rien la nuit avec Flop.

— Qui est Flop? demanda Annie.

— Mon chien, dit Mario en souriant pour la première fois. Je l'ai laissé dans la roulotte ; il a l'habitude de courir après les poules et M. Girard n'aime pas ça.

— Je n'en suis pas étonné, dit François. Bon, c'est entendu. Viens demain, on verra si tu peux reprendre ton cheval.

— Je suis bien content, dit Mario en se frottant

le nez. Pauvre Pompon!... Je ne voudrais pas qu'il reste boiteux.-Mais papa est terrible.

— Ça se voit, dit François les yeux fixés sur la figure souffreteuse de Mario. A demain. Tu nous expliqueras les signes de piste, tu sais, les messages que vous laissez sur la route, vous autres gitans.

—- C'est cela, dit Mario. Je vous montrerai aussi ma roulotte, si vous voulez.

—Pourquoi pas? répliqua Mick. Elle ne sent pas trop mauvais?

— Je ne sais pas, répondit Mario, surpris. Si vous venez jusqu'à la roulotte, Flop fera tous ses tours. C'est un petit chien très intelligent. Il a appartenu à un cirque.

— Nous emmènerons Dagobert, dit Annie en caressant Dagobert qui revenait d'une chasse au lapin. Dago, veux-tu aller voir un chien savant qui s'appelle Flop?

— Ouah! Ouah! approuva Dagobert en agitant poliment la queue.

— Je suis content que tu acceptes, Dago, dit Michel. Viens prendre des nouvelles de Pompon demain, Mario, et nous te raccompagnerons chez toi. Mais je ne te promets pas que tu pourras reprendre ton cheval. On verra ce que dira M. Girard. »



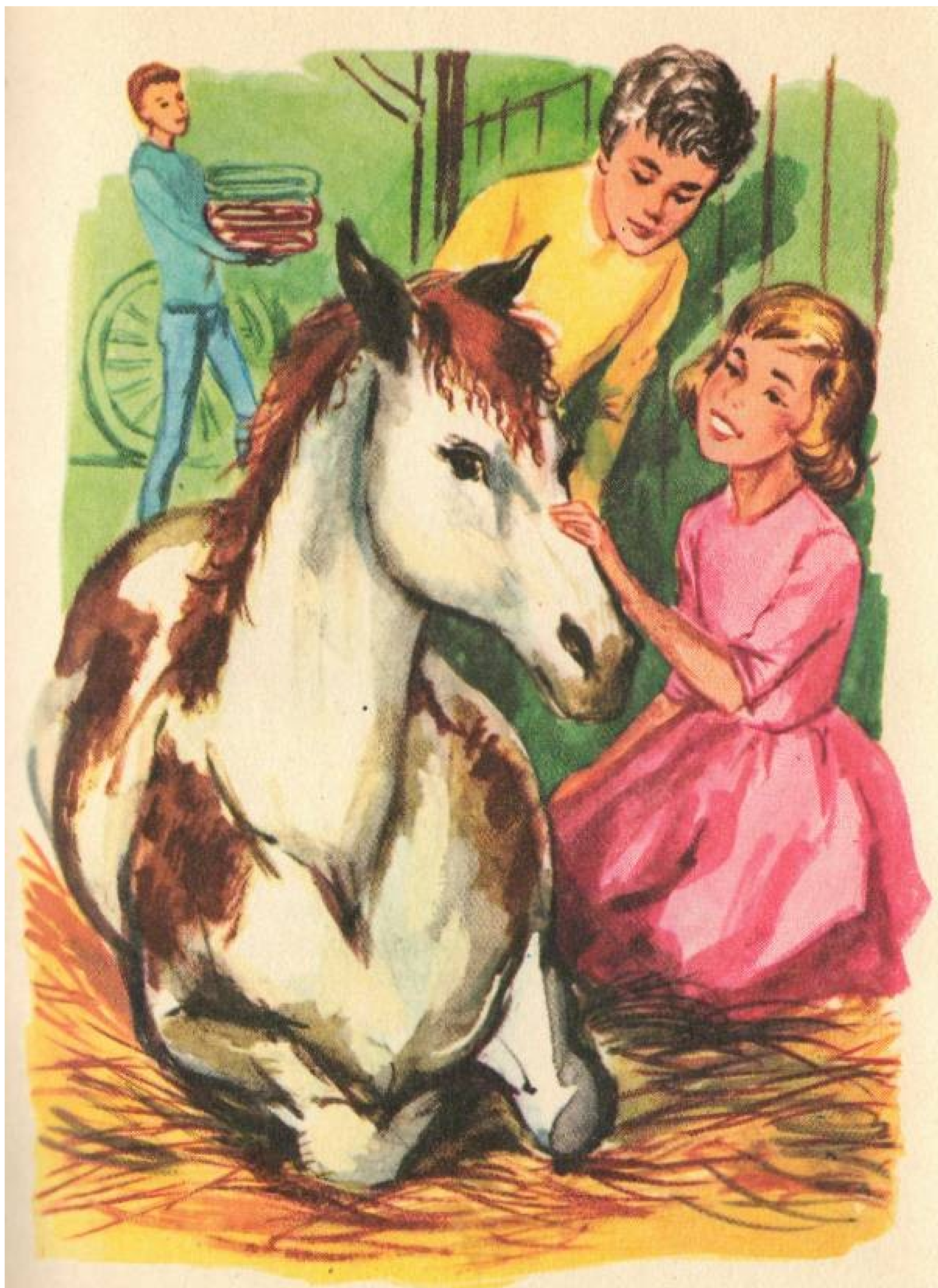
CHAPITRE IV

Une visite inattendue

IL FUT décidé que les garçons coucheraient dans une écurie. M. Girard leur demanda s'ils voulaient des matelas ou si la paille et des couvertures leur suffisaient.

« La paille et les couvertures feront très bien l'affaire, dit François. Nous serons comme des rois.

- Nous aimerions bien coucher aussi dans l'écurie, Annie et moi, dit Claude. Vous permettez, monsieur Girard?



Annie le caressa, ses bons yeux le rendaient sympathique.

— Non, vous avez des lits, répliqua le fermier. Il y a des choses que les filles ne font pas... même celles qui ressemblent à des garçons, Claude!

— Moi, cela m'est déjà arrivé, dit Paulette. A la maison, quand nous avons des visiteurs, je m'installe dans l'écurie.

— Je plains les chevaux, riposta Claude.

— Pourquoi? demanda Paule.

— Tu les empêches sûrement de dormir en ronflant comme une toupie », dit Claude.

Paule poussa une exclamation de dépit et s'éloigna humiliée. Ce n'était pas sa faute, après tout, si elle ronflait.

« Ne te froisse pas ! lui cria Claude. A t'entendre des autres chambres, on té prendrait vraiment pour un garçon.

— Tais-toi, Claude! ordonna Mick indigné.

— C'est à Paulette que tu devrais imposer silence, protesta Claude.

— Ne fais pas la sotte *»,* dit François. Furieuse de ces reproches, Claude sortit de la pièce d'un air de reine offensée, comme l'avait fait Paule quelques instants plus tôt.

« Mon Dieu! soupira Annie. C'est ainsi tout le temps. D'abord Paule, puis Claude; ensuite Claude, puis Paule ! Elles se conduisent comme deux nigaudes. »

Elle alla visiter la chambre improvisée des garçons. On leur avait assigné une petite écurie où ils seraient seuls avec le cheval des gitans qui, la

jambe bandée, sommeillait sur la litière. Annie le caressa; il n'était pas beau du tout, mais ses bons yeux le rendaient sympathique.

La paille ne manquait pas. Mme Girard avait apporté plusieurs couvertures. Les garçons auraient des couches moelleuses. Annie les enviait.

« Vous passerez simplement la nuit ici, dit-elle, et vous viendrez faire votre toilette à la maison... Comme ce foin et cette paille sentent bon ! J'espère que Pompon restera tranquille et ne vous réveillera pas.

— Pas de danger, dit François. Après une journée au grand air, nous dormirons comme des loirs. Je me plais beaucoup dans cette ferme, Annie. C'est si calme et M. et Mme Girard sont si gentils! »

Claude passa sa tête à la porte. « Je vous prêterai Dagobert si vous voulez, dit-elle, désireuse de rentrer en grâce.

— Tiens, Claude! Non, merci. Je ne tiens pas particulièrement à ce que ce vieux Dago tourne en rond sur moi toute la nuit, dit François. Regardez, il me montre comment il faut faire un trou dans la paille avant de s'y coucher. Dago, veux-tu sortir de mon lit! »

Dagobert grattait énergiquement avec ses pattes, comme s'il voulait s'enfouir dans cette masse douillette et odorante. Il leva la tête vers François.

« II rit », dit Annie.

On aurait juré, en effet, qu'il riait. Annie le caressa; il lui lécha la joué et se remit à la besogne.

Quelqu'un arrivait en sifflant. « Voici deux oreillers de la part de Mme Girard; elle a dit que vous en auriez besoin.

— Merci beaucoup, Paule, dit François en les prenant.

— C'est très gentil de les apporter, Paulette, dit Claude.

— C'est un plaisir pour moi, Claudine », riposta Paule. Les garçons éclatèrent de rire.

Par bonheur une cloche sonna pour annoncer le dîner. Les Cinq se dirigèrent vers la ferme. Le goûter était oublié depuis longtemps.

Le soir, avant de se mettre à table, les filles devaient remplacer leur short ou leur pantalon par une tenue plus féminine. Annie, Paule et Claude se dépêchèrent de se changer. Mme Girard leur accordait toujours dix minutes de grâce, mais tout le monde devait être dans la salle à manger quand le second coup de cloche retentissait.

Claude mit un joli chemisier et une jupe qui s'harmonisaient très bien avec ses cheveux bouclés, mais Paule paraissait mal à l'aise et empruntée dans sa robe.

« Tu ressembles à un garçon déguisé », dit Annie.

Paule prit cela pour un compliment et Claude décocha un regard furieux à sa cousine. Pendant le repas, Paule raconta ses exploits.

Elle avait trois frères et entreprenait en leur compagnie de longues expéditions; à l'en croire, elle les dépassait en agilité et en vigueur. L'été

précédent, ils avaient parcouru les Pyrénées à bicyclette.

« Vous avez fait la course avec Roland sur son cheval blanc et vous êtes arrivés les premiers? » demanda Claude d'un ton sarcastique.

Paule fît la sourde oreille et continua à décrire ses prouesses : pêches miraculeuses, canotage, ascensions; il y avait là de quoi remplir une vie tout entière.

«Vous auriez dû être .un garçon, Paule », dit Mme Girard.

Paule sourit de plaisir. C'était exactement la remarque qu'elle souhaitait

« Vous êtes arrivée avant tout le monde au sommet de l'Everest, c'est entendu, dit M. Girard fatigué de ce bavardage. Maintenant, finissez ce que vous avez dans votre assiette. »

Claude éclata de rire... Elle ne trouvait pas la plaisanterie très drôle,, mais elle ne pouvait perdre une occasion de se moquer de Paule. Penaude, Paule engloutit sa viande et ses légumes en un temps record. Elle n'aimait rien-tant que de se vanter d'actions extraordinaires. Claude n'en croyait pas un mot, mais François et Mick ne pouvaient s'empêcher 'd'admirer cette fille souple, vigoureuse et hardie. -

Après le dîner, les filles se partagèrent les besognes ménagères pendant que. les garçons faisaient une dernière tournée dans la ferme avec M. Girard. Paule se dépêcha de troquer sa robe

contre son short; elle se tenait loin de Claude dont elle craignait les réflexions acerbes tout en feignant de les mépriser.

L'heure de se coucher vint enfin. François et Mick, en pyjama et en robe de chambre et bâillant à se décrocher la mâchoire, se rendirent dans leur écurie.

« Vous avez vos lampes électriques? demanda Claude qui les avait escortés avec Annie. Impossible de se servir de bougies; ce serait dangereux avec toute cette paille. Bonsoir, dormez bien. J'espère que cette sotte de Paulette ne se lèvera pas à l'aube demain matin et ne viendra pas siffler dans la cour.

— Cette nuit, en tout cas, rien ne pourra me réveiller *»,* dit François qui s'allongea sur la paille et ramena une couverture sur lui. « Oh! quel lit! Jamais je n'en ai eu de meilleur! »

Les filles se mirent à rire de son air béat. « Dormez bien », dit Annie. Suivie de Claude, elle se dirigea vers la maison.

Bientôt toutes les lumières s'éteignirent dans la ferme. Dans sa petite chambre, Paule ronflait comme d'habitude. Annie et Claude l'entendaient de loin : *Rrr... rrr... rrr.*

« Ah! cette-Paulette! dit Claude. Quel vacarme elle fait! Je ne veux pas qu'elle vienne avec nous demain... Tu entends, Annie?

— Pas très bien, murmura Annie dont les yeux se fermaient déjà. Bonsoir, Claude. »

Dagobert avait pris sa place accoutumée sur les pieds de Claude. Après une longue journée passée à poursuivre les lapins, il avait bien besoin de repos, mais, dans ses rêves, il continuait à chasser et faisait des hécatombes de gibier.

Bien au chaud dans leur tas de paille, les deux garçons dormaient paisiblement sans entendre le petit cheval qui s'agitait près d'eux. Un hibou en quête de souris vola au-dessus du toit et poussa un ululement perdant dans l'espoir d'effrayer une proie qu'il emporterait dans ses serres. François et Mick ne s'en doutèrent pas. Des marmottes n'auraient pas eu un sommeil plus profond.

Soudain Pompon, le cheval, dressa les oreilles et leva la tête vers la porte fermée. Le bouton tournait lentement. Quelqu'un cherchait à entrer le plus silencieusement possible. Qui donc? Mario? Pompon l'espérait. Tous les deux formaient une paire d'amis et s'ennuyaient quand ils étaient séparés. Mais Pompon n'entendit pas le reniflement familier qui signalait l'arrivée du petit gitan.

La porte s'ouvrit peu à peu sans grincer et laissa voir le ciel criblé d'étoiles. Une silhouette se détachait en noir sur le bleu profond de la nuit.

Un homme pénétra dans l'écurie et chuchota : « Pompon! » Ce n'était pas la voix de Mario, mais celle de son père. Pompon détestait Castelli qui distribuait trop généreusement les coups de pied et les coups de fouet, et il se demandait ce qui l'amenait à cette heure indue.

Le bohémien ignorait que François et Michel couchaient dans l'écurie. Il s'était efforcé de ne faire aucun bruit, car d'autres chevaux dormaient peut-être près du sien et, réveillés en sursaut, ils pourraient hennir et alerter les gens de la ferme. Le gitan n'avait pas de lampe électrique, mais ses yeux perçants repérèrent immédiatement Pompon. Il se dirigea vers lui à pas de loup et trébucha sur les pieds de François qui fut aussitôt tiré de son sommeil.

« Qui va là? »

Le gitan se blottit près de Pompon et garda le silence. François se demanda s'il n'avait pas rêvé. Mais sa cheville était endolorie. Ce n'était donc pas une illusion. Le jeune garçon saisit le bras de Michel et le secoua.

« Où est la lampe électrique? Regarde... La porte est ouverte. Vite, Mick, la lampe! »

Mick finit par la trouver et l'alluma. D'abord ils ne virent rien, car le bohémien s'était accroupi dans le fond de la stalle de Pompon. Puis le rayon de la lampe tomba sur lui.

« Là! cria François. C'est le père de Mario! Allons, levez-vous. Que venez-vous faire ici en pleine nuit? »



CHAPITRE V

La migraine de Claude

L'HOMME se releva de mauvaise grâce. Ses boucles d'oreilles brillaient à la clarté de la lampe électrique.

« Je suis venu chercher Pompon, expliqua-t-il. C'est mon cheval.

— On vous a dit qu'il n'était pas en état de faire un long trajet, répliqua François. Voulez-vous donc qu'il reste à jamais boiteux? Vous devriez connaître assez bien les chevaux pour savoir s'ils peuvent travailler ou non.

— J'ai des ordres, dit l'homme, il faut que je parte avec les autres.

— Des ordres de qui? demanda Michel d'un ton de dédain.

— De Ludovic, répondit le gitan. C'est notre chef. Demain nous nous mettons tous en route.

— Pourquoi? demanda François étonné. Qu'y a-t-il de si urgent? Qu'est-ce que cela signifie?

— Absolument rien, répliqua Castelli. Nous regagnons la Lande, voilà tout.

— Qu'allez-vous faire là-bas? interrogea Mick avec curiosité. Drôle d'endroit pour y conduire des roulottes. D'après ce que j'ai entendu dire, c'est un vrai désert. »

L'homme haussa les épaules sans répondre et se tourna vers Pompon pour le faire lever. Mais François intervint aussitôt;

« Laissez ce cheval tranquille ! Ça vous est peut-être égal qu'il demeure infirme, mais moi je m'y oppose. Patientez un jour ou deux et il sera tout à fait guéri. En tout cas, vous ne l'emmènerez pas cette nuit. Michel, va réveiller M. Girard et dis-lui ce qui se passe.

— Non! protesta Castelli en réprimant sa fureur. Ne réveillez personne. Je m'en vais. Mais rendez Pompon à Mario demain au plus tard, sans cela vous vous en repentirez. C'est compris? »

II foudroya François du regard. « Les menaces sont inutiles, dit le jeune garçon. Je suis content que vous reveniez à la raison. Filez

maintenant. Partez avec les autres et je veillerai à ce que votre fils ait le cheval le plus tôt possible. » Le gitan se dirigea vers la porte et disparut comme une ombre. François le suivit jusqu'à l'extrémité de la cour; il se demandait si, par dépit, le père de Mario ne volerait pas une poule ou un des canards qui dormaient près de la mare. Mais les volatiles ne manifestèrent [N] aucun émoi. L'homme était- parti aussi silencieusement qu'il était venu.

« Drôle de visite *»,* dit François en refermant la porte. Il entoura le loquet d'une ficelle dont il attacha l'autre bout à son poignet. « Là! Maintenant s'il essaie d'entrer, je serai tout de suite averti. Quel toupet de s'introduire au beau milieu de la nuit! *»*

II s'enfonça de nouveau dans la paille.

« II a sans doute trébuché sur mon pied, dit-il. C'est ce qui m'a éveillé en sursaut. Pompon a de la chance que nous couchions là cette nuit, sinon cette pauvre bête traînerait demain une lourde roulotte et sa jambe ne se guérirait plus. Ce type-là est tout à fait antipathique. *»*

II se rendormit et Michel en fit autant. Pompon dormait aussi dans sa stalle. Cette première journée de repos lui avait fait le plus grand bien.

Le lendemain matin, les garçons relatèrent à M. Girard la visite nocturne qu'ils avaient reçue.

« Cela né m'étonne pas, j'aurais du vous avertir,

dit le fermier. Les bohémiens sont souvent très durs pour leurs chevaux. Je suis content que vous l'ayez mis à la porte. Pompon ne pourra pas être attelé avant après-demain. Quelques jours de répit ne feront pas de mal à cette pauvre bête, puis Mario rejoindra les siens. »

Le temps était splendide. Quand ils auraient terminé les menues besognes dont on les avait chargés, les quatre enfants partiraient en promenade avec Dagobert. Le fermier avait promis à François de lui prêter son propre cheval. Michel prendrait un vigoureux bai brun. Les filles auraient leurs montures habituelles. Paule rôdait dans la cour et son air mélancolique affligea les garçons.

« Nous devrions rentrer, dit Michel à François. Ce n'est pas très gentil de la laisser avec les gosses.

— Oui, je sais. Je suis de ton avis, approuva François. Annie, viens ici! Ne pourrais-tu pas persuader Claude qu'il faut que nous emmenions Paule? Elle meurt d'envie de venir.

— C'est vrai, dit Annie. J'ai pitié d'elle. Mais Claude n'acceptera pas. Toutes les deux se détestent cordialement Vous verrez que si nous faisons cette proposition à Claude, ce sera tout un drame.

— C'est trop bête! s'écria François. Voilà que nous avons peur de Claude maintenant et que nous n'osons pas lui parler carrément. Il faut qu'elle se montre raisonnable. J'ai beaucoup de sympathie pour Paule; elle est vaniteuse et je ne crois pas la

moitié de ses histoires, mais c'est une chic fille. Hé! là-bas! Paule!

— Me voici, répondit Paule qui arriva en courant.

— Tu aimerais venir avec nous? demanda François. Nous partons pour la journée. Tu es libre?

— Bien sûr, dit gaiement Paule. Mais... est-ce que Claude est au courant?

— Je vais la prévenir », déclara François, et il se mit à la recherche de Claude. Elle aidait Mme Girard à "préparer les provisions pour le pique-nique.

« Claude, dit hardiment François, Paule vient avec nous. Est-ce qu'il y aura assez à manger pour tout le monde?

— C'est très gentil de l'inviter, dit Mme Girard. Elle avait tellement envie de vous suivre. Elle est travailleuse, complaisante et mérite bien une récompense. N'est-ce pas, Claude? »

Claude devint écarlate, grommela quelques mots inintelligibles et sortit. François la suivit des yeux d'un air perplexe. ,

« Claude ne paraît pas contente, elle va bouder toute la journée, madame Girard.

— C'est un petit accès de mauvaise humeur, cela passera », dit Mme Girard qui remplissait un sac de sandwiches appétissants. « Vous ne mourrez pas de faim aujourd'hui, j'en suis sûre.

— Et nous, il nous restera quelque chose à manger? demanda Pierre qui entrait dans la cuisine.

— Vous verrez cela à midi, Pierre, répondit Mme Girard, Appelez Claude pour qu'elle mette ces paquets dans les sacoches. »

Pierre disparut et revint au bout de quelques minutes.

« Claude dit qu'elle a la migraine et qu'elle ne sortira pas aujourd'hui », annonça-t-il.

François resta déconcerté.

« Ecoutez-moi, François, dit Mme Girard, faites semblant de croire à son mal de tête et partez. Pour qu'elle vous suive, ne renoncez pas à prendre Paule. Claude sera punie de son caprice et ne recommencera pas.

— Vous avez raison *»,* dit François les sourcils froncés. Claude se conduisait comme une petite fille après toutes les aventures qu'ils avaient vécues ensemble. Simplement à cause de Paule. C'était absurde!

« Où est-elle? demanda-t-il à Pierre.

— Dans sa chambre », répondit le petit garçon qui savourait un sandwich oublié.

François sortit dans la cour et leva la tête vers la fenêtre de sa cousine.

« Claude ! appela-t-il. Je suis désolé que tu aies la migraine, ma vieille. Vraiment tu ne peux pas venir?

— Non! » répondit Claude, et elle ferma brusquement les vitres»

« C'est dommage! cria François. J'espère que tu seras bientôt mieux. A ce soir! »

II ne reçut pas de réponse, mais tandis qu'il s'éloignait, un visage stupéfait le guettait derrière les rideaux. Claude s'étonnait et s'indignait d'être abandonnée ainsi. C'était la faute de cette horrible Paule.

François annonça aux autres que Claude avait la migraine et ne pouvait pas les suivre. Chagrinée et inquiète, Annie voulut rester auprès d'elle. François le lui interdit.

« Non. Elle est dans sa chambre. Laisse-la tranquille, Annie; c'est -un ordre formel que je te donne.

— Bon *»,* dit Annie, qui n'aurait pas renoncé sans regret à l'excursion projetée. Elle savait que la



migraine de Claude n'était qu'un -prétexte et cachait un accès de mauvaise humeur. Paule le devinait aussi et elle était devenue très rouge.

« C'est à cause de moi que Claude ne veut pas venir, déclara-t-elle. Je ne tiens pas à gâcher votre journée. Allez lui dire que je reste à la ferme. »

François la regarda avec reconnaissance.

« C'est très chic de ta part, dit-il. Mais nous prendrons Claude au mot. D'ailleurs nous ne t'avons pas invitée par politesse; nous sommes contents de. t'a voir avec nous.

— Merci, dit Paule. Alors partons vite. Tout est prêt. »

Quelques minutes plus tard, ils s'éloignaient au petit trot. Le bruit des sabots des chevaux attira Claude à la fenêtre. Ils partaient! Ils la laissaient seule! Elle n'aurait jamais cru que c'était possible et elle fondit en larmes.

« Pourquoi ai-je fait ces histoires? Je me suis mise dans mon tort, pensa la pauvre Claude. Paulette passera toute la journée avec eux et elle s'efforcera de gagner leur amitié. Idiote que je suis! Idiote que je suis! Dagobert, je suis une nigaude, une sotte, une idiote, n'est-ce pas? »

Ce n'était pas l'avis de Dagobert. Il se demandait pourquoi les autres étaient partis sans Claude et sans lui, et il grattait la porte avec ses pattes. Mais il vint poser la tête sur les genoux de Claude. Il voyait qu'elle était malheureuse et la plaignait de tout son cœur.

« Toi, tu ne me juges pas, dit Claude en le caressant. Tu m'aimes et pour toi tout ce que je fais est bien. Tu te trompes aujourd'hui, Dago. Je me suis montrée stupide. »

On frappa à la porte. C'était de nouveau Pierre.

« Claude, Mme Girard te conseille de te coucher si tu as très mal à la tête. Si tu vas mieux, viens aider à soigner Pompon, le cheval du gitan.

— Je descends, répliqua Claude guérie de sa bouderie. Dis à M. Girard que je le rejoins dans cinq minutes.

— Entendu », dit Pierre, et il alla rendre compte de sa mission.

Dagobert sur ses talons, Claude quitta sa chambre. Elle s'approcha du portail pour scruter du regard la route déserte. Où étaient-ils, ses cousins? Passeraient-ils une bonne journée avec cette horrible Paulette?

Les quatre excursionnistes avaient déjà parcouru deux kilomètres. De longues heures de liberté s'étendaient devant eux et la Lande du Mystère avait tout l'attrait de l'inconnu.



CHAPITRE VI

La Lande du Mystère

«LA LANDE DU MYSTÈRE, quel nom épatant, dit François. Regardez, elle est couverte d'ajoncs en fleur.

— Elle n'a rien de mystérieux, remarqua Paule surprise.

— Son silence et son calme m'effraient un peu, dit Annie. J'ai l'impression qu'un drame a eu lieu ici il y a longtemps, très longtemps et que la lande en conserve le souvenir.

— Allons donc, s'écria Paule en riant. Je ne dis

pas que je n'aurais pas peur seule ici la nuit, mais le jour pas du tout; je me demande pourquoi on lui a donné ce nom.

— Il faudra que nous cherchions un livre sur cette région de la Bretagne, dit Michel. Je suppose qu'il y a une légende qui date du temps où les gens croyaient aux sorcières, aux fées et aux loups-garous. » Ils avançaient sans but, au hasard, dans cette vaste étendue de bruyères et d'ajoncs aux fleurs dorées qui ondoyaient sous la brisé. Annie se mit à renifler bruyamment.

« Tu fais concurrence à Mario, remarqua Michel. Tu as un rhume?

— Non, répondit Annie en riant. Mais j'aime tant l'odeur des ajoncs. Ça sent quoi? La vanille? Le chocolat chaud? Je ne sais pas, mais c'est délicieux.

— Regardez là-bas », dit François en arrêtant son cheval. Tous tendirent le cou.

« Ce sont les roulottes, dit enfin François. Bien sûr... Les bohémiens avaient l'intention de .partir aujourd'hui. Ils doivent avoir de la peine à avancer dans ces bruyères et ces ajoncs.

— Où vont-ils? demanda Annie. Qu'y a-t-il du côté où ils se dirigent?

— Ils arriveront à la mer s'ils continuent à marcher tout droit, dit François. Rejoignons-les, voulez-vous?

— Bonne idée », approuva Michel.

Les roulottes peintes de couleurs éclatantes se voyaient de loin; elles étaient au nombre de quatre : deux rouges, une bleue et une jaune; des petits chevaux vigoureux les tiraient.

Des cris saluèrent l'arrivée des quatre cavaliers et un gitan les montra aux autres avec de grands gestes.

« C'est l'homme-qui nous a^ réveillés cette nuit, dit François à Michel. Le père de Mario. Drôle de numéro ! Il aurait bien besoin d'une coupe de cheveux.

— Bonjour, cria Mick en s'approchant des roulottes. Quel beau temps, n'est-ce pas? »

II ne reçut pas de réponse.

Les bohémiens qui conduisaient les roulottes et ceux qui marchaient à côté les regardèrent de travers.

« Où allez-vous? demanda Paule. A la mer?

— Ça ne vous regarde pas », répliqua un vieillard aux cheveux gris et bouclés.

« Ils ne sont vraiment pas très, aimables, dit Michel à François. Ils croient peut-être que nous les espionnons. Impossible de se ravitailler dans cette lande; ils sont obligés d'emporter un tas de provisions.

— Je vais les interroger », dit Paule, et sans se laisser intimider par les regards maussades, elle s'approcha de Castelli. « Comment vous arrangez-vous pour vous nourrir? demanda-t-elle.

— Nous avons ce qu'il faut pour manger, dit

Castelli en montrant une des roulottes. Quant à l'eau, nous savons où sont les sources.

— Vous camperez longtemps dans la lande? » demanda Paule qui aurait bien aimé cette vie errante... du moins pendant quelques jours. Quelles délices de coucher à la belle étoile au milieu de ces ajoncs aux fleurs embaumées.

c Ça ne vous regarde pas! cria le vieillard aux cheveux gris. Filez et laissez-nous tranquilles!

— Viens, Paule» dit François en faisant demi-tour. Nos questions, les contrarient. Ils ont peut-être des secrets et ont peur que nous les découvrions. Ces gens-là vivent de chapardages. »

Des enfants aux yeux noirs se penchaient aux fenêtres des roulottes. Quelques-uns couraient dans les ajoncs, mais ils se dispersèrent comme des lapins effrayés quand Paule s'approcha d'eux.

« Ils ne veulent pas de notre amitié, songea-t-elle. Que ce doit être drôle d'habiter des maisons sur roues! Ils ne restent jamais longtemps au même endroit; ils sont toujours en voyage. Allons rejoindre les autres, Mickey. »

Le cheval lui obéit en prenant soin d'éviter les trous de lapins. Quelle bonne journée! Le soleil brillait et une brise légère soufflait. Paule était au comble du bonheur. Les trois autres ne partageaient pas tout à fait sa joie : Claude leur manquait. Et Dagobert aurait dû trotter et gambader près d'eux. Au bout d'un moment, les roulottes furent invisibles. François craignait un peu de

s'égarer et consultait fréquemment la boussole dont il s'était muni.

« Ce ne serait pas très agréable de passer là nuit ici, dit-il. Personne ne nous trouverait. »

A midi et demi ils s'arrêtèrent pour déjeuner. Mme Girard les avait gâtés. Des œufs durs, de la viande froide, du jambon, des sandwiches aux sardines, au fromage, à la confiture. Et pour finir, de grosses parts de cake aux cerises et des oranges juteuses.

« Ce cake est formidable, dit Michel. J'adore les cerises confites.

— Tu veux boire? demanda Paule en brandissant une bouteille de limonade. Ce n'est pas très frais, mais c'est bon tout de même, meilleur que dans un café, même avec de la glace.

— II y a une source tout près d'ici, dit François. Je l'entends. »

Ils firent silence et un clapotis argentin frappa leurs oreilles. Annie alla à la découverte et appela les autres. Une eau claire comme du cristal sortait de terre et se perdait dans les ajoncs.

« Les gitans connaissent l'existence de ces sources », dit François. Il puisa un peu d'eau dans le creux de sa main et la porta à ses lèvres.

« Elle est exquise. D'une fraîcheur ! dit-il. Goûte-la, Annie. »

Ils se remirent en route, mais la lande ne leur offrait aucune surprise; toujours des bruyères, de l'herbe, des ajoncs, ça et là une source qui formait

un petit ruisseau, quelques arbres, surtout des bouleaux. Des alouettes montaient dans les airs efl chantant, si haut qu'on les voyait à peine.

« Les notes tombent à la manière des gouttes de pluie », dit Annie en tendant les mains comme pour les recueillir. Paule se mit à rire; elle se plaisait de plus en plus en compagnie de ces enfants charmants et se disait que Claude était stupide d'être restée à la ferme.

« II est temps de rentrer, dit enfin François en consultant sa montre. Il est déjà tard. Dirigeons-nous du côté du soleil couchant. Venez! »

II fit demi-tour et les autres le suivirent. Michel s'arrêta au bout d'un moment.



« Tu es sûr que nous ne nous égarons pas, François? Je ne me reconnais pas. La lande me semble différente ici; il y a beaucoup moins d'ajoncs. »

François arrêta son cheval et regarda autour de lui.

« C'est vrai, dit-il. Je crois pourtant que nous sommes dans la bonne direction. Continuons un peu plus vers l'ouest. Il n'y a absolument rien pour se guider dans cette lande !»

Ils se remirent en route. Soudain Paule poussa une exclamation.

« Venez voir! »

Les deux garçons et Annie la rejoignirent. Elle avait sauté à terre et elle écartait les touffes de bruyère.

« Regardez, dit-elle. On dirait des rails. Très vieux et tout rouilles. Mais c'est impossible. »

Tous étaient maintenant à genoux et grattaient le sable. François se rejeta en arrière et réfléchit.

« Oui, ce sont des rails. Très vieux, comme tu le dis. Mais qui diable a posé des rails ici?

— Je les ai aperçus par hasard, dit Paule. Ils sont recouverts par les arbres et la bruyère. Je n'en croyais pas mes yeux.

— Ils mènent sûrement quelque part, dit Michel. Peut-être à une carrière que l'on a cessé d'exploiter.

— C'est probable, dit François. Si nous les suivons du côté opposé à celui d'où nous venons» nous arriverons probablement à une ferme ou à un village.

— C'est ce que nous avons de mieux à faire puisque nous sommes plus ou moins perdus, remarqua Paule en se remettant en selle. Il n'y a qu'à marcher entre les deux; nous ne pouvons pas les perdre de vue. »

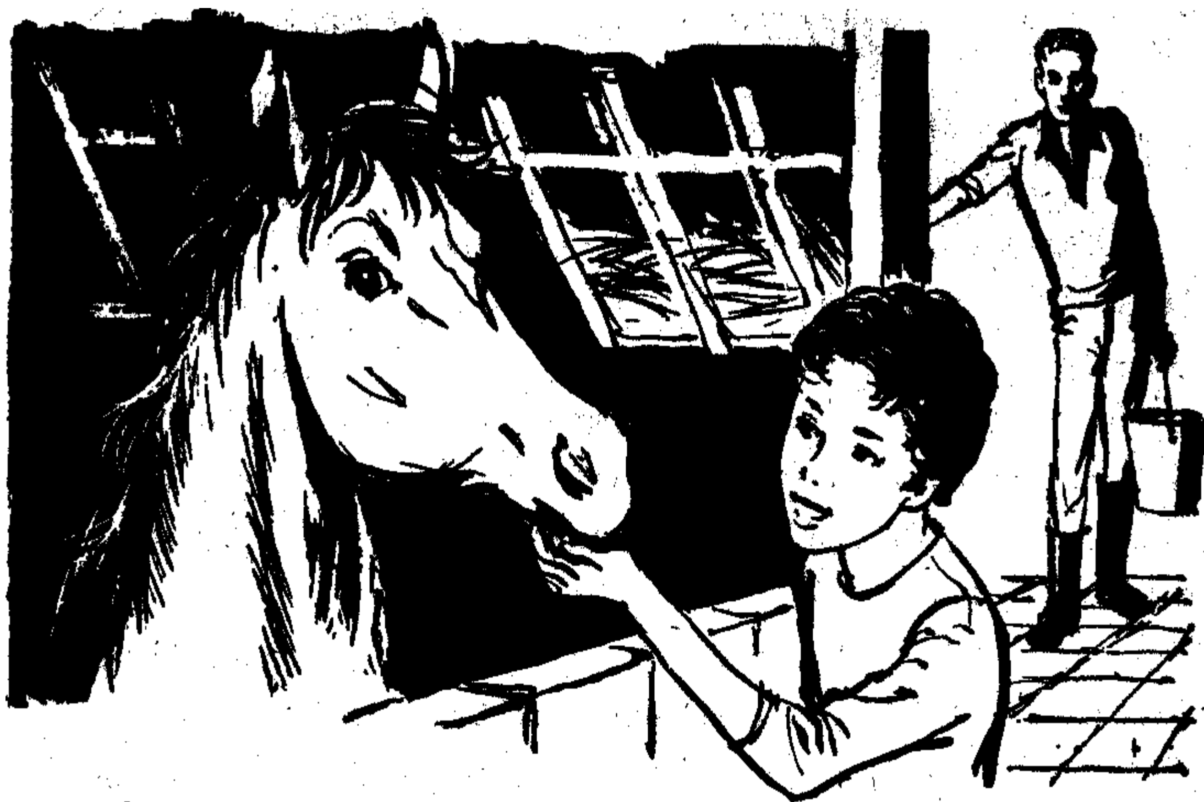
Au bout d'une demi-heure, Paule fit un geste.

« Des maisons! s'écria-t-elle. C'est le hameau du Moulin Blanc. La ferme des Girard n'est pas très loin. Ce serait très amusant de suivre les rails dans la lande pour voir où ils s'achèvent,

— Nous le ferons un jour, approuva François. Rentrons vite. Je me demande ce que Claude a fait toute la journée. »

Ils se hâtèrent de regagner la ferme, pressés de retrouver. Claude. Comment les accueillerait-elle? Drapée dans sa dignité? Ou bien leur ferait-elle d'amers reproches? Qui sait si elle consentirait à sortir de sa chambre? Ils le sauraient dans quelques minutes.





CHAPITRE VII

Claude, Mario et Flop

CLAUDE avait passé une excellente journée. D'abord elle avait aidé M. Girard à panser la jambe de Pompon. Le petit alezan acceptait patiemment les soins et, malgré sa laideur, Claude eut un élan d'affection pour lui.

« Merci, petite », dit M. Girard qui, au grand soulagement de Claude, ne lui avait pas demandé pourquoi elle n'avait pas accompagné les autres. « Voulez-vous disposer des obstacles pour les gosses qui veulent s'exercer aux sauts de haies? »

Claude trouva cette occupation très amusante. Pierre et ses petits amis étaient si fiers d'eux-mêmes quand ils franchissaient des obstacles de trente centimètres sur leurs petits poneys. Puis Mario arriva, accompagné d'un roquet appelé Flop. Flop tenait de l'épagneul, du caniche et de plusieurs autres races encore; sa fourrure noire et frisée lui donnait l'air d'une descente de lit montée sur quatre pattes.

.Dagobert resta stupéfait devant ce paillasson ambulant; après l'avoir observé un moment, il conclut que c'était bel et bien un chien et lança quelques jappements pour lier connaissance.

Flop ne parut pas l'entendre. Il consacrait toute son attention à un os qu'il venait de déterrer. Dagobert considérait que tous les trésors de ce genre lui appartenaient de droit; il courut sus à Flop avec un grognement de mauvais augure. Flop lâcha l'os et fit le beau. Dagobert le regarda étonné. Sa surprise n'eut plus de bornes quand Flop se mit à parcourir la cour, toujours dressé sur ses pattes de derrière. Il n'avait jamais vu un de ses congénères se conduire de cette façon. Fier d'exciter l'admiration de Dagobert, le roquet rappela tous ses souvenirs de cirque et exécuta une série de culbutes du plus bel effet. Puis, essoufflé, il resta couché sur le dos, les pattes en l'air. Dagobert s'approcha pour examiner de plus près cet étrange phénomène. L'autre se releva d'un bond, et, avec force gambades et aboiements, convia son nouvel

ami à prendre part à ses jeux. Celui-ci, d'abord hésitant, se laissa tenter et ce fut une folle partie où tous les deux trouvèrent le plus vif agrément. Quand il fut hors d'haleine, Dagobert se coucha dans un coin de la cour et Flop se blottit contre lui comme s'il l'avait connu toute sa vie.

Claude, qui sortait de l'écurie avec Mario, se crut le jouet d'une illusion.

« Qu'est-ce que Dagobert a donc entre les pattes? dit-elle. Ce n'est pas un chien! v

— C'est Flop, dit Mario. C'est un vrai singe. Vous allez voir, m'sieu Claude. Flop! Montre un peu comme tu sais bien marcher. »

Flop laissa Dagobert et courut à Mario sur ses pattes de derrière. Claude éclata de rire.

« Qu'il est drôle! On dirait qu'on l'a découpé dans un tapis.

— H est très intelligent, dit Mario en caressant Flop. Quand est-ce que je pourrai reprendre Pompon, m'sieù Claude? Papa est parti avec les autres et il m'a laissé nôtre roulotte. Je peux encore attendre un jour ou deux.

— Ce ne sera pas aujourd'hui certainement », dit Claude ravie d'être appelée monsieur et non pas mademoiselle. « Peut-être demain. Tu n'as pas de mouchoir, Mario? Je n'ai jamais entendu quelqu’un renifler aussi fort que toi. »

Mario posa sa main sous son nez. « Je n'ai jamais eu de mouchoir, répondit-il Mais j'ai ma manche.

— C'est tout à fait dégoûtant, dit Claude. Je vais te donner un de nies mouchoirs et tu t'en serviras. Je ne veux pas que tu renifles comme ça.

— Je savais pas que je reniflais, dit Mario un peu vexé. Qu'est-ce que ça peut faire? »

Claude montait déjà l'escalier de sa chambre. Elle choisit un grand mouchoir à raies blanches et rouges qui conviendrait très bien pour Mario! Elle le lui apporta et il la regarda avec surprise.

« C'est un foulard pour mettre autour de mon cou, dit-il.

-— Non, voyons, c'est un mouchoir pour ton nez, dit Claude. Tu as bien une poche où le mettre? Là, maintenant tu te moucheras au lieu de renifler.

— Où sont les autres? demanda Mario en maniant le mouchoir comme si c'était un objet de verre qu'il craignait de casser.

— Ils font une promenade à cheval, répondit Claude qui reprit un air maussade.

— Ils avaient dit qu'ils viendraient voir ma roulotte.

— Ils ne pourront pas aujourd'hui, dit Claude. Ils rentreront très tard, je suppose. Moi je peux t'accompagner. Il n'y a personne, n'est-ce pas? »

Claude ne tenait pas du tout à rencontrer le père de Mario ou un autre bohémien. Le petit garçon secoua la tête.

« Non, la roulotte est vide. Papa est parti; ma tante et ma grand-mère aussi.

— Qu'est-ce que vous allez faire dans la lande? »

demanda Claude tandis qu'elle suivait Mario qui la conduisait dans un champ où ne se trouvait plus qu'une seule roulotte.

« Moi, je m'amuse avec Flop », dit Mario, et il renifla bruyamment. Claude lui assena un petit coup dans le dos.

« Mario! Je t'ai donné un mouchoir. Ne renifle pas. Cela me tape sur les nerfs! »

Mario se servit de nouveau de sa manche; heureusement Claude n'y prit pas garde. Elle contemplait la roulotte.

« Dans }a lande, tu t'amuses avec Flop, dit-elle au bout d'un moment. Mais ton père, ton oncle, ton grand-père et tous les autres, que font-ils? Il n'y a pas une maison là-bas, pas même une ferme pour y mendier des œufs ou du lait. »

Mario resta muet. Il retint un reniflement et, les lèvres serrées, dévisagea Claude qui ne cachait pas son impatience.

« M. Girard dit que vos roulottes vont là-bas tous les trois mois. Pourquoi? Y a-t-il une raison?

— Nous faisons des paniers, dit Mario en évitant ses yeux.

— Je le sais- Tous les gitans font de la vannerie pour la vendre, interrompit Claude. Mais vous n'avez pas besoin d'aller au milieu d'une lande déserte pour ' la fabriquer. Vous pourriez aussi bien travailler dans un village ou dans un champ près d'une ferme. Pourquoi choisir un lieu aussi solitaire?

Mario ne répondit pas et se pencha sur des branchages disposés près de la roulotte. Claude l'imita et oublia sa question.

« Oh! C'est un signe de piste? Un message de bohémiens! Qu'est-ce que cela signifie? »

Deux branches, une longue et une petite, formaient une croix. Un peu plus loin, d'autres baguettes étaient placées côte à côte.

« Oui, un signe de piste, dit Mario ravi de changer le sujet de te conversation. C'est notre façon de renseigner ceux qui nous suivent. Vous voyez les bâtons en forme de croix? Ils nous montrent le chemin et on doit prendre la direction indiquée par le plus long.

— C'est très simple, dit Claude. Mais ces quatre autres, que signifient-ils?

— Ils indiquent que les voyageurs sont partis en roulotte, dit Mario en reniflant. Quatre bâtons... quatre roulottes qui vont du même côté.

— Je comprends, dit Claude, bien décidée à se servir de ce moyen quand elle irait en promenade avec ses compagnes d'école. Y a-t-il beaucoup d'autres signes de piste, Mario?

— Des quantités, répondit le jeune garçon. Regardez, quand je partirai, je laisserai celui-ci. »

II cueillit deux feuilles sur un arbre, une grande et une petite, les plaça côte à côte et posa dessus des petits cailloux.

« Qu'est-ce que cela signifie? demanda Claude.

— Cela veut dire que mon petit chien et moi

nous sommes partis aussi, dit Mario. Supposez que mon père revienne nous chercher et qu'il voie ces feuilles». Il saura que je suis en route avec mon chien. C'est simple. Une grande feuille pour moi, une petite pour Flop.

— C'est très amusant, dit Claude. Maintenant voyons la roulotte. »

C'était une roulotte à l'ancienne mode, pas très grande, peinte en noir et ornée de dessins rouges,* elle avait des roues très hautes. Pour y pénétrer, il fallait monter plusieurs marches. Les brancards reposaient sur le sol en attendant le retour de Pompon.

« J'ai quelquefois visité des roulottes, dit Claude, mais aucune comme celle-ci. »

Elle gravit les marches et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Sans être d'une propreté minutieuse, la demeure des gitans était moins sale qu'elle ne s'y attendait.

« Ça ne sent pas mauvais, n'est-ce pas? dit Mario un peu inquiet. J'ai tout nettoyé aujourd'hui; je pensais que vous viendriez tous me voir. Au fond il y a les lits. »

Plusieurs couchettes superposées occupaient l'extrémité de la roulotte et des étoffes de couleur voyante les recouvraient.

« Ma grand-mère seule couche là l'été, expliqua Mario en réprimant un reniflement. Nous autres, les hommes, nous préférons dormir dehors. S'il pleut, nous nous abritons sous la roulotte.

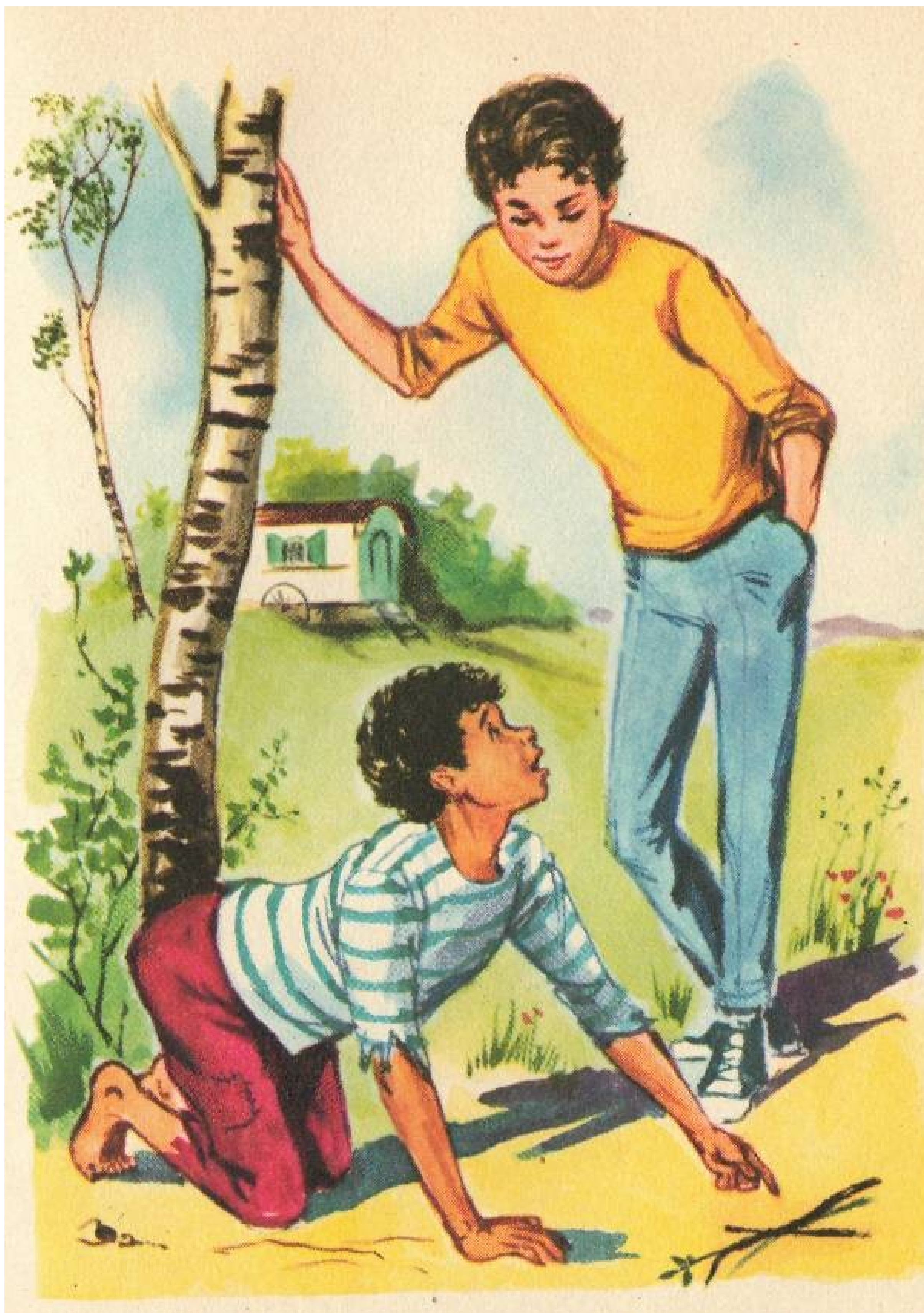
— Merci de m'avoir montré tout cela, dit Claude en regardant les placards, les petits bancs et la grande commode. Je me demande comment vous pouvez tenir tous là-dedans. »

Elle n'entra pas. Malgré le nettoyage de Mario, une odeur bizarre arrivait à ses narines.

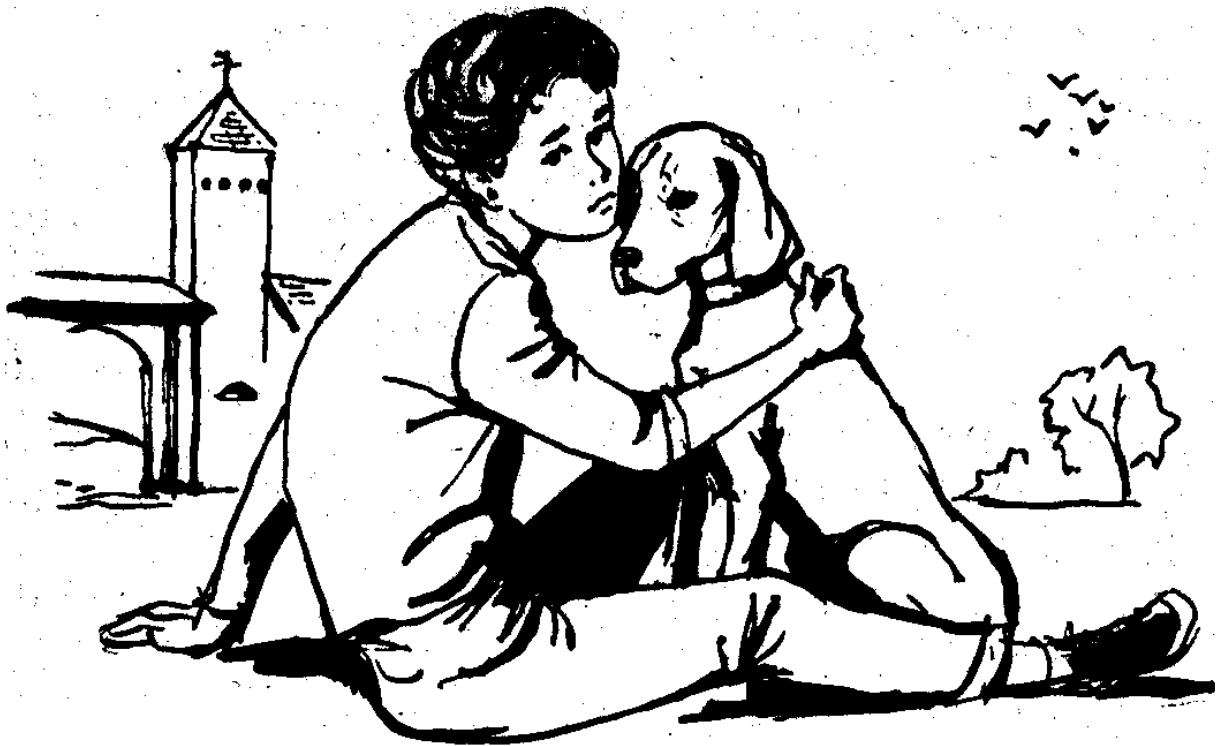
« Je reviendrai te voir demain, Mario, dit-elle en redescendant. Pompon sera peut-être guéri. Oh! Mario, n'oublie pas que tu as un mouchoir.

- Je ne l'oublierai pas, dit fièrement Mario. Et je ferai bien attention de ne pas le salir, m'sieu Claude! »





Vous voyez les bâtons en forme de croix?



CHAPITRE VIII

Mario fait une promesse

L'APRÈS-MIDI touchait à sa fin et Claude se sentait très triste et très seule. Qu'avaient fait les autres sans elle? Leur avait-elle un peu manqué? Peut-être n'avaient-ils pas eu une seule pensée pour elle.

« En tout cas, tu n'es pas parti avec eux, Dagobert. Toi, tu ne m'as pas abandonnée. »

Heureux de la voir sourire Dagobert lui donna | de grands coups dé langue. Il se demandait où

étaient les autres et pourquoi on ne les avait pas vus de la journée.

Soudain un grand vacarme de sabots de chevaux éclata dans la cour. Claude courut à la porte. Oui, ils étaient de retour. Qu'allait-elle faire? Elle se sentait à la fois soulagée et irritée, contente et furieuse Fallait-il froncer les sourcils ou sourire? Les nouveaux venus ne lui laissèrent pas le temps de réfléchir.

« Bonsoir.. Claude, cria Michel. Tu nous as beaucoup manqué,

— Et ta tête? cria Annie. Elle va mieux, j'espère.

— Bonsoir, cria Paule. Quel dommage que tu ne sois pas venue ! Nous avons passé une journée épatante.

— Viens nous aider à desseller les chevaux, Claude, dit François à son tour. Et raconte-nous ce que tu as fait. »

Dagobert s'était précipité sûr eux en aboyant. Claude accourut aussi, le sourire aux lèvres.

« Bonsoir! cria-t-elle. Je vais vous aider. Vraiment je vous ai manqué? Vous m'avez manqué aussi. »

Les garçons se réjouirent de voir que Claude était revenue à la raison. On ne parla plus de sa migraine. Elle se dépêcha de desseller les chevaux et écouta le récit de l'excursion. A son tour, elle décrivit la roulotte et les signes de piste et raconta qu'elle avait donné un mouchoir tout neuf au petit gitan.

« Mais je suis sûre qu'il ne s'en servira pas, dit-elle. Il ne s'est pas mouché une seule fois quand j'étais avec lui.

Voici la cloche du dîner. Nous avons juste fini à temps. Vous avez faim?

— Oh! oui! dit Michel. Je croyais qu'après le pique-nique de Mme Girard, je ne serais pas capable de manger une bouchée à dîner, mais je me suis trompé. Comment va Pompon?

— Mieux; nous en reparlerons tout à l'heure, dit Claude. Tu veux que je t'aide, Paule? »

Paule resta un moment sidérée par la surprise.

« Non, merci... Claude, répondit-elle. Je peux me débrouiller toute seule. »

Le repas fut très gai. Les plus petits étaient à une table à part et les grands purent raconter leurs aventures sans être interrompus. M. Girard s'intéressa beaucoup à la découverte des vieux rails.

« J'ignorais leur existence, dit-il. Mais nous ne sommes ici que depuis quinze ans et nous ne connaissons pas toute l'histoire du pays. Vous devriez aller voir le vieux Baudry, le maréchal-ferrant; il a habité la région toute sa vie et il a plus de quatre-vingts ans.

— Demain nous devons justement lui amener des chevaux à ferrer, dit Paule. Nous l'interrogerons. Il a peut-être aidé à poser ces rails.

— Nous avons vu les roulottes dans la lande, Claude, dit François. Je suppose que les bohémiens se dirigent vers la mer. Comment est la côte, monsieur Girard?

— Très sauvage. De grandes falaises, des rochers abrupts. Seuls les oiseaux peuvent vivre là-bas. Il «st impossible de se baigner ou de se promener en bateau; il n'y a même pas de plage.

— Alors où vont donc ces roulottes? dit Michel. C'est un mystère. Elles prennent ce chemin tous les trois mois, n'est-ce pas?

— A peu près, dit M. Girard. J'ignore ce qui attire les gitans dans la lande. Cela me dépasse. Habituellement 0s se tiennent près des fermes ou *des* petits villages où ils peuvent vendre leur vannerie.

— J'aimerais les suivre pour savoir ce qu'ils font, dit François qui mangeait sa deuxième portion d'omelette.

— Allons-y, renchérit Claude.

— Mais comment? Nous ne savons pas où ils sont allés, remarqua Paule.

—- Mario doit les rejoindre dès que Pompon pourra marcher, dit Claude. Des signes de piste lui indiqueront le chemin. Il les trouvera près des feux éteints sur lesquels les gitans auront fait bouillir leurs marmites.

— Il ne les laissera pas derrière lui, remarqua Michel,

— Nous lui demanderons d'en disposer d'autres pour nous, dit Claude. Je crois qu'il acceptera. C'est un bon petit garçon. Ainsi nous ne risquerons pas de nous perdre.

— Qui sait si nous pourrons déchiffrer les messages

aussi facilement que les bohémiens, dit François. Ce serait très amusant. »

Paule bâilla à se décrocher la mâchoire et Annie l'imita avec plus de discrétion.

Paule ! s'écria Mme Girard.

— Pardon, dit Paule; je ne sais plus ce que je fais; je tombe de sommeil.

— Allez vous coucher, conseilla Mme Girard. Vous en avez besoin après cette journée de grand air. Vous avez tous bruni. Le soleil était très chaud, on aurait pu se croire en juin. »

Les cinq enfants, accompagnés de Dagobert, allèrent jeter un dernier regard aux chevaux. Paule bâilla de nouveau et tous en firent autant, même Claude.

« Vite, vite, ma paille, dit François en riant. Oh! si vous saviez comme on est bien là-dedans! Les filles, je vous laisse les lits sans regret.

— J'espère bien que le papa de Mario ne viendra pas nous réveiller au milieu de la nuit, déclara Michel.

— J'attacherai le loquet de la porte, répliqua François. Allons dire bonsoir à Mme Girard. »

Quelques minutes plus tard, les trois fillettes étaient dans leur Ut et les deux garçons se pelotonnaient dans la paille de l'écurie. Pompon était toujours là, mais il ne bougeait plus. Il dormait paisiblement; sa jambe ne lui faisait plus mal et, le lendemain, il serait en état d'être attelé à la roulotte.

François et Michel s'endormirent aussitôt. Personne ne se glissa dans l'écurie cette nuit-là. Rien ne les réveilla Jusqu'au matin. Mais aux premières lueurs du jour, un coq entra par une fenêtre, se percha sur une mangeoire et se mît à chanter de toutes ses forces.

« Qu'est-ce que c'est que ça? s'écria Michel en s'éveillant en sursaut. Ce cri horrible! C'est toi, François? »

Un cocorico bruyant fut la réponse et les deux garçons se mirent à rire

« Maudit volatile ! dit François en se rallongeant. Je dormirais bien encore deux heures. »

Dans la matinée, Mario parut tout à coup dans la cour. Il n'entrait jamais hardiment, mais se faufilait presque sans être vu comme s'il avait toujours peur d'être chassé. Il aperçut Claude et courut à elle»

« M'sieu Claude, cria-t-il au grand amusement de François, est-ce que Pompon va mieux?

— Oui, répondit Claude. Tu pourras le prendre aujourd'hui. Mais ne te sauve pas tout de suite, Mario, je veux te demander quelque chose avant que tu partes. »

Mario fut enchanté; il se réjouissait de rendre un service en retour du magnifique cadeau qu'il avait reçu. Il sortit soigneusement le mouchoir de sa poche et attendit des compliments;

« Vous voyez, dit-il, il est tout propre. Je ne l'ai même pas déplié.

Et il accompagna ces paroles d'un reniflement.

« Tu es un sot, dit Claude exaspérée. Je te l'ai donné pour que tu te mouches... pas pour que tu le laisses dans ta poche. C'est pour ne pas que tu renifles. Que tu es bête, Mario. Je vais reprendre mon mouchoir si tu ne t'en sers pas. »

Mario fut effrayé. Il secoua le mouchoir et tapota son nez. Puis il le replia et le remit dans sa poche.

« Je te défends de renifler, dit Claude en essayant de ne pas rire. Ecoute, Mario, tu te rappelles ces signes de piste que tu m'as montrés hier?

— Oui, m'sieu Claude, dit Mario.

— Ton père et les autres gitans en laisseront pour que tu puisées les rejoindre, n'est-ce pas? dit Claude.

— Oui, dit Mario, mais pas beaucoup parce que j'ai déjà fait deux fois le trajet. Ils en mettront simplement aux endroits où je pourrais me tromper.

— Bon, dit Claude. Nous voudrions jouer à une espèce de jeu et voir si nous serions capables, nous aussi, de déchiffrer ces messages; veux-tu en disposer à notre intention sur ton chemin quand tu iras rejoindre ta famille?

— Oh! oui, s'écria Mario très fier de rendre ce service. Vous trouverez ceux que je vous ai montrés, la croix, le long bâton, la grande et la petite feuille.

— Parfait, approuva Claude. Cela voudra dire

que tu es allé dans une certaine direction et que tu es avec ton chien. C'est bien cela, n'est-ce pas?

— Oui, vous n'avez pas oublié.

— Ce sera très amusant. Nous imaginerons que nous sommes des bohémiens et que nous suivons notre tribu, dit Claude.

-— Ne vous montrez pas quand vous verrez nos roulottes, dit Mario brusquement effrayé. Je serais grondé d'avoir laissé des signes de piste pour vous.

— Ne t'inquiète pas, nous ferons attention, dit Claude. Maintenant allons voir Pompon. »

Le petit cheval sortit volontiers de l'écurie; il ne boitait plus et son repos lui avait fait grand bien. Il partit en trottant allègrement, Mario sur son dos. Un reniflement bruyant arriva aux oreilles de Claude.

— « Mario! » cria-t-elle.

Il prit son mouchoir et l'agita en l'air. Claude alla retrouver les autres.

« Mario a emmené Pompon, dit-elle. Si nous Conduisions les chevaux chez le maréchal-ferrant?

— Bonne idée, dit François. Nous l'interrogerons sur la Lande du Mystère et cette étrange petite voie ferrée. Venez tous !»

Six chevaux avaient besoin d'être ferrés. Cela faisait une monture pour chacun et François tenait la bride du sixième. Bien entendu, Dagobert était de la partie et trottait gaiement sur la route. Après un assez long trajet, ils arrivèrent au petit village.

« Voilà ta forge! «'écria Claude. Oh! le joli feu! Et voilà le forgeron. »

Malgré ses quatre-vingts ans, Baudry était encore très vert. Il ne ferrait plus les chevaux et restait assis au soleil, s'intéressant à tout ce qui se passait II avait une épaisse toison de cheveux blancs et des yeux aussi noirs que le charbon qu'il avait si souvent transformé en braise.

Bonjour, messieurs et mademoiselle », dit-il.

François se mit à rire. Claude et Paule se rengorgeaient

Nous venons vous demander quelques renseignements sur cette région, dit Claude en mettant pied à terre.

— Allez-y, répondit le vieillard. Vous ne pourriez mieux vous adresser; je connais le pays comme ma poche. Confiez vos chevaux à Jacques, et interrogez-moi. »





CHAPITRE IX

Le récit du maréchal-ferrant

«VOILA, commença François, hier nous avons fait une promenade à cheval dans la Lande du Mystère; nous voudrions d'abord connaître la raison de ce nom étrange. Cette lande a-t-elle été le théâtre d'un événement mystérieux?

— De plusieurs, vous pouvez m'en croire, répondit le vieux Baudry. Dès gens qui ont disparu et qu'on n'a jamais revus... Des bruits dont on n'a jamais connu la cause.

— Quel genre de bruits? demanda Annie avec curiosité.

— Quand j'étais jeune, j'ai passé des nuits dans cette lande, dit solennellement le vieux Baudry, et je vous jure que je n'en menais par large. On entendait des sons extraordinaires : des grincements, des ululements, des soupirs, des battements d'ailes.

— C'est peut-être le lieu de rendez-vous de hiboux, de renards et d'autres bêtes nocturnes, remarqua Mick. Une fois, une chouette a poussé une clameur stridente au-dessus de ma tête et j'ai eu une peur bleue. Si je ne l'avais pas vue, je me serais sauvé comme si j'avais eu le diable à mes trousses. »

Baudry sourit et son visage ne lut plus qu'un réseau de rides.

« Pourquoi l'appeler la Lande. du Mystère? demanda François. C'est un très vieux nom?

— Du temps de mon grand-père, on l'appelait la Lande des Brumes, dit le vieux forgeron qui rassemblait ses souvenirs. Des vapeurs épaisses montaient de la mer et on n'y voyait pas à trois pas. Oui, un soir j'ai été surpris par un de ces brouillards et j'ai bien cru ne pas en' sortir. Il tourbillonnait autour de moi et j'avais l'impression que des doigts glacés cherchaient à me saisir.

— C'est horrible! s'écria Annie en frissonnant. Qu'avez-vous fait?

—- J'ai pris mes jambes à mon cou », dit Baudry qui retira sa pipe de sa bouche et regarda le fourneau

vide. ««Je trébuchais sur les racines de la bruyère et des ajoncs; le brouillard me poursuivait et ses doigts humides voulaient m'empoigner... C'est ce que les vieux disaient de ce brouillard... Il essayait de vous empoigner.

— Voyons... la brume ce n'est pas mortel, dit Claude, sûre que l'ancien maréchal-ferrant exagérait. Il y en a encore de temps en temps?

— Oh! oui, dit Baudry en bourrant sa pipe. Surtout en automne; mais cela peut se produire à n'importe quel moment de l'année, même à la fin d'une belle journée d'été. Tout à coup vous vous trouvez dans les ténèbres. Si vous vous laissez surprendre, vous êtes perdu.

— Perdu? Comment cela? demanda Claude.

— Ce brouillard peut durer pendant des journées, expliqua le vieux Baudry. Et si vous vous égarez dans la lande, c'est fini, vous ne revenez jamais. Vous pouvez bien sourire, mon petit monsieur, moi je sais. » Les yeux fixés sur sa pipe, il revivait les événements d'autrefois. « Voyons... il y a eu la vieille Mme Antoine qui est allée ramasser des mûres, son panier au bras, un après-midi d'été... et personne ne l'a jamais revue. Et le petit Victor qui faisait l'école buissonnière... Le brouillard s'est emparé de lui aussi.

— Je vois qu'il faudra que nous fassions attention si nous allons encore nous promener là-bas, dit Mick. C'est la première fois que j'entends parler de ce brouillard.

— Oui, ouvrez les yeux, conseilla Baudry, Guettez du côté de la mer, c'est de là qu'il monte. Mais c'est moins fréquent à présent, je ne sais pas pourquoi. Oui... maintenant que j'y pense... il n'y a pas eu de brouillard, un vrai brouillard, depuis près de trois ans.

— J'aimerais savoir pourquoi le nom a changé, dit Paule. La Lande des Brumes, oui, cela s'explique; mais pourquoi la Lande du Mystère?

— Eh bien, il doit y avoir de cela soixante-dix ans et j'étais un petit garçon », dit Baudry, et il prit son temps pour rallumer sa pipe et en tirer une bouffée. Les cinq enfants et Dagobert buvaient ses paroles et il était au comble du bonheur. Il avait rarement un auditoire aussi attentif. « La famille Barthe venait de poser une petite voie ferrée dans la lande, commença-t-il, et dés exclamations l'interrompirent.

— Ah! Justement nous allions vous interroger sur cette voie ferrée.

— Oh! Vous l'avez vue?

— Continuez. »

Le forgeron consacra toute son attention à sa pipe qui tirait mal. Quelques minutes s'écoulèrent. Claude avait envie de trépigner. Quel malheur de ne pas être un cheval, elle aurait pu s'en donner à cœur joie.

«Eh bien, les Barthe étaient très nombreux, reprît enfin Baudry. Neuf ou dix hommes, tous frères, et une seule petite sœur très chétive.

C'étaient de vrais géants, il me semble que je les vois. J'avais peur d'eux, car ils distribuaient facilement les coups de poing. L'un d'eux, Robert, a trouvé une grande étendue de sable dans la lande...

— Oh! oui!... Nous avons pensé à une carrière de sable », dit Annie.

Cette interruption fit froncer les sourcils du maréchal-ferrant.

« Les Barthe-ont décidé de l'exploiter et ils espéraient gagner gros, reprit Baudry. Ils ont acheté des wagonnets et ile transportaient le sable pour le vendre. C'était du très beau sable...

— Nous l'avons vu, dit Paule. Mais ces rails...

— Laisse-le parler, ordonna Michel.

— Quand ils ont eu beaucoup d'argent, ils ont posé une petite voie ferrée et se sont procuré une locomotive et des fourgons; cela simplifiait le travail. Cristi! cette voie ferrée, ça nous semblait la huitième merveille du monde. Nous autres, les gosses, nous admirions cette petite locomotive et nous mourions d'envie de la conduire. Mais c'était un rêve irréalisable. Chacun des Barthe était armé d'un grand bâton et s'en servait quand il trouvait un gamin sur son chemin. Des géants et des brutes, voilà ce qu'ils étaient.

— Pourquoi la voie ferrée a-t-elle été abandonnée? demanda Michel. Les rails sont recouverts de bruyère et d'herbes... On les voit à peine.

— Nous en arrivons à ce mystère dont vous parlez, dit Baudry en tirant sur sa pipe. Les Barthe se sont pris de querelle avec les gitans».

— Oh! il y avait des gitans dans la lande, dit Michel. Comme maintenant.

— Oh! oui, il y a toujours eu des gitans dans la lande aussi loin que je peux m'en souvenir, dit le maréchal-ferrant. Eh bien, les Barthe, paraît-il, leur ont cherché dispute, ce qui n'a rien d'étonnant puisqu'ils ne s'entendaient avec personne. Pour se venger, les gitans ont enlevé des fragments de rails, ça et là, et la locomotive a déraillé en entraînant les wagons. »

Les enfants imaginaient très bien la catastrophe; le petit Convoi arrivant au bout des rails et s'écroulant dans les bruyères. Quel vacarme! Comme les oiseaux avaient dû être épouvantés!

« Les Barthe n'étaient pas hommes à laisser cet attentat impuni, dit Baudry. Ils ont décidé de chasser tous les gitans de la lande; ils ont juré qu'ils mettraient le feu à toutes les roulottes qui s'y aventureraient et poursuivraient leurs occupants jusqu'à la mer.

— Quels gens terribles! s'écria Annie.

— Ça, oui, dit Baudry. Tous avaient des épaules carrées, des sourcils qui cachaient presque leurs yeux et *des* voix bruyantes. Personne n'osait les contrarier. A la moindre offense, leurs bâtons entraient en jeu. Ils faisaient la loi dans le pays et ils étaient détestés. Nous autres gosses, nous nous

sauvions dès que nous apercevions l'un d'eux au coin d'une rue.

— Et les gitans, les Barthe sont-ils arrivés à les chasser de la lande? demanda Paule avec impatience.

— Laissez-moi raconter l'histoire à ma façon, dit Baudry en la menaçant avec sa pipe. Vous auriez besoin d'un Barthe et de son bâton, mon petit monsieur, pour vous apprendre la politesse. »

II n'imaginait «pas qu'il se trouvait devant une fille. Avec un bout de bois, il fourragea dans sa pipe et il fallut attendre encore. François fit un clin d'œil aux autres. Ge vieux bonhomme lui était très sympathique.

« Mais les gitans sont des ennemis dangereux, reprit Baudry. Ne l'oubliez pas. Un jour, tous les Barthe ont disparu et on ne les a plus revus. Pas un. Il n'est resté de la famille que la petite Agnès, leur sœur qui boitait. »

Tous poussèrent des exclamations de surprise et le vieux Baudry les regarda avec satisfaction, fier de son succès.

« Que s'est-il passé? demanda Paule.

— Personne ne le sait, répondit Baudry. C'est arrivé une semaine où le bouillard était très épais, une vraie purée de pois. Personne ne se risquait dans la lande, par ce temps là, excepté les Barthe qui continuaient à aller à leur carrière comme d'habitude. Ils disaient qu'en suivant la voie ferrée, ils ne pouvaient pas se perdre. Il aurait fallu un tremblement de terre pour les empêcher de travailler! »



II s'interrompit, jeta un coup d'œil sur son auditoire et baissa la voix; son ton devint si dramatique que les cinq enfants en eurent le frisson.

« Une nuit, quelqu'un a vu vingt roulottes ou plus traverser le village dans l'obscurité, dit-il. Les gitans regagnaient la lande. Ils suivaient peut-être la voie ferrée, personne ne le sait; et le lendemain les Barthe sont allés à leur carrière et ils-ont été engloutis dans le brouillard. »

II fit une nouvelle pause.

« Ils ne sont jamais revenus, dit-il. Non, pas un seul. On n'a plus entendu parler d'eux.

— Que s'est-il passé ? demanda Claude.

— Quand le brouillard s'est éclairci, on s'est mis à leur recherche, mais on ne les a pas retrouvés vivants du morts. Pas un! Et les roulottes avaient aussi disparu. Je suppose que les gitans ont rencontré les Barthe; ils se sont battus avec eux et les ont vaincus. Et ils ont jeté les cadavres du haut des falaises dans la mer.

— C'est horrible! dit Annie bouleversée.

— Ne vous tournez pas le sang, dît lé maréchal-ferrant. Tout ça c'est de l'histoire ancienne... et personne n'a regretté les Barthe, je vous l'assure. Le plus drôle, c'est que la petite sœur malade, Agnès, s'est fortifiée et a vécu jusqu'à quatre-vingt-seize ans; elle est morte il y a quelques années. Ses frères qui étaient si costauds sont partis avant elle!

— C'est une histoire très intéressante, monsieur Baudry, déclara François. La lande des Brumes est devenue alors la Lande du Mystère, n'est-ce pas ? Et personne n'a jamais su ce qui s'était passé... le mystère reste donc entier. A-t-on utilisé la voie ferrée depuis et continué à exploiter la carrière ?

— Non, dit Baudry. Nous avions tous peur, voyez-vous. Agnès elle-même n'a plus voulu entendre parler de la voie ferrée, de la locomotive et des wagons; nous les avons laissés se détériorer sur place. On évitait même de s'en approcher. Beaucoup de temps s'est écoulé avant que les gitans reviennent dans la lande. Maintenant tout est oublié; l'histoire des Barthe n'inquiète plus personne, mais les gitans se la transmettent d'une

génération à l'autre, j'en suis sûr. Ils ont bonne mémoire.

-—Savez-vous ce qui les attire à la Lande du Mystère? demanda Michel.

— Non. Ils sont toujours en voyage, dit Baudry. C'est leur habitude. Ils ne se fixent nulle part, ces gens-là. Ce qu'ils font dans la lande, ça les regarde et je ne tiens pas à y fourrer mon nez. Je me rappelle le sort des Barthe et je ne veux pas le partager. »

Une voix sortit de la forge où Jacques, lé petit-fils du vieux Baudry, avait ferré les chevaux.

« Eh bien, c'est fini ce récit? J'aimerais bien bavarder-un peu, moi aussi. J'aurai bientôt fini le travail.

— Allez voir ferrer les derniers chevaux, dit Baudry en riant. Cela vous amusera. Je vous ai fait perdre votre temps avec mes histoires du temps jadis.

— C'était palpitant, dit François en glissant quelques pièces dans la main du vieillard. Achetez-vous du tabac, je vois que votre pipe est vide.

— Merci beaucoup, dit le vieillard. Rappelez-vous mes deux conseils : prenez garde au brouillard et tenez-vous loin des gitans. »



CHAPITRE X

Les signes de piste de Mario

DANS la forge, les enfants actionnèrent les soufflets et regardèrent avec intérêt Jacques qui façonnait les fers; ses gestes étaient précis et rapides; c'était un plaisir de lé regarder travailler. « Vous écoutiez les histoires de grand-père, dit le jeune homme. Il n'a plus que ça à faire maintenant : rester assis et se rappeler ses vieux souvenirs; mais dans son jeune temps» il était bien plus adroit que moi. Là... voilà le dernier fer. Reste tranquille, Marquise! »

Les cinq enfants reprirent bientôt le chemin du retour.

La matinée était délicieuse et des boutons d'or fleurissaient les talus le long de la route.

« Que c'est joli, dit Annie en cueillant deux ou trois fleurs pour les épingler sur son chemisier. On dirait des émaux; les bijoutiers ne peuvent rien faire de plus beau.

— Quelle drôle d'histoire nous a racontée ce vieillard, dit François. Son récit était très pittoresque.

— Je n'ai plus du tout envie d'aller dans la lande, remarqua Annie.

— Poltronne! s'écria Claude d'un ton moqueur. Tout cela est si vieux ! Je me demande si les gitans que nous avons vus pensent encore à ces événements. C'est peut-être leurs arrière-grands-mères qui ont tué les Barthe.

— Le père de Mario a l'air assez sournois pour exécuter un crime de ce genre, renchérit Paule. Essayons de les rejoindre. Nous verrons si nous pouvons déchiffrer les signes que Mario a promis à Claude de laisser.

— Excellente idée, dit François. Nous irons cet après-midi. Dites donc, quelle heure est-il? J'ai peur que nous ne soyons en retard pour le déjeuner. »

Ils consultèrent leurs montres. « Oui, nous sommes en retard, dit Michel. Nous le sommes souvent quand nous revenons de la

forge, déclara Claude. Tant pis... Je parie que Mme Girard a laissé notre part au chaud. »

Et Claude ne se trompait pas. Le navarin de mouton était d'autant plus succulent qu'il avait longtemps mijoté au coin du feu; une tarte aux abricots complétait le repas. Chère Mme Girard !

« Petites, je vous demanderai de faire la vaisselle, dit-elle. Je n'aurai vraiment pas le temps.

— François et Michel peuvent bien nous aider, protesta Claude.

— Je me charge de la vaisselle, déclara Annie. Vous autres, les quatre garçons, allez dans les écuries. »

Mick lui donna une petite tape.

« Tu sais que nous partagerons la corvée. J'essuierai les assiettes. Je n'aime pas tremper les mains dans la bassine.

— Pouvons-nous aller dans la lande cet après-midi? demanda Claude.

—- Oui, bien sûr. Mais si vous voulez emporter votre goûter, préparez-le vous-même, dit Mme Girard. J'emmène les petits en promenade; il faut que nous partions tout de suite.

A trois heures, tout était prêt, y compris le goûter. Ils sautèrent en selle, et en route !

« II me tarde de voir si nous savons déchiffrer les signes de piste des gitans, dit Claude. Dagobert, ne cours pas après tous les lapins que tu sentiras; je te préviens, nous ne t'attendrons pas ! »

Ils se rendirent d'abord à l'ancien camp des bohémiens et suivirent la marque des roues. Cinq roulottes ne se déplacent pas sans laisser des traces de leur passage.

« Ils se sont arrêtés là, dit Mick en montrant des cendres éteintes. Nous trouverons bientôt un message. »

Ce fut Claude qui le découvrit.

« Là, derrière cet arbre, cria-t-elle. A l'abri du vent.»

Ils mirent pied à terre et se groupèrent autour de Claude. Le signe de piste était bel et bien là. Une croix dont le long bâton indiquait la direction à prendre. Une autre baguette montrait qu'une roulotte était passée, et, à côté, deux feuilles, une grande et une petite, recouvertes de petits cailloux.

« Que veulent dire ces feuilles? Ah! oui, Mario et son chien, dit Michel. Eh bien, nous sommes sur la bonne voie. Le feu éteint d'ailleurs nous l'avait prouvé. »

Ils remontèrent à cheval et partirent. D'autres signes de piste les guidèrent. Une seule fois ils furent dans l'embarras et ne surent de quel côté se diriger. Ils firent halte sous deux arbres isolés.

« La bruyère est si épaisse qu'elle n'a gardé aucune trace », dit François qui mit pied à terre pour jeter un regard autour de lui. Non, il n'y avait absolument rien. « Allons plus loin, dit-il. Nous trouverons peut-être les cendres d'un feu. Mais cet espoir fut déçu et ils finirent par s'arrêter, tout à fait désorientés.

« Et maintenant où aller? demanda Mick. Nous ne sommes pas de bons gitans.

— Retournons à ces deux arbres là-bas, proposa Claude. On les aperçoit encore. Puisqu'il est si facile de perdre son chemin ici, Mario a laissé un signe de piste quelque part, j'en suis sûre! »

Ils suivirent ce conseil et Paule aperçut le signe de piste entre les arbres, à l'abri du vent,

« Voilà la croix, la branche et les feuilles, dit-elle. Regardez, le long bâton de la croix est tourné du côté de l'est... et nous, nous allions vers le nord: Nous ne risquions pas d'atteindre le but! »

Ils changèrent de direction et bientôt ils relevèrent des traces du passage des roulottes, des rameaux arrachés aux buissons, une ornière creusée dans le sol.

« Nous sommes sur la bonne voie, dit François. Ce qui prouve qu'il ne faut jamais se décourager. »

Après avoir cheminé pendant deux heures, ils se sentirent l'estomac dans les talons et s'assirent pour goûter à l'ombre d'un bouquet de bouleaux qui abritaient des touffes de primevères. Dagobert hésita un moment : irait-il à la chasse aux lapins ou resterait-il pour partager les provisions de ses amis? Incapable de faire un choix, il courut quelques minutes après un gibier imaginaire et revint mendier une tartine.

« Je voudrais bien savoir ce -que Dagobert n'aime pas afin de l'emporter la prochaine fois, dit Paule. Aujourd'hui nous avons du pain beurré, du saucisson,

du gruyère et du chocolat; c'est lui qui avale tout.

— A t'entendre, Paulette, on croirait que Dagobert est un glouton, répliqua Claude; personne ne te demande de lui donner ta part. Je suis là pour nourrir mon chien.

— Voyons, Claude, chuchota Michel à son oreille.

— Excuse-moi, Claude, dit Paule en riant. Quand il se place devant moi et me regarde de cet air suppliant, je ne peux rien lui refuser.

— Ouah ! ouah ! » approuva Dagobert, et il s'assit devant Paule, la langue pendante et le regard fixé sur elle.

« II m'hypnotise, dit Paule. Appelle-le, Claude; je ne pourrai pas garder une bouchée pour moi. Va mendier ailleurs, Dagobert, tu seras gentil! »

François regarda sa montre.

Ne perdons pas trop de temps, dit-il. Je sais bien que les jours sont longs, mais nous n'avons pas encore atteint le camp des bohémiens et après il faudra retourner à la ferme. Si nous repartions tout de suite? »

Tout le monde fut d'accord et ils se remirent en selle. Maintenant ils n'avaient plus aucune difficulté à suivre les gitans; le sol était devenu très sablonneux et avait gardé les traces des roues.

« Miséricorde! Si nous continuons à allé? vers l'est, nous arriverons au bord de la mer, s'écria Michel.

— Oh! non, elle est encore à plusieurs kilomètres, protesta François. Tiens... Vois cette petite colline là-bas. C'est la première fois que nous apercevons une élévation de terrain dans cette plaine. »

Les empreintes se dirigeaient vers la petite colline qui, à mesure qu'ils s'en approchaient, grandissait à vue d'œil.

« Je parie que les roulottes sont là-bas, dit Claude. Elles seraient à l'abri du vent de la mer. Il me semble que j'en vois une. »

Claude ne se trompait pas; les roulottes étaient là. Leurs couleurs éclatantes permettaient de les voir de loin.

« Les femmes ont déjà fait la lessive et étendu le linge, remarqua Annie.

— Allons demander si Pompon va bien, dit François. Ce sera une excellente entrée en matière. »

Ils mirent les chevaux au petit galop. Quatre ou cinq hommes, alertés par le bruit des sabots, s'avancèrent. Ils étaient silencieux et rébarbatifs. Mario arriva en courant et cria :

« Bonjour! Pompon va bien. Il est tout à fait guéri. »

Son père lui donna une bourrade et lui adressa quelques mots d'un ton irrité. Le petit garçon disparut sous la roulotte la plus proche. François s'approcha.

« Je suis content que Pompon soit guéri, dit-il. Où est-il?

— Là-bas, répondit Castelli avec un geste de la tête. Il est inutile que vous le regardiez. Il **va** tout à fait bien.

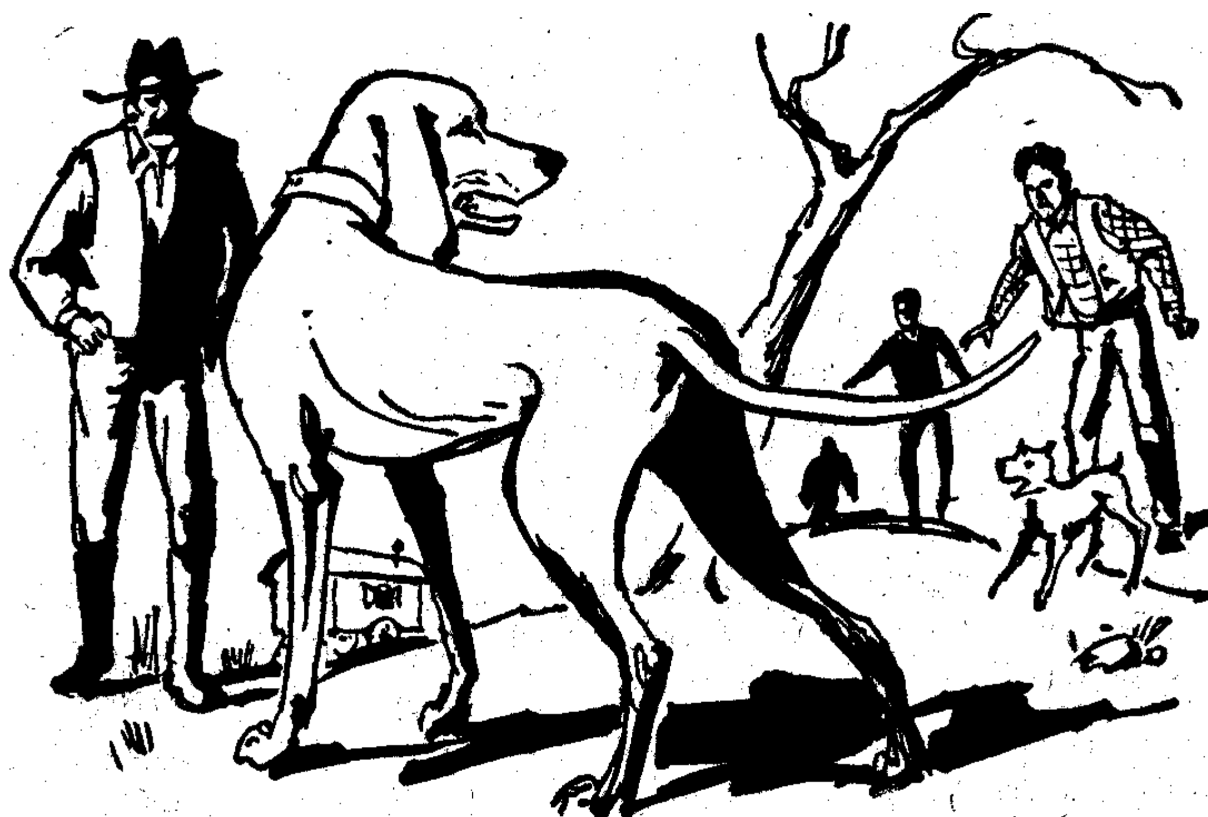
—- Bon, bon. Je ne vais pas vous l'enlever, dit François. Vous avez choisi une bonne place, bien à l'abri. Combien de temps restez-vous?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire? demanda un vieux gitan d'un ton désagréable.

— Rien, dit François surpris. Je le demandais simplement par politesse.

— Comment vous procurez-vous de l'eau? interrogea Claude. Vous avez une source par ici? »

Elle n'obtint pas de réponse. D'autres gitans avaient rejoint les premiers, accompagnés de roquets



qui grognaient. Dagobert commençait à montrer les dents.

« Vous feriez mieux de partir avant que nos chiens sautent sur vous, conseilla Castelli farouche et les sourcils froncés.

— Où est Flop? » demanda Claude qui aurait aimé revoir le petit chien savant. Mais elle n'eut pas de réponse et les trois roquets, à l'improviste, attaquèrent Dagobert. Ils se jetèrent sur lui et bien qu'il fût plus grand et plus vigoureux, il faillit succomber sous le nombre.

« Rappelez vos chiens! » cria François, car Claude sautait à terre pour aider Dagobert et elle risquait d'être mordue. « M'entendez-vous? Rappelez vos chiens! »

Castelli siffla. A regret, les trois roquets abandonnèrent Dagobert et retournèrent à leurs maîtres, la queue entre les jambes. Claude avait atteint Dagobert et passait la main dans son collier pour l'empêcher de poursuivre ses agresseurs.

« Remonte sur ton cheval, siffle Dagobert et partons », cria François qui jugeait inquiétants ces hommes silencieux et farouches. Claude obéit. Dagobert la suivit et tous s'éloignèrent de ce camp inhospitalier.

Les gitans les regardèrent partir sans un mot.

« Qu'est-ce qu'il leur prend? demanda Mick surpris. Ils devaient faire cette tête quand ils complotaient de se débarrasser des Barthe.

— Oh! je t’en prie, tais-toi, s'écria Annie. Ils

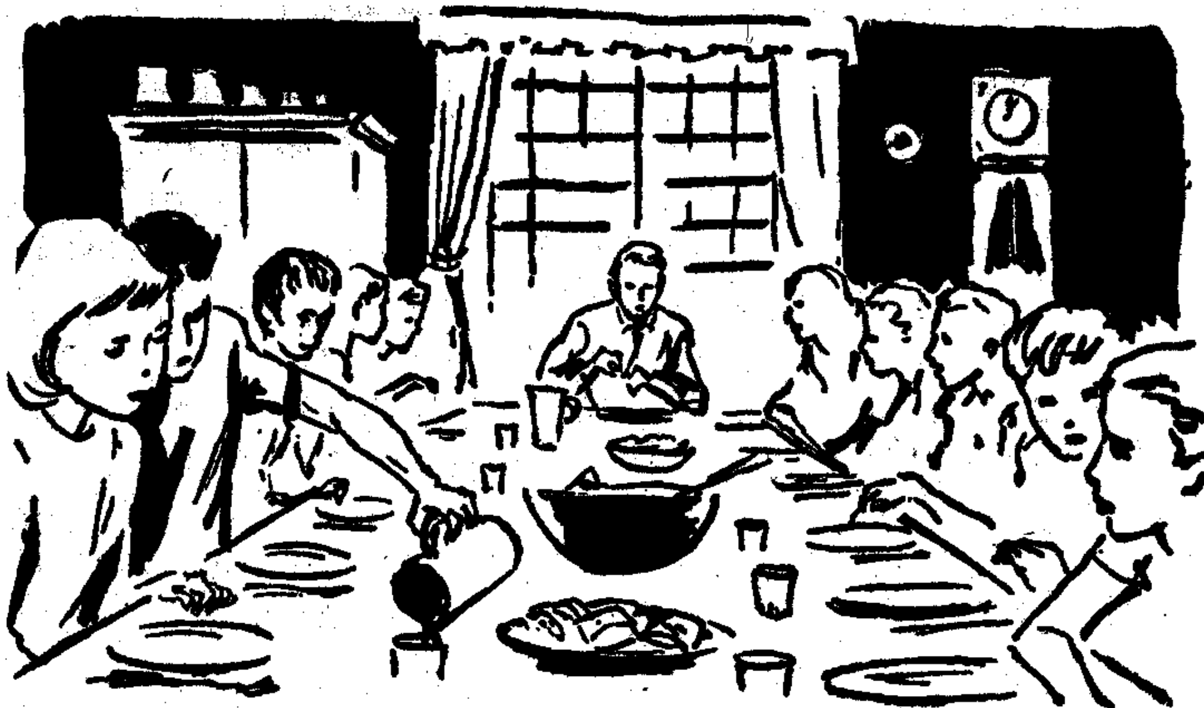
manigancent tout ce qu'ils veulent dans ce désert. Ils sont effrayants. Je ne veux plus les revoir.

— Ils croyaient que nous venions les espionner, dit Michel. C'est tout. Pauvre Mario... Je le plains de tout mon cœur.

— Nous n'avons pas pu lui dire que nous avons utilisé ses signes de piste, dit Claude. Et après tout, ils ne nous ont mené à rien, pas même à une aventure. »

Etait-ce bien vrai? François et Michel s'interrogèrent du regard. Ils l'ignoraient. L'avenir le leur apprendrait





CHAPITRE XI

Un plan bien préparé

PENDANT le dîner, les cinq enfants racontèrent à M. et Mme Girard leur aventure de l'après-midi.

« Des signes de piste ! dit Mme Girard. Mario vous a confié son secret? Mais je ne crois pas que vous devriez visiter ce camp. Ces gitans sont des gens maussades et dangereux.

— Connaissez-vous l'histoire des Barthe? » demanda Paule prête à la raconter et à y ajouter des épisodes inédits.

« Non, mais elle peut attendre », dît Mme Girard qui n'ignorait pas que Paule, quand elle pérorait, oubliait le contenu de son assiette. « C'est vous qui l'avez inventée? Nous l'écouterons après dîner.

— Elle n'appartient pas à Paule », dit Claude qui n'aimait pas que Paule accapare les feux de là rampe. « C'est le vieux Baudry qui nous l'a racontée. François, répète-la.

—- Personne ne parlera maintenant, dit fermement M. Girard. Vous êtes arrivés en retard pour le dîner, nous vous avons attendus; maintenant dépêchez-vous de manger. »

Les cinq petits-à l'autre table, firent la grimace. Les récits mirifiques de Paule les amusaient beaucoup. Mais M. Girard était fatigué et il avait faim.

« M. Baudry est très âgé, commença Paule quand elle eut avalé quelques bouchées. II...

— Pas un mot de plus, Paulette », dit sévèrement le fermier.

Paule rougit et Claude envoya un coup de pied à Michel sous la table. Malheureusement ce fut la cheville de Paule qu'elle atteignit et elle reçut en retour un regard" courroucé.

« Oh! mon Dieu! pensa Annie. Faut-il se quereller après une si bonne journée? Mais je suppose que nous en sommes tous fatigués et de mauvaise humeur. »

« Pourquoi m'as-tu donné un coup de pied? demanda Paule d'une voix irritée quand on se leva de table.

— Vous deux, taisez-vous, ordonna François. Le coup de pied était probablement destiné à Michel ou à moi, »

Paule se tut, Les réprimandes de François la touchaient au vif. Claude, les lèvres pincées, s'en alla avec Dagobert. Michel bâilla.

« Y a-t-il quelque chose à faire? demanda-t-il. Ne me chargez pas de laver la vaisselle. Je crois que je casserais toutes les assiettes. »

Mme Girard l'entendit et se mit à rire.

« Non, il n'y a pas de vaisselle. La femme de ménage la lavera demain matin. Jetez un coup d'œil aux chevaux; faites attention que Jenny ne soit pas à côté de Marquise, elles se détestent et nous ne les mettons jamais dans le même pré.

— Tout va bien, madame Girard, dit Pierre pénétré de son importance. J'y ai veillé. Je veille à tout, moi.

— Vous êtes le meilleur des fermiers, dit Mme Girard en lui souriant. Je voudrais bien vous garder toujours.

— J'aimerais bien rester au lieu de retourner en classe, dit Pierre, et il s'éloigna fier comme Artaban.

— Allez vous coucher puisque Pierre a fait le nécessaire, conseilla Mme Girard. Vous avez des projets pour demain?

— Pas encore, dit François en réprimant un bâillement. Si vous avez du travail, nous sommes à votre disposition.

— Nous verrons cela demain », dit Mme Girard. Elle leur souhaita une bonne nuit. Les garçons dirent bonsoir aux trois filles et se dirigèrent vers l'écurie.

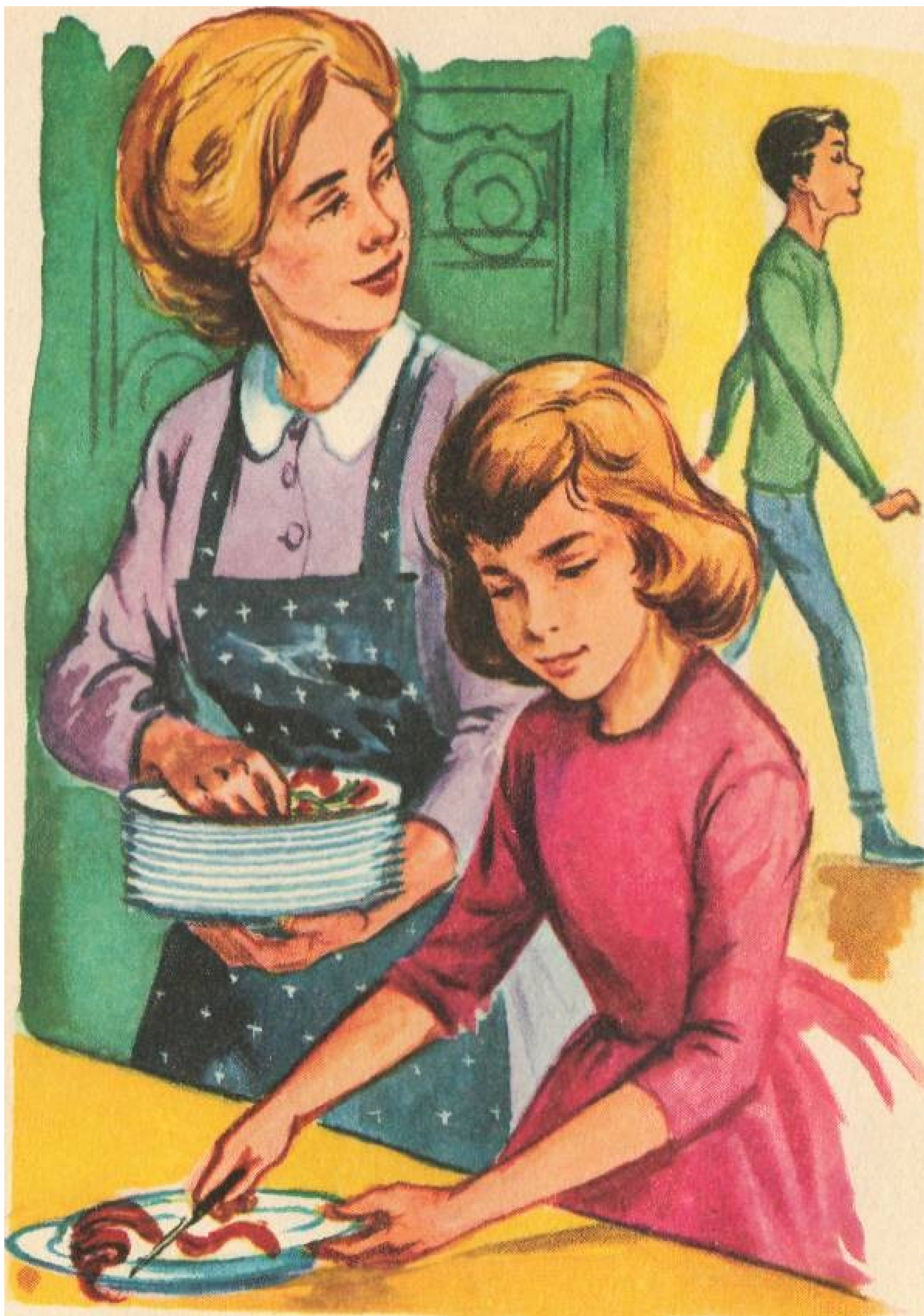
« Nous avons oublié de nous laver, remarqua François à demi endormi. Je ne sais pas pourquoi, mais ici, à partir de huit heures et demie, je ne peux plus tenir mes yeux ouverts. »

Le courrier du lendemain apporta des nouvelles pleines, d'imprévu. Paule lut celle qui lui était destinée et fit la grimace. Mme Girard, lorsqu'elle eut pris connaissance de sa correspondance, leva les bras au ciel. Quant à M. Girard, il avait reçu un télégramme.

Paule annonça que deux vieilles tantes viendraient passer la journée et celle du lendemain dans le voisinage et se proposaient de la prendre avec elles pendant ces deux journées.

« Quelle guigne! ajouta-t-elle. Tante Marthe et tante Lucie auraient pu choisir une autre semaine! Juste au moment où François et Michel sont là et où nous nous amusons tant. Puis-je téléphoner pour dire que je suis trop occupée, madame Girard?

— Certainement non, répondit Mme Girard indignée. Ce serait très impoli, Paule, et ce serait aussi un mensonge. Vous passez toutes vos vacances de Pâques ici et vous pouvez bien consacrer deux journées à votre famille. D'ailleurs je serais ravie que vos tantes se chargent un peu de vous pendant ces deux jours.



Et il s'éloigna fier comme Artaban.

— Pourquoi? demanda Paule étonnée. Suis- je encombrante?

— Ce n'est pas cela, mais j'ai reçu ce matin deux lettres qui m'annoncent l'arrivée inattendue de quatre nouveaux pensionnaires, dit Mme Girard. Ils ne devaient venir qu'un peu plus tard, quand les autres seraient partis, et les voilà déjà. Je me demande ce que je vais faire d'eux.

— Mon Dieu! s'écria Annie. Croyez- vous que Michel et François vont devoir retourner à la maison, madame Girard? Après tout, ils sont arrivés sans qu'on les invite.

— Oui, je sais, dit Mme Girard. Mais j'aime bien avoir de grands garçons comme eux qui peuvent donner un coup de main. Voyons, qu'allons-nous faire? »

M. Girard entra dans la cuisine en coup de vent.

« Je viens de recevoir un télégramme, dit-il. Il faut que j'aille à la gare. On m'envoie deux nouveaux chevaux. Trois jours avant la date convenue... Quel ennui!

— En voilà une journée! s'écria Mme Girard. Bonté du Ciel! Combien serons-nous dans la maison? Et combien de chevaux? Non, je ne peux pas compter ce matin, j'ai la tête à l'envers. »

Annie compatissait aux soucis de Mme Girard et se sentait un peu responsable. Non seulement Claude et elle avaient prolongé leur séjour, mais encore les garçons étaient venus les rejoindre. Elle se mit à la recherche de son frère aîné; il prendrait une décision.

Elle le trouva avec Mick en train de charrier des bottes de paille.

« François! Ecoute, j'ai à te parler », dit Annie.

François laissa glisser son fardeau et se tourna vers sa sœur.

« Qu'y a-t-il? demanda-t-il. Ne me dis pas que Claude se dispute de nouveau avec Paule, je n'écouterai pas.

— Non, il ne s'agit pas de cela, dit Annie. C'est Mme Girard. Quatre enfants arrivent à l'improviste avant le départ des autres. Elle est affolée et je me demande ce que nous pourrions faire pour l'aider... Elle ne croyait pas que nous serions ici tous les quatre cette semaine.

— C'est vrai, dit François en s'asseyant sur la paille. Réfléchissons.

— C'est facile, intervint Michel. Nous n'avons qu'à prendre nos tentes, des provisions et aller camper dans la lande près d'une source. Ce serait très amusant.

— Oh! oui, s'écria Annie les yeux brillants. Oh! Mick, quelle idée géniale. C'est épatant! Mme Girard sera débarrassée de nous et aussi de Dagobert et nous serons si bien, seuls tous les cinq.

— Ce serait faire d'une pierre deux coups, reprit François. Nous avons deux tentes, très petites, mais elles suffiront. Et nous pouvons emprunter des bâches pour mettre sur la bruyère, bien qu'elle soit très sèche.

— Je vais annoncer la nouvelle à Claude, dit

gaiement Annie. Partons aujourd'hui, François. Nous débarrasserons le plancher avant l'arrivée des autres enfants. M. Girard attend aussi deux nouveaux chevaux. Il sera très content que nous partions. »

Elle courut avertir sa cousine. Claude était en train de frotter un harnais, besogne qui lui plaisait beaucoup. Annie la mit au courant des événements. Paule, qui était là, avait une figure longue d'une aune.

« Quel dommage, dit-elle quand Annie eut fini. Sans mes tantes, je vous aurais accompagnés. Elles peuvent se vanter de venir au mauvais moment. C'est exaspérant! »

Annie et Claude étaient d'un avis contraire et se réjouissaient à l'idée que tous les quatre pourraient partir avec Dagobert, comme ils l'avaient déjà fait si souvent.

Sans la visite providentielle des tantes, ils auraient été obligés d'inviter Paule.

Claude, par politesse, dissimula sa joie. Elle se joignit à Annie pour consoler la pauvre Paule, puis toutes les deux allèrent trouver Mme Girard.

« C'est une excellente idée, dit la fermière. Cela arrange tout. Et je sais que vous êtes très contents de camper. Je regrette que Paule ne puisse pas vous accompagner, mais ses tantes l'adorent; elle ne peut pas les décevoir.

— C'est tout à fait impossible », acquiesça Claude d'un ton solennel en échangeant un regard

avec Annie. « Pauvre Paule! Mais le malheur des uns fait le bonheur des autres. »

Les préparatifs furent menés grand train. François et Mick firent l'inventaire de ce qu'ils possédaient. Mme Girard chercha des bâches et des vieilles couvertures et fournit des provisions.

Pierre regardait les allées et venues d'un air d'envie; il se proposa pour porter les paquets, mais son offre fut refusée. François, Michel, Claude et Annie n'avaient besoin de personne. Aussi joyeux que les autres, Dagobert agitait la queue avec fureur. Vive le Club des Cinq!

« Vous serez très chargés, remarqua Mme Girard. Par bonheur, le temps est beau, sans cela il vous faudrait aussi des imperméables. Mais vous n'irez pas très loin dans la lande, n'est-ce pas? Vous pourrez facilement revenir si vous avez besoin de quelque chose. »

Quand tout fut prêt, ils allèrent dire au revoir à Paule. Ils la reconnurent à peine dans sa tenue de ville; son costume bleu était très élégant, mais elle paraissait endimanchée et malheureuse.

« Où irez-vous? demanda-t-elle. Tout en haut de la voie ferrée?

— Oui, dit François. C'est notre intention. Nous verrons jusqu'où elle va. Et en suivant les rails, nous ne pouvons pas nous perdre.

— Amuse-toi bien, Paule, dit Claude en riant. Est-ce que tes tantes t'appellent Paulette?

— Oui, dit la pauvre Paule en enfilant des gants.

Au revoir. Vous ne resterez pas trop longtemps absents, c'est promis?... D'ailleurs vous avez tous un tel appétit qu'il faudra bien que vous reveniez chercher des provisions avant deux jours. »

Ils la quittèrent, Dagobert sur leurs talons, et prirent le chemin de la lande.

— Nous voilà partis ! s'écria Claude avec satisfaction. Et sans ce moulin à paroles de Paule.,

— C'est une chic fille, dit Michel. Tout de même c'est épatant d'être entre soi... Le célèbre Club des Cinq est en route vers l'aventure! »





CHAPITRE XII

La voie ferrée

LA JOURNÉE était très chaude. Les cinq avaient déjeuné avant de partir; comme le disait Mme Girard, le repas serait plus facile à emporter dans l'estomac que dans un sac !

Tous étaient lourdement chargés... même Dagobert. Claude disait qu'il devait prendre part aux corvées et elle lui avait attaché sur le dos un sac de ses biscuits préférés.

« Voilà, dit-elle. Je n'aime pas les fainéants. Ne renifle pas les biscuits tout le temps, Dagobert... Tu

ne peux pas marcher avec la tête tournée. Tu devrais vraiment connaître leur odeur depuis le temps que tu en manges! »

Ils cherchèrent longtemps la voie ferrée dissimulée dans la bruyère. Annie la découvrit en trébuchant dessus.

« Oh! s'écria-t-elle, la voilà! J'ai bien failli tomber.

— Parfait », dit François en s'engageant entre les deux rails rouillés.

A, certains endroits, ils s'interrompaient. Ailleurs la bruyère les recouvrait et les enfants avaient quelque peine à les retrouver.

Il faisait très chaud et les havresacs pesaient très lourd. Le paquet de Dagobert glissa sous son ventre. C'était très gênant. Il s'assit et s'efforça d'ouvrir le sac avec ses dents. Claude l'aperçut, posa son propre fardeau et alla à son secours.

« Si tu ne courais pas après les lapins, ça n'arriverait pas, dit-elle. Voilà, c'est arrangé, Dago. Marche tranquillement et tout ira bien. »

Ils suivaient toujours les rails qui, quelquefois, décrivaient une courbe autour d'un rocher. Bientôt le sol devint sablonneux et les touffes de bruyère s'espacèrent. Il était plus facile de voir la voie ferrée, mais ça et là le sable la recouvrait.

« II faut absolument que je me repose, dit Annie en s'asseyant. J'ai envie de haleter et de laisser pendre ma langue comme Dagobert.

— Je me demande jusqu'où vont ces rails, dit

Mick. Mais je crois que nous devons approcher de la carrière. »

Ils s'allongèrent sur la bruyère; peu à peu le sommeil les gagnait. François bâilla et se redressa.

«Il ne faut pas rester là, dit-il. Si nous nous endormons, au réveil nos havresacs nous paraîtront encore plus lourds. Debout, paresseux! »

Ils se levèrent Le paquet de Dagobert avait dé nouveau glissé sous son ventre et Claude le remit en place. Dagobert avait chaud et soif; pour se débarrasser des biscuits, il les aurait volontiers croqués jusqu'au dernier.

Bientôt la bruyère et les ajoncs disparurent complètement Il n'y eut plus que du sable que le vent dispersait; les cinq furent obligés de fermer les yeux»

« Dites donc ! Les rails finissent ici, dit François en se baissant. Regardez, ils ont été arrachés; la locomotive ne pouvait pas aller plus loin.

— Ils reprennent peut-être à quelque distance », dit Michel, et il fit une rapide exploration. Mais il ne trouva rien et revint vers ses amis.

« C'est drôle, observa-t-il. Nous ne sommes pas encore à la carrière. Je croyais que la voie ferrée nous y mènerait. Où est-elle donc? Il fallait bien pourtant que la locomotive et les wagons y arrivent. Pourquoi les rails s'interrompent-ils si brusquement?

— Oui, la carrière devrait être tout près, approuva François. Cherchons-la d'abord. »

Elle n'était pas loin, en effet, mais il leur fallut cependant un certain temps pour la trouver. Enfin Michel fit le tour d'un fourré d'ajoncs et poussa un cri. Il avait devant lui une grande excavation; c'était là sûrement que les Barthe venaient prendre le sable fin qu'ils vendaient très cher.

« Voilà! cria-t-il. Venez-voir! Cristi! On a certainement enlevé des tonnes de sable ici. »

Les autres les rejoignirent. L'excavation, en effet, était immense. Ils posèrent leurs havresacs et sautèrent au fond. Leurs pieds s'enfoncèrent dans le sable.

« Les parois sont .pleines de trous, dit Mick. Je parie que des oiseaux y font leurs nids.

— Il y a même des espèces de cavernes, ajouta Claude surprise. Nous pourrons nous y abriter s'il pleut.

— Oui» mais j'aurais peur que le sable ne s'éboule sur moi et ne m'ensevelisse si j'entrais là-dedans. Voyez comme il est fin », dit Annie et elle en fit tomber un peu avec sa main.

« J'ai trouvé les rails! cria François. Venez voir. Le sable les a presque recouverts. J'ai marché dessus et ils sont si rouilles, que l'un d'eux s'est cassé sous mes pieds.»

Tous coururent vers lui y compris Dagobert qui était au comble de la joie. Tous ces trous lui promettaient des lapins en abondance.

« Où vont ces rails? » dit François.

Ils déblayèrent te sable et suivirent la voie; elle

s'arrêtait à quelque distance de la carrière pour reprendre un peu plus loin; mais à environ dix mètres de là, les rails avaient été arrachés, mis en morceaux et jetés dans la bruyère; on apercevait ça et là dés débris rouilles.

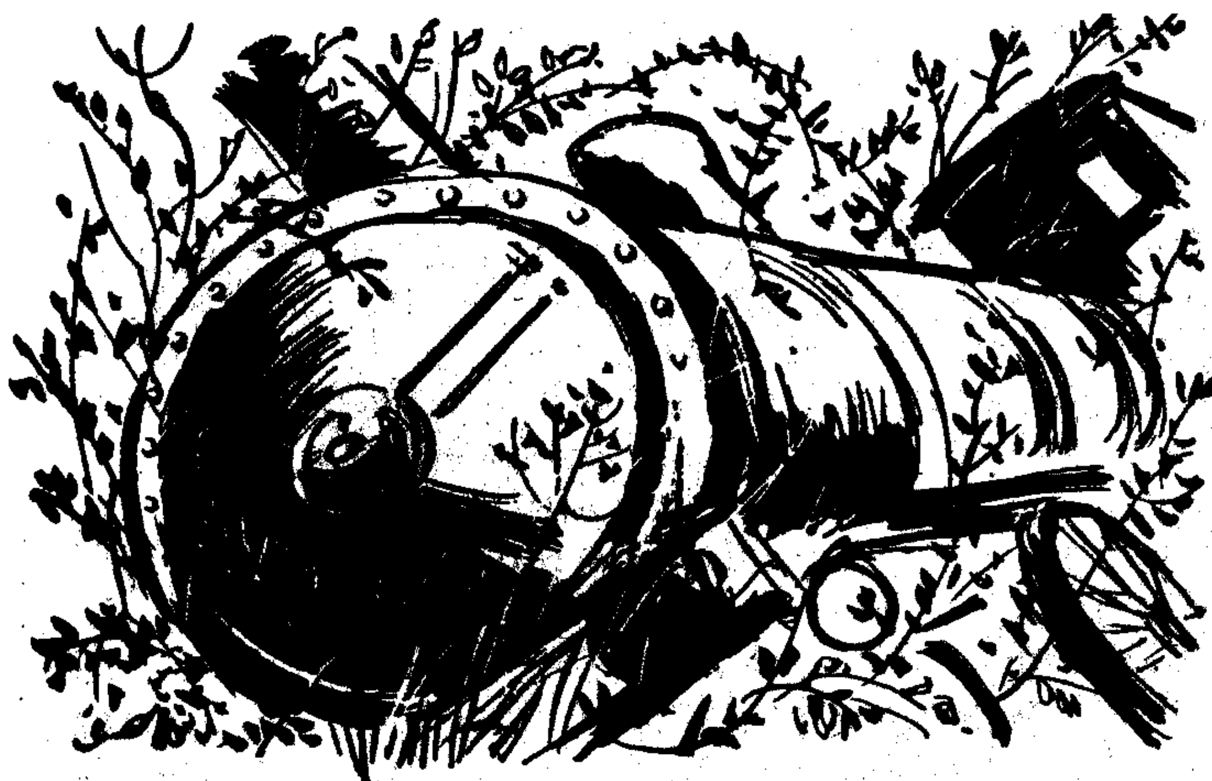
« C'est sans doute l'œuvre des gitans, remarqua Michel. Quand ils se sont battus, avec les Barthe. Regardez ce monticule recouvert d'ajoncs.»

Ils s'approchèrent. Dagobert, qui ne savait ce que cachait ce tas de sable et de pierres, grogna. Avec un morceau de rail, François fourragea les ajoncs.

« Ça alors! » s'écria-t-il, saisi de stupeur.

Tous restèrent ébahis.

« C'est la locomotive, la petite locomotive dont



le vieux Baudry nous a parlé, dit Michel. Elle a déraillé à l'endroit où les rails étaient arrachés et les ajoncs peu à peu l'ont cachée. Pauvre vieille locomotive! »

II écarta un peu plus les buissons.

« Elle ne date pas d'hier, dit-il. Quelle drôle de cheminée! Et cette petite chaudière! Et ce tender! Elle ne devait pas aller très vite. Il me semble que je l'entends teuf-teufer.

— Que sont devenus les wagons? demanda Annie.

— C'était facile de les remettre sur les rails et de les pousser jusqu'au village, dit Michel. Mais pour soulever la locomotive, il aurait fallu une grue. Des hommes, même nombreux, n'en auraient pas eu la force.

— Les gitans ont probablement attaqué les Barthe dans le brouillard, après avoir démoli la voie pour que la locomotive déraille, dit François. Les fragments de rails leur ont peut-être servi d'armes. Ils ont gagné l'a bataille puisque les Barthe n'ont pas reparu.

— Les gens qui se sont mis à leur recherche ont sans doute, après, poussé les wagons jusqu'au village, dit Claude qui essayait de reconstituer cette aventure ancienne. Mais ils ont été obligés de laisser la locomotive.

— Quelle surprise pour les Barthe quand ils ont vu les gitans sortir du brouillard comme des fantômes! dit François.

— J'espère que je n'aurai pas de cauchemars cette nuit », s'écria Annie.

Ils retournèrent à la carrière.

« Nous ne serions pas mal là pour camper» remarqua Mick. Le sable est très sec et très doux. Nous dormirions bien dessus. Nous n'aurions pas besoin de tentes; les parois de la carrière nous abriteraient du vent.

— Oh! oui, installons-nous ici, s'écria Annie. Et ces trous nous serviraient d'armoires et de garde-manger.

—Et l'eau? demanda Claude. Il nous en faut dans les parages, n'est-ce pas? Dagobert, va chercher de l'eau. A boire, Dago, à boire! Tu as soif, n'est-ce pas? Ta langue pend jusqu'à terre. »

Dagobert pencha la tête de côté. De l'eau? Boire? Il connaissait très bien le sens de ces mots. Il fila, le nez contre le sol. Claude le suivit des yeux. Il disparut derrière un buisson et revint dix minutes plus tard. Claude poussa un cri.

- « II a trouvé de l'eau! Regardez, son museau est tout mouillé. Dagobert, où est-ce? »

Dagobert agita vigoureusement la queue, heureux de l'approbation de Claude. Il fit le tour du buisson et les autres le suivirent. Dans une prairie en miniature, une source chantait sa chanson argentine.

Les eaux, irisées par le soleil, tombaient dans un petit canal creusé dans le sable, puis disparaissaient sous les bruyères.

« Merci, Dago, dit Claude. François, tu crois que cette eau est potable?

— Certainement, dit François. Les Barthe ont placé un tuyau. Regardez! Ils ont capté une autre source beaucoup plus abondante. L'eau est claire comme du cristal. Nous ne pouvions pas souhaiter mieux.

— Quelle chance! dit Annie. C'est à deux pas de la carrière et j'avais une soif! » .

Ils burent dans le creux de leurs mains. Quelle eau fraîche et pure! Ces petites sources jaillissaient un peu partout dans la lande et arrosaient ses plantes d'un vert éclatant.

« Asseyons-nous et goûtons, dit Annie en ouvrant le havresac qu'elle portait. Tout au moins si vous en avez envie; il fait trop chaud pour avoir faim.

— Parle pour toi, Annie », dit Michel.

Ils s'assirent dans la carrière ensoleillée, sur le sable chaud.

« Nous sommes dans un vrai désert, déclara Annie avec satisfaction. A des heures de tout être humain. »

Mais elle se trompait. Des yeux curieux les observaient.



CHAPITRE XIII

Un bruit dans la nuit

CE FDT Dagobert qui s'aperçut le premier d'une présence étrangère. Il dressa les oreilles et grogna.

« Qu'as-tu, Dago? demanda Claude. Est-ce que quelqu'un vient? »

Dagobert poussa un petit jappement. Puis il remua la queue et bondit hors de la carrière.

« Où va-t-il? dit Claude étonnée. Tiens, il re-revient!»

Oui, il revenait accompagné d'un petit chien tout

à fait comique. Oh! oui! Flop. Ne sachant trop quel accueil lui serait réservé, le roquet rampait sur le ventre et ressemblait plus que jamais à une descente de lit.

, Dagobert, lui faisait fête comme s'il retrouvait son meilleur ami. Claude caressa le petit chien et François le regarda pensivement.

« J'espère que cela ne veut pas dire que nous sommes près du campement des gitans, dit-il. Je n'en serais pas-tellement étonné après tout. Je ne m'oriente pas très bien,

— Oh! mon Dieu! Ce serait très désagréable, s'écria Annie consternée. Les gitans de l'ancien temps avaient dû s'installer à côté de la carrière pour attaquer plus facilement les Barthe... leurs descendants reviennent peut-être au même endroit.

— Qu'est-ce que cela fait? demanda Michel. Tu as peur d'eux? Pas moi. »

Ils restèrent tous immobiles. Flop léchait la main d'Annie, Dans le silence, ils entendirent un reniflement qui ne leur était que trop familier.

« Mario! cria Claude; Sors de ta cachette. Je t'entends! »

Deux jambes émergèrent d'un fourré de bruyère au bord de la carrière, puis le corps menu de Mario glissa sur le sable. Le petit garçon sourit, un peu effrayé à l'idée d'avoir commis une indiscrétion.

« Que fais-tu ici? demanda^ sévèrement Michel. Tu nous espionnes?

— Oh! non! dit Mario. Notre camp n'est pas très

loin. Flop vous-a entendus, je crois, et je l'ai suivi.

— Flûte! Nous qui espérions être loin de tout, s'écria Claude. Les autres gitans savent-ils que nous sommes ici?

— Pas encore, répondit Mario. Mais ils le découvriront bientôt. Ils sont si rusés. Je ne dirai rien, si vous préférez. »

Michel, lui lança un biscuit.

« Oui, garde le silence. Nous ne gênons personne et nous ne voulons pas qu'on nous gêne. »

Mario hocha la tête. Il plongea la main dans sa poche et-en tira le mouchoir rouge et blanc, encore tout propre et bien plié.

« Je ne l'ai pas sali, dit-il fièrement à Claude.

— Tu as eu tort, riposta-t-elle. C'est pour te moucher. Non, ne te sers pas de ta manche. »

— Mario n'arrivait pas à comprendre pourquoi il devait salir ce beau mouchoir propre alors qu'il avait une manche bonne à tous les usages. Il remit le carré de toile dans sa poche.

Flop et Dagobert vinrent jouer avec lui. Quand ils eurent fini leur goûter, les enfants donnèrent à Mario un dernier biscuit et rangèrent leurs provisions. La proximité du camp des gitans les obligerait à prendre des précautions

« File! Mario, dit François. Et ne viens pas nous espionner. Dagobert saura immédiatement que tu es là et se lancera à ta poursuite. Si tu veux nous voir, siffle d'un peu loin. Ne te glisse pas dans la carrière. C'est compris?

— Oui », dit Mario. Il prit le mouchoir et l'agita avant de disparaître, escorté de son inséparable compagnon.

« Je veux savoir exactement où se trouve le camp des bohémiens », dit François.

Il fit quelques pas dans la direction que Mario avait prise. Oui, il apercevait la colline qui abritait les roulottes. Elle s'élevait à environ cinq cents mètres. Flûte! Mais avec un peu de chance, les bohémiens ne se douteraient pas de leur présence.

« A moins que Mario ne vende la mèche, dit François. Nous allons passer la nuit ici et demain, si cela nous chante, nous irons plus loin. »

Ils oublièrent bientôt ce fâcheux voisinage et retrouvèrent leur entrain pour faire une joyeuse partie de ballon. Dagobert se joignit à eux. Mais il avait la manie d'attraper le ballon avec ses dents et ils furent obligés de l'attacher. Dagobert, profondément vexé, tourna le dos d'un air boudeur.

« II te ressemble, Claude », dit Mick, et Claude, irritée, lui jeta le ballon à la tête.

Personne n'avait faim à l'heure du souper. François alla remplir à la source une petite gourde d'aluminium. L'eau était délicieuse.

« Je me demande ce que fait Paule, dit Annie. Ses tantes doivent la combler de gâteries. Comme elle était drôle en costume de ville. Mais je l'aime bien.

— Elle est digne d'être un garçon, dit Michel. Comme toi, Claude, se hâta-t-il d'ajouter. Toutes

les deux, vous êtes deux chic types et vous avez du cran.

— Comment sais-tu que Paule a du cran? demanda Claude d'un ton méprisant. Par ses histoires stupides? Je parie qu'elle les a toutes inventées. »

François jugea à propos de changer le sujet de la conversation.

« Aurons-nous besoin de couvertures cette nuit? demanda-t-il.

— Sûrement. Il fait chaud maintenant; mais quand le soleil sera couché, le temps se rafraîchira, dit Annie. Si nous avons froid, nous pourrons nous glisser dans une de ces petites grottes. Il y fait très chaud. Je suis allée voir. »

Ils s'installèrent de bonne heure pour dormir. Les garçons prirent un côté de la carrière étales filles, l'autre. Comme d'habitude, Dago se coucha sur les pieds de Claude.

« II est sur les miens aussi, protesta Annie. Et il est terriblement lourd. Garde-le pour toi, Claude. »

Claude le fit changer de place, mais dès qu'Annie fut endormie, il reprit sa première position. Malgré la fatigue de la journée, il ne dormait que d'un œil et d'une oreille. Un hérisson passa, des lapins quittèrent leur terrier pour jouer, des grenouilles coassaient dans un étang lointain. Dagobert entendait tous ces bruits et même le murmure argentin de la petite source. Personne ne bougeait dans la carrière. Le croissant de lune qui

brillait dans le ciel au milieu des étoiles ne donnait pas beaucoup de clarté.

Dagobert leva brusquement la tête. Avant même de se réveiller, il était sur le qui-vive.

Un bourdonnement, d'abord lointain, devenait de plus en plus proche. Dagobert se redressa, les yeux grands ouverts. Le son s'intensifiait. Brusquement tiré de son sommeil, François se demanda ce qui se passait. Un avion? Sans doute, et qui volait très bas. Il n'allait pourtant pas atterrir dans la lande en pleine nuit!

Michel s'assit à son tour sur le sable, puis tous les deux sortirent de la carrière.

« C'est bien un avion, dit Michel à voix basse. Que fait-il? Il n'a pas l'air de vouloir se poser. Il tourne en rond.

— Tu crois qu'il a des difficultés? demanda François. Le voilà qui revient.

— Regarde cette lueur là-bas, dit brusquement Michel en indiquant l'est. Tu vois? Ce rayonnement pas loin du camp des gitans?

— Bizarre, dit François perplexe. Ce n'est pas un feu, n'est-ce pas? On ne voit pas de flammes et M clarté ne vacille pas comme celle d'un feu.

— Je crois que c'est une sorte de point de repère pour l'avion, dit Michel. L'appareil semble tourner autour.

Ils redoublèrent d'attention. Oui, l'avion décrivit plusieurs cercles; brusquement il s'éleva dans les «airs et se dirigea vers l'est.

« II s'en va, dit Michel les yeux écarquillés. Impossible de l'identifier... je sais seulement qu'il est très petit.

— Qu'est-il venu faire? demanda François. Là clarté aurait pu l'aider à atterrir... ce qui d'ailleurs n'aurait pas été sans danger. Mais il ne s'est pas posé... Il a tourné en rond et il est parti.

— Qui sait d'où il vient, dit Mick. De la côte, je suppose... Crois-tu qu'il a traversé la mer?

— Je n'en sais rien, dit François. Cela me dépasse. Mais quel rapport avec les gitans? Les bohémiens et les avions, ça ne va pas ensemble.

— Nous ne savons pas s'il venait ici pour les gitans... Nous avons simplement vu cette clarté, dit Michel. Elle s'éteint maintenant. Regarde. »

En effet, la nuit avait repris possession de là lande.

« C'est drôle, dit François en se grattant la tête. Je n'y comprends rien. Les gitans manigancent peut-être quelque chose; ils viennent dans ce désert sans raison apparente,... et ils ne tiennent pas à ce qu'on les observe, nous en avons eu la preuve.

— Il faut que nous découvrions à quoi rimait cette clarté, dit Michel. Demain nous ferons une petite enquête. Mario nous renseignera peut-être.

— C'est possible dit François. Nous l'interrogerons. Retournons dans la carrière; il fait froid ici. »

Les filles dormaient toujours. Dagobert ne les avait pas réveillées. Il était aussi intrigué que François et Michel, mais il n'avait pas manifesté sa

surprise. François s'en réjouissait; les gitans auraient pu entendre ses aboiements et comprendre qu'ils avaient des voisins. Les garçons se blottirent sous leurs couvertures et furent bientôt réchauffés. Quelques minutes plus tard, ils dormaient.

Dagobert se réveilla le premier et s'étira. Annie se redressa avec un petit cri.

« Oh! Dagobert! Tu m'as fait mal! Fais ta culture physique sur Claude, pas sur moi ! »

François et-Michel se levèrent, allèrent faire leur toilette à la source et rapportèrent un broc d'eau. Annie prépara le déjeuner et, tout en mangeant, les garçons racontèrent les événements de la nuit.

« Que c'est drôle! dit Annie. Et cette clarté... ce devait être une sorte de fanal pour guider l'avion. J'aimerais voir l'endroit où elle était. C'était peut-être un feu.

— Bon. Allons-y ce matin, dit Michel; nous prendrons Dago pour nous défendre au cas où nous rencontrerions des gitans. »



CHAPITRE XIV

Les gitans sont mécontents

FRANÇOIS et Michel sortirent de la carrière et cherchèrent à repérer l'endroit où ils avaient aperçu la clarté.

« Je crois que c'est plus loin que le camp des gitans, à gauche, dit François. Qu'en penses-tu, Michel?

— Je suis de ton avis, répondit Michel. Si nous y allions maintenant? Nous partons, Claude et Annie. Vous venez? Nous pouvons laisser nos havresacs dans les grottes, nous reviendrons bientôt.

— François, cria Claude, Dagobert a une épine dans la patte. Il boite. Nous resterons avec lui, Annie et moi, pour le soigner. Partez... Mais, pour l'amour de Dieu, prenez garde aux gitans.

- N'aie pas peur, répliqua François. La lande est aussi bien à nous qu'à eux, ils le savent. Nous vous laissons avec Dagobert. Vous n'avez pas besoin que nous vous aidions à le soigner?

- Non, dit Claude. J'y arriverai toute seule, merci. »

Les deux garçons s'éloignèrent, laissant Annie et Claude penchées sur la patte de Dagobert. En poursuivant les lapins, le chien avait pénétré dans un buisson d'ajoncs et une épine s'était enfoncée dans sa patte droite. Le pauvre Dagobert boitait et souffrait beaucoup. Par bonheur, il avait deux infirmières dévouées.

François et Michel partirent d'un bon pas. C'était une vraie journée d'été, beaucoup trop chaude pour avril. Le ciel d'un bleu de myosotis n'avait pas un seul nuage. Les garçons auraient enlevé volontiers leurs pull-overs, mais ne tenaient pas à les porter sur Je bras au risque de les perdre. Le campement des bohémiens, en réalité, n'était pas loin. Ils arrivèrent bientôt à l'étrange colline qui rompait la monotonie de la lande. Les roulottes étaient toujours là et plusieurs hommes discutaient avec animation.

« Je parie qu'ils parlent de l’avion de cette nuit, dit Michel. Et je parie que ce sont eux qui ont

placé cette lumière ou ce feu pour le guider. Mais pourquoi n'a-t-il pas atterri? »

Ils contournèrent le camp en se dissimulant derrière les ajoncs, car ils ne tenaient pas à être vus. Les chiens, couchés près de leurs maîtres, n'aboyèrent pas. Les garçons se dirigèrent vers l'endroit, un peu à gauche du camp, où, croyaient-ils, la lueur avait brillé.

« Je ne vois rien d'anormal, dit François en s'arrêtant. Je m'attendais à trouver les traces d'un feu.

— Attends... Qu'y a-t-il là-bas, dans ce creux? dit Michel en indiquant une déclivité du terrain. On dirait une autre carrière... comme celle où nous campons, mais plus petite, beaucoup plus petite. Je parie que c'est là que le feu a été allumé! »

Ils se dirigèrent vers la carrière envahie par les buissons et qui, de toute évidence, n'avait pas été exploitée depuis longtemps. Un grand trou s'ouvrait au milieu et quelque chose en sortait. Quoi donc?

Jouant des pieds et des mains à travers les buissons, les garçons descendirent tout au fond pour examiner de près l'objet qui les intriguait.

« C'est une lampe, une lampe très puissante, dit Michel. Comme celles qui guident les avions dans les aérodromes. Je ne m'attendais pas à voir ça ici. Comment les gitans ont-ils pu se la procurer? Et pourquoi font-ils des signaux à un avion qui n'atterrit pas? Quand il tournait en rond, j'ai cru qu'il voulait se poser.

- Les gitans lui ont peut-être fait signe que, pour une raison quelconque, c'était dangereux d'atterrir, dit François. Ou le pilote venait peut-être chercher quelque chose qui n'était pas prêt.

- C'est une énigme, remarqua Michel. Mais, j'en ai bien peur, les gitans mijotent un mauvais coup. Furetons un peu. »

Ils ne trouvèrent rien, si ce n'est un sentier tracé qui conduisait à la lampe. Ils l'examinaient quand un cri retentit -derrière eux. Ils se retournèrent et aperçurent un homme au bord de la carrière.

« Que faites-vous ici? » cria-t-il d'une voix dure. D'autres le rejoignirent et tous regardèrent d'un air menaçant François et Michel qui remontaient péniblement. François décida d'être franc.

« Nous sommes venus camper deux ou trois jours dans la lande, dit-il, et, la nuit dernière, nous avons entendu un avion. Nous avons vu aussi une clarté qui semblait le guider; nous sommes venus voir ce que c'était. Vous avez entendu l'avion?

- Peut-être que oui et peut-être que non, dit le gitan le plus proche qui était le père de Mario. Et puis après? Ça n'a rien d'extraordinaire les avions qui survolent la lande.

- Nous avons trouvé cette lampe, dit Michel en la montrant. Vous savez ce que c'est?

- Non, grommela le bohémien. Quelle lampe?

- On ne paie pas pour la regarder, répliqua François Venez y jeter un coup d'œil si vous ignorez son existence. Mais je ne peux pas croire que

vous n'ayez pas vu la clarté hier soir. La cachette est bien choisie en tout cas.

- Nous ne savons pas ce que c'est que cette lampe, déclara le vieux aux cheveux gris. Nous venons toujours camper au pied de cette colline. Nous ne nous occupons ni de vous ni de personne, mais ceux qui nous cherchent querelle s'en mordent les doigts. »

Les garçons pensèrent à la disparition des Barthe.

Ils n'étaient pas très rassurés.

« Nous parlons, ne vous inquiétez pas, dit François. Nous ne camperons pas longtemps dans la lande. Kl nous ne nous occuperons plus de vous si cela vous contrarie. »

Mario se glissait derrière les hommes, suivi de Flop, qui marchait sur ses deux pattes de derrière. Le petit gitan tira son père par le bras.

« Ce sont de gentils garçons, dit-il. C'est grâce à eux que notre Pompon a été guéri. »

II reçut un coup qui l'envoya rouler par terre. Flop retomba sur ses quatre pattes et le lécha pour le consoler.

« Laissez ce gosse, dit François indigné; c'est affreux d'être si brutal avec un enfant! »

Mario poussa de tels hurlements que les femmes sortirent des roulottes et arrivèrent en courant. L'une d'elles injuria Castelli qui répondit sur le même ton. Une violente querelle s'engagea entre les membres de la tribu. Une vieille avait relevé le

pauvre Mario et lui tapotait la tête avec un linge mouillé.

« Viens, profitons de leur dispute pour filer, dit François à Michel. Ce sont des brutes, tous, excepté le petit Mario; il voulait nous rendre service, le pauvre! »

Les deux garçons s'esquivèrent rapidement, pressés d'être loin de ces hommes et de leurs chiens. Ils étaient très intrigués. Les gitans prétendaient ne rien savoir de cette lampe, mais c'était invraisemblable. Sûrement l'un d'eux l'avait allumée la nuit précédente. Ils regagnèrent leur carrière et racontèrent aux filles ce qui s'était passé.

« Retournons à la ferme, proposa Annie. Il y a ici des choses étranges. Nous serons au beau milieu d'une aventure avant d'avoir eu le temps de dire ouf!

- Nous resterons encore une nuit, déclara François. Je veux voir si cet avion revient. Les gitans ne savent pas où nous campons. Je suis sûr que Mario ne le leur dira pas. Il a eu beaucoup de courage de prendre notre parti contre son père.

- Oh! oui! restons, approuva Claude. Dagobert ne peut pas encore faire une longue marche. J'ai enlevé l'épine, mais il souffre toujours.

- Il est rudement habile à courir sur trois pattes », remarqua Michel en regardant Dagobert qui sautillait, sa patte bandée en l'air.

« Dago a déjà creusé des trous partout, dit François. Il aurait beaucoup aidé les Barthe quand ils

exploitaient la carrière. Pauvre Dagobert! Ce soir tu n'es pas très ingambe pour la chasse aux lapins, n'est-ce pas? »

Dagobert vint se faire caresser. Il aimait beaucoup être soigné et cajolé et savait que sa blessure le rendait intéressant.

L'après-midi, la chaleur n'incitait pas à l'activité. François, Michel, Claude et Annie restèrent assis près de la petite source et causèrent tranquillement, les pieds dans l'eau fraîche. Vers le soir, ils allèrent jeter un coup d'œil sur la vieille locomotive à demi cachée dans les ajoncs. Michel déblaya le sable et tous cherchèrent à actionner les leviers et les manettes, mais leurs efforts furent infructueux.

« Faisons le tour du fourré d'ajoncs pour voir si la cheminée est visible de l'autre côté, proposa Michel. Au diable ces épines! Je suis couvert d'égratignures. Dagobert a bien raison de ne pas nous suivre. »

Les buissons étaient si touffus qu'ils furent obligés de les élaguer. Quand ils eurent pratiqué une brèche, ils poussèrent des exclamations.

« Cette cheminée est d'une longueur! Elle est d'un modèle tout à fait ancien.

- Elle est pleine de sable », remarqua Michel qui se mit en devoir de la vider pour examiner l'intérieur.

« Je ne serais pas surprise que nous soyons les seuls au monde à savoir où est cette vieille locomotive,

dit Annie. Elle est tellement enfouie sous les ajoncs gué le hasard seul peut la faire découvrir.

— Je meurs de faim tout à coup, dit Michel en interrompant son travail. Si nous mangions un morceau?

— Nous avons encore assez de provisions pour ce soir et demain, dit Annie. Puis il faudra aller en chercher ou bien retourner- à la ferme.

— Je tiens absolument à passer encore une nuit ici, dit François. Je veux voir si cet avion revient.

— Nous guetterons tous cette fois, dit Claude. Ce sera très amusant. Venez. Allons visiter notre garde-manger. Qu'en penses-tu, Dagobert? »

Dagobert jugea l'idée excellente. Il s'obstinait à courir sur trois pattes, bien qu'il fût tout à fait guéri. Dagobert, tu es un tricheur!





CHAPITRE XV

Une nuit mouvementée

LES GITANS ne s'approchèrent pas de la carrière et Mario lui-même ne se montra pas. La soirée était aussi belle que la journée et presque aussi chaude^

« Quel temps pour avril! remarqua Mick. Les bois doivent être pleins de muguet. »

Ils étaient allongés sur le sable et contemplaient les étoiles qui avaient un éclat extraordinaire. Dagobert creusait avec frénésie.

« Sa patte va beaucoup mieux, dit Claude. Mais de temps en temps il la tient en l'air.

— II veut que tu le plaignes et le câlines, répliqua Michel. Il est comme un bébé. »

Au bout d'un moment, Annie bâilla.

« C'est de bonne heure, mais j'ai déjà sommeil » dit-elle.

Un après l'autre, ils firent leur toilette à la source et s'essuyèrent tant bien que mal avec leur unique serviette. Puis ils se couchèrent sans prendre la peine d'étendre des bâches. Chauffé par le soleil, le sable n'avait pas la moindre humidité.

« Qui sait si l'avion passera cette nuit? dit François à Michel. Qu'il fait chaud! Tu entends Dagobert? Il souffle comme un phoque. »

François s'endormit, mais Michel, incommodé par la chaleur, ne put fermer l'œil. Après avoir contemplé un moment les étoiles, il se leva avec précaution pour ne pas réveiller son frère.

« Je vais voir si la lampe est allumée près du camp des gitans », pensa-t-il.

Il sortit de la carrière et poussa une exclamation.

« Oui, elle est allumée. Je ne peux pas la voir, mais elle répand une clarté très vive qui doit être visible du haut du ciel; les gitans attendent sans doute l'avion. »

II tendit l'oreille... Un faible bourdonnement résonnait à l'est. L'avion probablement. Atterrirait-il cette fois?.,, qui tenait le manche à balai?

Il courut réveiller François et les filles. Dagobert

fut aussitôt prêt à tous les événements et agita la queue avec énergie. Annie et Claude partageaient son émotion.

« La lampe est de nouveau allumée. J'entends l'avion. Oh! c'est palpitant! Claude, Dagobert n'aboiera pas pour dénoncer notre présence, n'est-ce pas?

— Non, je lui ai recommandé de ne pas faire de bruit, répondit Claude. Vous entendez, l'avion approche. »

Le vrombissement annonçait que l'appareil était tout près. François donna un coup de coude à Michel.

« Vois... il survole le campement des gitans!

— Qu'il est petit! dit Michel quand il l'eut aperçu. Plus petit que je ne le croyais hier soir. Regardez... il descend. »

Mais non, l'avion volait simplement très bas et il se mit à décrire un cercle comme la veille. Puis il monta un peu et redescendit presque au-dessus de la tête des garçons. Et soudain quelque chose tomba non loin de François... un objet qui rebondit et s'immobilisa. Ça chute fit un bruit sourd et tous les quatre sursautèrent. Dagobert grogna entre ses dents.

Boum! Un autre projectile. Boum! Boum! Boum! Annie ne put retenir un cri.

«Est-ce nous qu'ils visent? Qu'est-ce qu'ils font? »

Boum! Boum! François baissa la tête; il saisit la

main d'Annie et l'entraîna dans la carrière en criant à Michel et à Claude :

« Vite, descendez! Cachez-vous dans les grottes! Nous risquons d'être atteints! »

Ils se mirent à courir; il était temps; l'avion tournait en rond et procédait à un véritable bombardement. Plusieurs projectiles tombèrent dans la carrière. L'un d'eux s'abattit devant le nez de Dagobert qui poussa un hurlement de terreur et se hâta de rejoindre Claude.

Bientôt tous furent en sécurité dans les petites grottes creusées dans les parois de la carrière. L'avion décrivit un autre cercle accompagné d'une nouvelle dégringolade d'objets lourds et bruyants. Les quatre enfants se félicitaient d'être à l'abri.

« Rien n'explose, remarqua Michel. Que peut



lancer cet avion? Et pourquoi? Quelle aventure bizarre!

— C'est probablement un rêve, dit François en riant. Non... un rêve ne serait pas aussi extravagant. Nous voilà cachés dans les grottes d'une carrière en pleine Lande du Mystère, la nuit, et un avion nous arrose d'obus qui n'éclatent pas. C'est de la folie!

— Je crois qu'il s'en va, dit Michel. Il a tourné en rond, mais n'a plus rien jeté. Maintenant il remonte... Il s'éloigne. Le moteur est moins bruyant. Mon Dieu! quand nous étions au bord de la carrière, j'ai cru qu'il allait me décapiter tant il volait bas!

— J'ai eu la même impression, dit Annie qui commençait à se rassurer. Pouvons-nous sortir de

là maintenant?

— Oh! oui!' dit François en rampant hors de la grotte. Venez. Si l'avion revient, nous l'entendrons. Je veux voir ce qu'il a jeté. »

En proie à une vive surexcitation, ils se mirent à la recherche des objets tombés du ciel. La nuit était si claire qu'ils n'avaient pas besoin de lampes électriques. François fut le premier à ramasser quelque chose. C'était un paquet plat, cousu dans une toile. Il l'examina.

« Pas de nom, rien, dit-il. C'est très curieux. Essayons de deviner le contenu.

— Des boîtes de cacao pour le déjeuner, j'espère, s'écria Annie.

main d'Annie *et* l'entraîna dans la carrière en criant à Michel et à Claude :

« Vite, descendez! Cachez-vous dans les grottes! Nous risquons d'être atteints! »

-Ils se mirent à courir; il était temps; l'avion tournait en rond et procédait à un véritable Bombardement. Plusieurs projectiles tombèrent dans la carrière. L'un d'eux s'abattit devant le nez de Dagobert qui poussa un hurlement de terreur et se hâta de rejoindre Claude.

Bientôt tous furent en sécurité dans les petites grottes creusées dans les parois de la carrière. L'avion décrivit un autre cercle accompagné d'une nouvelle dégringolade d'objets lourds et bruyants. Les quatre enfants se félicitaient d'être à l'abri.

« Rien n'explose, remarqua Michel. Que peut



lancer cet avion? Et pourquoi? Quelle aventure bizarre!

— C'est probablement un rêve, dit François en riant. Non... un rêve ne serait pas aussi extravagant. Nous voilà cachés dans les grottes d'une carrière en pleine Lande du Mystère, la nuit, et un avion nous arrose d'obus qui n'éclatent pas. C'est de la folie!

— Je crois qu'il s'en va, dit Michel. Il a tourné en rond, mais n'a plus rien jeté. Maintenant il remonte... Il s'éloigne. Le moteur est moins bruyant. Mon Dieu! quand nous étions au bord de la carrière, j'ai cru qu'il allait me décapiter tant il volait bas!

— J'ai eu la même impression, dit Annie qui commençait à se rassurer. Pouvons-nous sortir de là maintenant?

— Oh! oui! dit François en rampant hors de la grotte. Venez. Si l'avion revient, nous l'entendrons. Je veux voir ce qu'il a jeté. »

En proie à une vive surexcitation, ils se mirent à la recherche des objets tombés du ciel. La nuit était si claire qu'ils n'avaient pas besoin de lampes électriques. François fut le premier à ramasser quelque chose. C'était un paquet plat, cousu dans une toile. Il l'examina.

« Pas de nom, rien, dit-il. C'est très curieux. Essayons de deviner le contenu.

— Des boîtes de cacao pour le déjeuner, j'espère, s'écria Annie.

— Idiote! riposta François en prenant un couteau pour couper les fils. Je suppose qu'il s'agit de contrebande. Oui, bien sûr. L'avion vient d'Angleterre et jette des marchandises à un endroit convenu. Les bohémiens les ramassent et les cachent dans leurs roulottes pour les livrer quelque part. C'est très habile!

— Oh! François, tu crois que c'est l'explication? dit Annie. Que contiennent ces paquets?... Des cigarettes?

— Non, dit François. Ils sont trop lourds. Là, j'ai coupé tous les fils. ».

Les autres se rassemblèrent autour de lui. Claude prit sa lampe électrique dans sa poche et l'alluma. François arracha la toile. Il trouva ensuite un épais papier gris qu'il déchira. Puis vint un carton attaché avec de là ficelle. Le tout formait un solide emballage.

« Voyons maintenant, dit François. De minces feuilles de papier... dés douzaines et des douzaines. Approche la lampe, Claude. »

II y eut un silence et tous se penchèrent pour mieux voir.

« Miséricorde ! s'écria François sidéré. Des devises américaines... des dollars. Des billets de cent dollars. Pristi! Il y en a des vingtaines et des vingtaines dans ce paquet. »

Tous les quatre restèrent bouche bée tandis que François examinait la liasse et constatait qu'elle représentait une petite fortune.



« Et l'avion a lancé des quantités de paquets. Qu'est-ce que cela signifie? ajouta le jeune garçon.

— Il y a donc des milliers et des milliers de dollars autour de nous, dans la carrière et dans.la lande, conclut Claude. Tu es sûr que nous ne rêvons pas?

— Drôle de rêve! Un rêve qui vaudrait des milliers de dollars, dit Michel.. François, faut-il ramasser ces paquets?

— Oui, certainement, dit François. Je commence à comprendre... Les contrebandiers viennent en avion d'Angleterre et ils ont pris leurs dispositions pour jeter les paquets dans un coin solitaire de la lande. Les gitans sont à proximité; ils allument la lampe et ramassent ce qui tombe.

— Ils enferment le butin dans leurs roulottes, s'esquivent et le portent à quelqu'un qui les paie généreusement pour leur peine, dit Michel. C'est très malin!

— Mais pourquoi apporte-t-on clandestinement ces dollars? C'est ahurissant.

— Ils sont volés peut-être, dit Claude. Cela me dépasse... Que faire? Je comprends maintenant pourquoi les gitans ne voulaient pas de nous.

— Rassemblons tous ces paquets et filons à la ferme, dit François en ramassant celui qui était à ses pieds. Les bohémiens vont se mettre à notre recherche, je n'en doute pas. Il faut partir avant leur arrivée. »

Tous les quatre se mirent en quête des paquets. Ils en trouvèrent soixante; c'était un lourd fardeau.

« Impossible de les porter, dit François. Où les cacher? Dans une de ces grottes?

— Nous pourrions les entortiller dans les couvertures et faire des ballots dont nous attacherions les deux bouts, proposa Claude. Ce serait de la folie de les laisser dans la carrière. Les gitans y viendront tout droit.

-— Essayons, dit François. Je crois que nous avons réuni tous les paquets. Va chercher les couvertures. »

L'idée de Claude était excellente; ils eurent deux ballots. François en jeta un sur son épaule et Michel se chargea de l'autre.

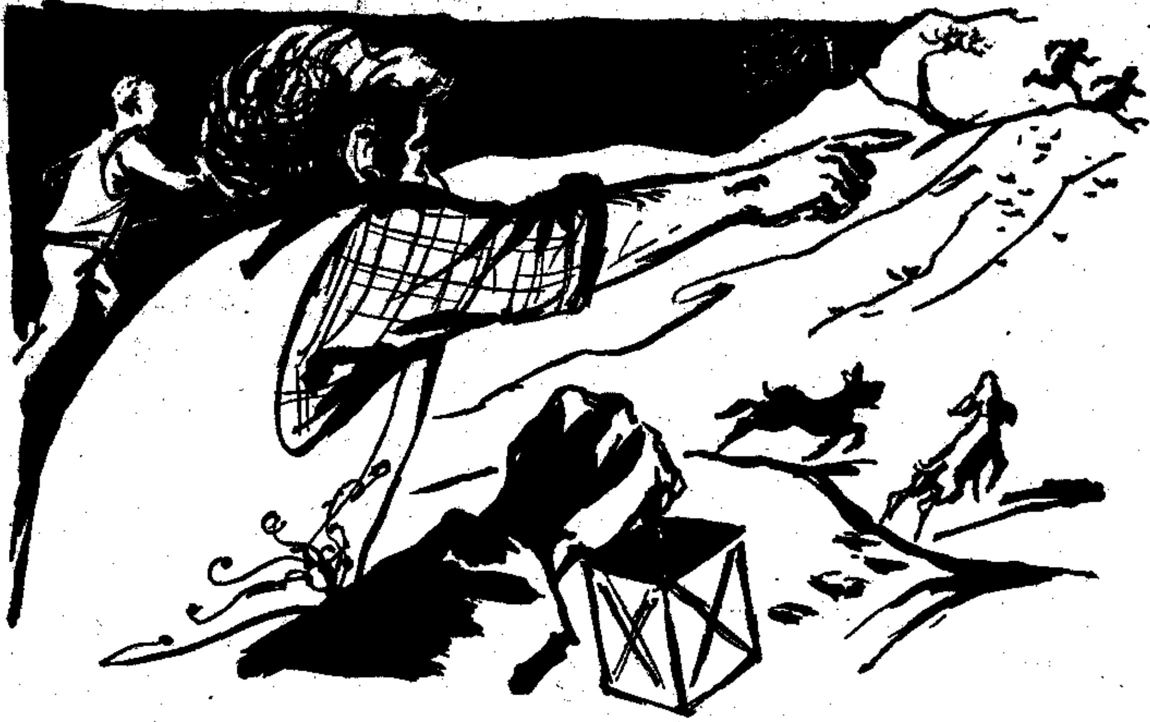
« Venez, les filles, dit François. Marchez derrière

nous. Nous suivrons la voie ferrée. Laissons nos affaires ici. Nous reviendrons les chercher. Il faut partir avant l'arrivée des bohémiens. »

Dagobert se mit soudain à aboyer.

« Voilà les gitans, s'écria Michel. Partons vite! J'entends leurs voix... Pour l'amour du Ciel, dépêchez-vous! »





CHAPITRE XVI

Un brouillard à couper au couteau

Oui les gitans arrivaient! Leurs chiens les accompagnaient en jappant. Les quatre enfants se mirent à courir, Dagobert sur leurs talons.

« Ces hommes ne savent peut-être pas que nous campions dans la carrière, dit Michel. Ils viennent peut-être simplement ramasser les paquets... et pendant qu'ils les chercheront, nous prendrons de l'avance. Dépêchez-vous! »

Ils avaient atteint le fourré d'ajoncs d'où partait la voie ferrée près de la vieille locomotive. Les

chiens les entendirent et hurlèrent. Les gitans s'arrêtèrent pour voir ce qui les effrayait. Ils aperçurent des ombres au loin. Un des hommes cria de, toutes ses forces :

« Hé là-bas... arrêtez-vous! Qui êtes-vous? Arrêtez-vous, je vous dis! »

Mais les cinq n'obéirent pas. Ils avançaient entre les rails. Claude et Annie avaient allumé leurs lampes électriques et elles éclairaient les garçons qui trébuchaient sous le poids des ballots.

« Vite! Plus vite! » chuchotait Annie... mais dans ces conditions, comment marcher rapidement?

« Ils nous rejoignent, je crois, dit soudain François. Regarde, Claude. »

Claude se retourna,

« Je ne vois personne, répondit-elle. François, tout est très étrange. Qu'est-ce que cela veut dire? François, arrête-toi... Il se passe quelque chose d'extraordinaire! »

François s'arrêta. Jusque4à il avait gardé les yeux fixés à terre pour éviter les obstacles. Etonné par les paroles de Claude, il leva la tête et" fit volte-face. Un cri lui échappa.

« Le brouillard ! On ne voit même plus les étoiles. Comme il fait sombre!

— Le brouillard! répéta Annie effrayée. Pas ce terrible brouillard qui envahit la lande entière ! Oh! François... ce n'est pas cela? »

François et Michel contemplaient avec étonnements

les vapeurs qui tourbillonnaient autour d'eux.

« Cette brume de la mer, dit François. Vous sentez l'odeur du sel? Elle apparaît brusquement comme le vieux Baudry nous l'a dit, et devient de plus en plus épaisse.

— Heureusement nous avons les rails pour nous guider, remarqua Claude. Qu'allons-nous faire? Continuer? »

François prit quelques instants de réflexion.

« Les gitans ne nous suivront pas dans ce brouillard, dit-il. J'ai bien envie de cacher ces billets quelque part et d'aller avertir la police le plus tôt possible. Grâce aux rails, nous ne pouvons pas nous égarer. Mais il ne faut pas s'en écarter, sans cela nous nous perdrions complètement.

— Oui, c'est le meilleur parti à prendre, approuva Michel qui ne demandait qu'à se débarrasser de son lourd fardeau. Mais où les mettre, François? Pas dans la carrière. Nous n'y arriverions jamais dans ces ténèbres.

— Non. J'ai trouvé une excellente cachette, dit François en baissant la voix. La vieille locomotive qui a déraillé. Si nous fourrons ces paquets dans la longue cheminée et si nous bouchons le haut avec du sable, personne n'ira les chercher là.

— Epatant! s'écria Michel. Les gitans croiront que nous avons emporté les billets et, s'ils osent braver le brouillard, se mettront à notre poursuite, mais nous serons déjà à mi-chemin de la ferme. »

Annie et Claude approuvèrent aussi l'idée de François qui leur parut géniale.

« Je n'aurais jamais pensé à cette cheminée de locomotive, dit Annie.

— Vous deux les filles et Dagobert, vous n'avez pas besoin de nous accompagner, dit François. Asseyez-vous sur les rails et attendez notre retour. Ce ne sera pas long. Nous suivons la voie ferrée jusqu'à la locomotive, nous cachons les billets dans la cheminée et nous revenons.

— Bien, dit Claude en s'asseyant. Rapporte les couvertures; II commence à faire très froid. »

François et Michel partirent ensemble avec la lampe électrique d'Annie. Claude garda la sienne. Dagobert se blottît contre elle. Ce brouillard n'était pas du tout de son goût.

« Reste bien près de nous et tiens-nous chaud, Dago, dit Claude. Cette humidité me glace jusqu’'aux os. »

Tout en marchant» François guettait les moindres bruits.

Si les gitans avaient été à un mètre de lui, il n'aurait pu les apercevoir dans le brouillard qui devenait de plus en plus épais.

« Le vieux Baudry disait que le brouillard vous empoigne; je comprends maintenant ce qu'il voulait dire », pensa François qui avait l'impression que des doigts mouillés effleuraient son visage» ses mains et ses jambes. Mick lui donna un coup de coude.

« Les rails s'arrêtent ici. La locomotive doit être à un mètre ou deux. »

Ils avancèrent prudemment. Le fourré d'ajoncs était invisible, mais se faisait sentir. Ses épines s'enfoncèrent dans les mollets de François.

« Allume ta lampe, Michel, chuchota-t-il. Nous y sommes. Voici la locomotive. Maintenant faisons le tour des buissons et nous trouverons la cheminée.

— Ça y est, dit Michel un moment plus tard. Mettons-nous vite au travail et fourrons ces paquets à l'intérieur. Pourvu qu'ils entrent tous! »

Cette besogne leur demanda une dizaine de minutes. L'un après l'autre, les paquets s'enfoncèrent dans la cheminée.

« C'est tout, dit Michel avec soulagement. Maintenant du sable. Pristi! Que ces ajoncs ont d'épines!

— La cheminée est presque pleine jusqu'en haut, dit François. Il n'y a guère de place pour le sable. Juste quelques poignées pour dissimuler ce qu'elle contient. Là, c'est fait. Maintenant des branches d'ajoncs par-dessus. Aïe! j'ai les mains en sang.

— Est-ce que tu entends les bohémiens? demanda Michel tout bas avant de repartir.

— Non, répliqua François après avoir écouté. Je ne crois pas qu'ils osent aller très loin dans ce brouillard.

— lis sont peut-être dans la carrière, dit Michel. Et ils attendront que le temps s'éclaircisse. A leur aise! En tout cas, ils n'auront pas les dollars

— Viens, dit François, et il fit Je tour du fourré.

C'est là que nous avons quitté les rails. Prends-moi le bras. Il ne faut pas que nous nous séparions. On n'a jamais vu pareille purée de pois. La lampe électrique ne sert à rien. »

Ils firent quelques pas à tâtons, mais leurs pieds ne rencontrèrent pas les rails.

« C'est un peu plus loin, je crois, dit François. Non... par ici. »

La voie ferrée restait introuvable.

Où étaient ces maudits rails? François fut pris de panique. De quel côté se diriger? S'étaient-ils égarés? Ils se mirent à quatre pattes pour tâter le sol.

« J'en ai un, dit François. Non, c'est un morceau de bois. Pour l'amour du Ciel, ne t'éloigne pas de moi, Michel. »

Après dix minutes de recherches, ils s'assirent par terre, la lampe électrique entre eux.

« Nous nous sommes perdus en quittant les ajoncs, remarqua François. Que faire à présent si ce n'est attendre la fin du brouillard!

— Et les filles? demanda Michel anxieux. Essayons encore un peu. H me semble qu'il fait un peu moins noir, nous aurons peut-être plus de chance. Si le brouillard s'éclaircit, nous pourrons nous orienter. »

Ils recommencèrent à marcher; la clarté de leur lampe électrique paraissait un peu plus efficace. Quand leurs pieds heurtaient un obstacle, ils se baissaient, mais les rails étaient introuvables.

« Crions », dit enfin François, et ils crièrent très fort: « Claude! Annie! Où êtes-vous? »

Ils ne reçurent pas de réponse.

« Claude! hurla Michel. Dagobert! »

Ils crurent entendre un aboiement lointain.

« C'était Dagobert, dit François. Par là-bas! »

Ils firent quelques pas et appelèrent de nouveau. Cette fois ce fut le silence complet. Aucun son ne sortait de ce brouillard terrible qui les entourait.

« Nous pouvons marcher toute la nuit sans résultat, dit François désespéré. Pourquoi avons-nous laissé les filles? Et si la brume ne s'éclaircit pas demain? Quelquefois elle dure plusieurs jours.

— Douce perspective ! s'écria Michel d'un ton léger avec plus de gaieté qu'il n'en éprouvait. Je ne crois pas que nous ayons besoin de nous inquiéter pour Claude et Annie, François. Dagobert est avec elles et il pourra facilement les ramener à la ferme. Les chiens ne craignent pas le brouillard. »

François se sentit un peu rassuré. Cette idée ne lui était pas venue à l'esprit.

« Oh! oui! j'avais oublié le vieux Dago, dit-il. Eh bien, puisque les filles ne risquent rien avec Dagobert pour les guider, asseyons-nous et reposons-nous. Je suis mort de fatigue.

— Vois cet épais buisson, dit Michel. Glissons-nous au milieu pour nous abriter de l'humidité. Grâce au Ciel, ce n'est pas un ajonc!

— J'espère que les filles auront le bon sens de ne pas nous attendre et s'efforceront de trouver leur

chemin, dit François. Je me demande ou elles sont maintenant. »

Claude et Annie n'étaient plus à l'endroit où François et Michel les avaient laissées. Après une longue attente, l'inquiétude les avait saisies.

« Il est arrivé quelque chose aux garçons dit Claude. Allons chercher du secours, Annie. Nous n'avons qu'à suivre la voie ferrée; Dagobert connaît le chemin. Tu veux bien n'est-ce pas?

— Oh ! oui ! dit Annie en se levant. Viens, Claude. Ce brouillard est plus épais que jamais. Ne nous éloignons pas de la voie ferrée. Dagobert lui-même ne pourrait pas retrouver la ferme. »

Elles se mirent en route. Annie suivait Claude, et Dagobert fermait la marche en se demandant ce que signifiait cette promenade nocturne. Au bout d'un moment, Claude, qui tenait la lampe électrique, s'arrêta perplexe.

« La voie s'interrompt ici, dit-elle. C'est drôle... Je ne me rappelle pas qu'elle était en si mauvais état. Les rails s'arrêtent... Je ne peux plus la voir.

— Oh! Claude! s'écria Annie. Tu sais ce que nous avons fait? Nous avons remonté la voie ferrée au lieu de descendre vers la ferme. Quelle sottise! Regarde, c'est la fin de la voie. La vieille locomotive doit être tout près et aussi la carrière.

— Flûte! dit Claude au désespoir. Que nous sommes bêtes ! Mais dans un brouillard pareil, c'est facile de perdre le sens de l'orientation.

— Je ne vois pas les garçons et je rie les entends pas, dit Annie. Claude, allons à la carrière et attendons jusqu'au jour. J'ai froid et je suis fatiguée. Nous pourrons nous abriter dans une grotte.

— Si tu veux, dit Claude complètement découragée. Faisons bien attention de ne plus nous perdre. »





CHAPITRE XVII

Prisonnières des gitans

LES deux cousines et Dagobert marchaient avec précaution en cherchant les rails qui conduisaient à la carrière. La chance les .favorisa. Elles les retrouvèrent après l'espace vide où les gitans les avaient arrachés et n'eurent plus qu'à les suivre.

« Nous y voilà, dit Claude. Nous ne risquons plus rien. Dans quelques minutes, nous serons dans une grotte. J'espère qu'il y fera plus chaud qu'ici. Brrou! Ce brouillard est glacial.

— Il est tombé si brusquement, dit Annie en

promenant autour d'elle le rayon de sa lampe électrique. J'ai cru que je rêvais quand tout à coup…»

Elle s'interrompit brusquement» Dagobert grognait entre ses dents.

« Qu'y a-t-a Dago?»

Il était immobile, les poils hérissés, la tête levée.

« Oh! mon Dieu! Qu'y a-t-il' encore? chuchota Annie. Je n'entends rien, et toi? »

Elles écoutèrent. Non, aucun son ne leur parvenait. Dagobert avait sans doute été alerté par un lapin ou un hérisson. Elles pénétrèrent dans la carrière. Le chien les précéda et disparut à leurs yeux. Soudain il hurla... Un bruit sourd retentit, et les aboiements se turent.

« Dagobert! Où es-tu? Dagobert, viens ici », cria Claude de toutes ses forces. Mais Dagobert n'obéit pas. Le sable crissa comme si l'on traînait un lourd fardeau. Claude courut dans cette direction.

« Dagobert! Oh! Dagobert, où es-tu? cria-t-elle. Que t'est-il arrivé? Es-tu blessé? »

Un épais rideau de brouillard flottait devant ses yeux et elle brandit les poings, furieuse de ne rien voir.

« Dago! Dago! »

Deux mains saisirent ses bras par-derrière et une voix cria :

« Suivez-moi! Nous vous avions avertis de ne pas fouiner dans cette lande! »

Claude se débattit, moins inquiète pour elle que pour Dagobert.

« Où est mon chien? Que lui avez-vous fait? cria-t-elle.

— Je l'ai frappé sur la tête, dit la voix qu'elle reconnut pour celle du père de Mario. Il n'est pas mort, mais il ne bougera pas d'un-moment. Je vous le rendrai si vous êtes raisonnable. »

Claude n'était pas raisonnable. Elle se débattit à coups de pied et à coups de poing. Ce fut en vain. Une poigne de fer la retenait. Annie poussa un cri; elle avait donc été capturée, elle aussi. Quand Claude fut trop lasse pour continuer à lutter, elle fut conduite hors de la carrière avec Annie.

« Où est mon chien? sanglota-t-elle. Que lui avez-vous fait?

— Il ne risque rien, dit l'homme. Mais si vous ne vous taisez pas, il recevra un autre coup sur la tête. Vous resterez tranquille, j'espère. »

Claude se tut aussitôt. Elle eut l'impression de faire un très long trajet dans la lande; en réalité, une très courte distance séparait la carrière du campement des gitans,

« Est-ce que vous emmenez mon chien ? demanda Claude qui ne pensait qu'à Dagobert.

— Oui, quelqu'un s'est chargé de lui, dit l'autre. On vous le rendra sain et sauf si vous obéissez à nos ordres!»

Claude fut réconfortée par cette promesse. Quelle nuit! Les deux garçons disparus. Dagobert blessé-Annie et elle capturées... Et cet horrible brouillard!

Il était moins dense aux alentours du campement

des bohémiens protégé par la colline. Claude "et Annie aperçurent la lueur d'un feu et quelques lanternes. Des hommes semblaient attendre. Sans en être sûre, Annie crut apercevoir Mario et Flop derrière eux. « Si seulement je pouvais parler à Mario pensa-t-elle. Il saurait bientôt si Dagobert est grièvement blessé. Oh! Mario, viens près de nous! »

Elles furent menées près du feu et obligées de s'asseoir. Un des hommes poussa un cri de surprise.

« Mais ce ne* sont pas les deux gars que nous avons vus. C'est un gamin moins grand que les autres et une fille.

— Nous sommes deux filles », dit Annie dans l'espoir que les gitans auraient plus de ménagements pour Claude s'ils savaient qu'elle n'était pas un garçon. «Nous sommes deux cousines. »

Claude la foudroya du regard, mais peu lui importait. Elles se trouvaient dans une situation dramatique. Ces hommes cruels et irrités étaient capables de tout. Ils croyaient que deux garçons avaient déjoué leurs plans. Mais, s'apercevant qu'ils avaient capturé des filles, ils leur rendraient peut-être la liberté. Claude et Annie furent soumises à un feu roulant de questions.

« Où sont les garçons ?

— Nous n'en avons aucune idée. Ils se sont perdus dans le brouillard, dit Annie. Nous allions à la ferme et nous avons été séparés... Claude... je veux dire Claudine et moi, nous sommes retournées dans la carrière.

— Bien sûr!

— Avez-vous vu tomber quelque chose?

— Nous n'avons rien vu, nous avons entendu », répondit Annie.

Claude la regarda avec fureur. Pourquoi Annie disait-elle la vérité? Elle croyait peut-être que Dagobert leur serait rendu si elle fournissait des renseignements exacts. Claude aussitôt se radoucit. Si seulement Dagobert leur était restitué!

« Avez-vous ramassé ce que l'avion a laissé tomber? » cria Castelli si brusquement qu'Annie sursauta.

Que répondre à cette question?

« Oh ! oui ! dit-elle. Nous avons ramassé quelques paquets assez bizarres. Que contenaient-ils? Le savez-vous?

__ Ça ne vous regarde pas, trancha le gitan.

Qu'avez-vous fait de ces paquets? »

Claude regarda Annie avec inquiétude. Sûrement elle n'allait pas trahir leur secret.

« Je n'en ai rien fait, dit Annie de sa voix la plus innocente. Les garçons ont dit qu'ils les cacheraient. Ils sont partis dans le brouillard et ils ne sont pas revenus. Alors Claude et moi nous sommes retournées à la carrière. C'est là que vous nous avez capturées. »

Les hommes se consultèrent à voix basse. Puis Castelli se tourna vers les filles.

« Où les garçons ont-ils caché les paquets?

— Je n'en ai pas la moindre idée, dit Annie. Je ne les ai pas suivis. Je n'ai pas vu ce qu'ils en faisaient.

— Croyez-vous qu'ils les *ont* encore? interrogea le gitan.

— Pourquoi n'allez-vous pas le leur demander? dit Annie. Je ne les ai plus vus depuis qu'ils nous ont quittées. Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus, *ni* eux ni les paquets.

— Ils se sont probablement perdus dans la lande, dit le vieux bohémien aux cheveux gris. Avec les paquets! Demain nous les chercherons. Ils ne pourront pas retrouver leur chemin. Nous les ramènerons ici.

— Ils refuseront de venir, dit Claude. Aussitôt qu'ils vous verront, ils s'enfuiront. Vous ne les attraperez pas. D'ailleurs ils retourneront à la ferme dès que le brouillard s'éclaircira.

— Emmenez ces filles, ordonna le vieux bohémien. Mettez-les dans le souterrain et attachez-les.

— Où est mon chien? cria Claude. Donnez-moi mon chien.

— Vous ne nous avez pas aidés, dit le vieux bohémien. Nous vous interrogerons de nouveau demain... et si vous êtes plus docile, vous aurez votre chien. »

Deux hommes saisirent les filles par le bras et les entraînèrent vers la colline. L'un d'eux tenait une lanterne allumée. Ils s'engagèrent dans des passages souterrains. Le trajet fut long. Il y avait sous



la colline un véritable labyrinthe dé couloirs qui s'entrecroisaient, Annie se demanda comment les gitans y retrouvaient leur chemin.

Ils arrivèrent enfin à Une caverne au sol sablonneux qui devait se trouver au centre de cette étrange garenne.

Un gros poteau de bois s'élevait dans un coin. Des cordes en pendaient. Claude et Annie furent consternées. On n'allait pourtant pas les attacher comme des prisonnières! Mais il en fut pourtant ainsi. Sans ménagement, leurs geôliers les firent asseoir sur le sol, dos au poteau, les ligotèrent à plusieurs tours, à hauteur de la ceinture, et firent par-derrière des nœuds si serrés et si compliqués qu'il aurait fallu aux captives des heures pour en

venir à bout, à supposer qu'elles aient pu les atteindre.

« Voilà, dirent les gitans en ricanant. Demain peut-être vous rappellerez-vous où sont les paquets.

— Allez me chercher mon chien ! » ordonna Claude, mais ils se mirent à rire encore plus fort et les laissèrent seules. La chaleur était suffocante dans ce souterrain. Claude mourait d'inquiétude pour Dagobert. Annie, accablée, ne parvenait plus à rassembler deux idées.

Elle s'endormit presque aussitôt, malgré sa position inconfortable. Claude ruminait de sombres pensées. Dagobert... qu'avait-on fait de lui? Etait-il blessé? Souffrait-il? Elle ne put retenir ses larmes.

Elle se débattit dans ses liens; mais les cordes étaient très serrées et les nœuds inaccessibles. Soudain elle crut entendre un bruit. Un gitan revenait-il les questionner et les tourmenter? Oh! mon Dieu, si seulement Dagobert était là!

Atchouml... Atchoum!...

« Bonté du Ciel! Ce doit être Mario », pensa Claude avec un élan d'affection pour le petit gitan. « Mario! » chuchota-t-elle en allumant sa lampe électrique. Une tête ébouriffée parut, puis un corps malingre. Le petit garçon rampait à quatre pattes. Quand il fut dans le souterrain, il se redressa et regarda les deux fillettes.

« Moi aussi j'ai été attaché là plusieurs fois, dit-il.

— Mario, comment va Dagobert? demanda anxieusement Claude. Dis-le-moi vite.

— D ne risque rien, répliqua Mario. D a reçu un coup et sa tête saigne. Je l'aï lavée. Il est attaché aussi et ça ne lui plaît pas du tout.

— Mario, écoute... Va chercher Dagobert et ramène-le, dit Claude. Et apporte-moi aussi un couteau pour couper ces cordes. Tu veux bien?

— Oh! je ne sais pas» dit Mario effrayé. Mon père me tuerait.

— Mario, si tu as envie de quelque chose, fais .ce que je te demande et je te le donnerai. Je te le promets.

— Je voudrais une bicyclette, dit Mario. Et habiter une maison et aller à l'école comme les autres enfants.

— Je m'arrangerai pour que tu aies tout cela, Mario, promit Claude. Mais va chercher Dagobert et un couteau. Fais attention de ne pas être vu... Tu peux sûrement revenir avec Dagobert. Pense à ta bicyclette! »

Une lueur brilla dans les yeux de Mario. Il hocha la tête et disparut aussi silencieusement qu'i l'était venu... Claude attendit... Ramènerait-il le cher vieux Dagobert ou serait-il surpris par son père et sévèrement puni?



CHAPITRE XVIII

Le stratagème de Claude

ASSISE dans l'obscurité, Claude écoutait la respiration paisible d'Annie et attendait le retour de Mario. Comme il lui tardait de revoir Dagobert ! Sa blessure à la tête était-elle très grave?

Une idée lui vint à l'esprit. Elle renverrait Dagobert à la ferme avec un billet attaché à son collier; il avait déjà rempli des missions de ce genre et s'en était tiré à son honneur. Les secours ne tarderaient pas à arriver. Dagobert retrouverait facilement son chemin, même dans le labyrinthe sous la colline.

Un reniflement annonçait l'approche de Mario. Le petit gitan se glissa dans la prison. Claude constata qu'il était seul et le cœur lui manqua.

« Je n'ai pas osé prendre Dagobert, dit-il. Mon père l'a attaché tout près de lui et il se serait réveillé. Mais je vous ai apporté un couteau.

— Merci, Mario, dit Claude qui prit le couteau et le mit dans sa poche. Ecoute. Tu vas me rendre un grand service.

— J'ai peur, dit Mario. Si peur!

— Pense à la bicyclette, dit Claude. Rouge peut-être, avec un guidon argenté. »

Cette image décida le petit gitan. « Bon, dit-il. Que faut-il que je fasse?

— Je vais écrire un billet, dit Claude en sortant de sa poche un crayon et un calepin. Tu l'attacheras au collier de Dagobert et tu remettras mon chien en liberté. Tu yeux bien? Il retournera en courant à la ferme avec le message; on viendra nous chercher, Annie et moi, et tu auras la plus belle bicyclette du monde.

— Et une maison pour y habiter, dit Mario. Et je pourrai aller à l'école avec mon vélo?

— C'est cela, dit Claude espérant que le vœu du petit garçon serait exaucé. Attends une minute. »

Elle se mit en devoir de griffonner le billet, mais elle avait à peine écrit quelques mots quand elle entendit du bruit dans le passage. Quelqu'un toussait.

« C'est mon père, dit Mario effrayé. Si vous coupez

vos cordes, croyez-vous que vous pourrez retrouver votre chemin?

— Je ne sais pas, j'ai peur que non, chuchota Claude prise de panique;

— Je vous laisserai des signes de piste, dit Mario. Je vais me glisser dans le souterrain à côté et j'irai détacher Dagobert. »

II s'esquiva juste à temps. La clarté d'une lanterne brillait dans la caverne et le père de Mario était là, sombre et farouche.

« Avez-vous vu Mario? demanda-t-il. Je ne l'ai pas trouvé quand je me suis réveillé. Si je l'attrape ici, je le fouetterai jusqu'au sang.

— Mario! Il n'est pas là, dit Claude en feignant la surprise. Rendez-vous-en compte vous-même. »

Castelli aperçut le calepin et le crayon dans la main de Claude.

« Qu'écrivez-vous? » demanda-t-il d'un ton soupçonneux, et il lui arracha la feuille de papier. « Ah ! vous demandiez de l'aide ! Et comment pourriez-vous l'obtenir, j'aimerais bien le savoir. Qui devait porter cette lettre? Mario?

— Non », dit Claude, ce qui était l'exacte vérité. Le gitan fronça les sourcils et regarda de nouveau le message.

« Écoutez-moi bien, dit-il, vous allez écrire un autre billet pour les deux garçons. Je vais vous le dicter.

— Non, répondit Claude.

— Si! Vous accepterez, affirma le gitan. Je ne

veux pas leur faire de mal. Je veux seulement reprendre les paquets qu'ils ont cachés. Voulez-vous que votre chien vous soit rendu sain et sauf?

— Oh! oui! s'écria. Claude, un sanglot dans la gorge.

— Eh bien, si vous n'écrivez pas ce billet, vous ne le reverrez pas, dit l'homme. Dépêchez-vous de prendre votre crayon et d'écrire. »

Claude obéit.

« Je vais vous dicter, dit Castelli les sourcils froncés.

— Attendez, dit Claude. Comment ferez-vous passer cette lettre aux garçons? Vous ne savez pas où ils sont. Vous ne pourrez pas les trouver si le brouillard ne se dissipe pas. »

Le gitan se gratta la tête et réfléchit.

« Le seul moyen, c'est d'attacher ce billet au cou de mon chien et de l'envoyer à la recherche de mes cousins, dit Claude. Si vous l'amenez ici, je lui donnerai mes ordres. Il les exécute toujours.

— Il portera le billet à la personne que vous lui indiquerez? dit l'homme les yeux brillants. Eh bien, voilà ce qu'il faut écrire : *Nous sommes prisonnières. Suivez le chien; il vous conduira à nous et vous pourrez nous libérer.* Signez votre nom.

— Je m'appelle Claudine, dit Claude. Allez chercher mon chien pendant que j'écris le billet. » ,

Le gitan fit demi-tour et sortit. Claude le suivit des yeux, le cœur battant de joie. Castelli se trompait bien en imaginant qu'elle trahirait François et

Michel et les ferait venir ici pour être questionnés et rudoyés.

« Je vais lui jouer un bon tour, pensa Claude. J'enverrai Dagobert à Paule... Elle avertira M. Girard. Je suis sûre que le fermier alertera la police. Quelle surprise pour les gitans! Ah! ah! Je vois d'ici leur tête! »

Dix minutes plus tard, le père de Mario revenait avec Dagobert. Un Dagobert triste et morne, qui avait un trou dans la tête. Claude le prit dans ses bras et fondit en larmes.

« Tu as bien mal, mon bon Dago, dit-elle. Je te mènerai chez le vétérinaire le plus tôt possible.

— Vous serez libres dès que les deux garçons seront arrivés et nous auront dit où sont les paquets », promit le gitan.

Dagobert donnait de grands coups de langue à Claude et remuai^ sa queue. Il ne comprenait pas ce qui se passait. Que faisait Claude dans ce souterrain? Mais il était près d'elle, cela lui suffisait. Il se coucha à ses pieds et posa la tête sur ses genoux.

« Ecrivez ce billet, ordonna Castelli, et attachez-le à son collier de façon qu'on le voie facilement.

— Je l'ai écrit », dit Claude.

Le gitan tendit une main sale et lut :

Nous sommes prisonnières. Suivez le chien; il vous conduira à nous et vous pourrez nous libérer. Claudine.

« Claudine? C'est votre vrai nom? » demanda l'homme.

Claude hocha la tête. Par extraordinaire, elle était contente de se servir de son nom de fille. Elfe attacha le billet bien en vue au collier de Dagobert. Puis, elle serra le chien dans ses bras et lui parla gravement.

« Va chercher Paul, Dago, Paul. Tu comprends, Dagobert? Porte ce billet à Paul, dit-elle en tapotant le papier. Dagobert, ne reste pas ici. Va à la recherche de Paul.

— Dites-lui aussi le nom de l'autre garçon, insista Castelli.

— Oh! non! je ne veux pas lui brouiller les idées, protesta Claude, Paul, Paul, Paul.

— Ouah! ouah! » répondit Dagobert pour montrer qu'il avait compris. Claude le poussa vers l'entrée du souterrain.

« Pars, dit-elle. Dépêche-toi! »

D'un regard, Dagobert lui reprocha de le renvoyer si vite, mais, esclave du devoir, il s'éloigna, le billet à son collier.

« J'amènerai les garçons ici dès qu'ils arriveront avec le chien », dit Castelli; et il sortit.

Claude appela Mario, mais ne reçut pas de réponse. Le petit garçon avait sans doute rejoint les roulottes.

Annie ouvrit les yeux et poussa un cri d'effroi. Claude alluma sa lampe électrique et lui expliqua ce qui s'était passé.

« Tu aurais dû m'éveiller, dit Annie. Oh! ces nœuds! Qu'ils me font mal !

- J'ai un couteau, dit Claude. Mario me l'a donné. Tu veux que je coupe tes cordes?

- Oh! oui-! dit Annie. Mais ne nous échappons pas encore. Nous nous perdrions dans le brouillard. Si quelqu'un vient, nous ferons comme si nous étions toujours attachées. »

Claude coupa ses propres cordes avec le couteau de Mario. Puis elle libéra Annie. Oh! quel soulagement de s'allonger et de ne plus sentir les nœuds dans le dos!

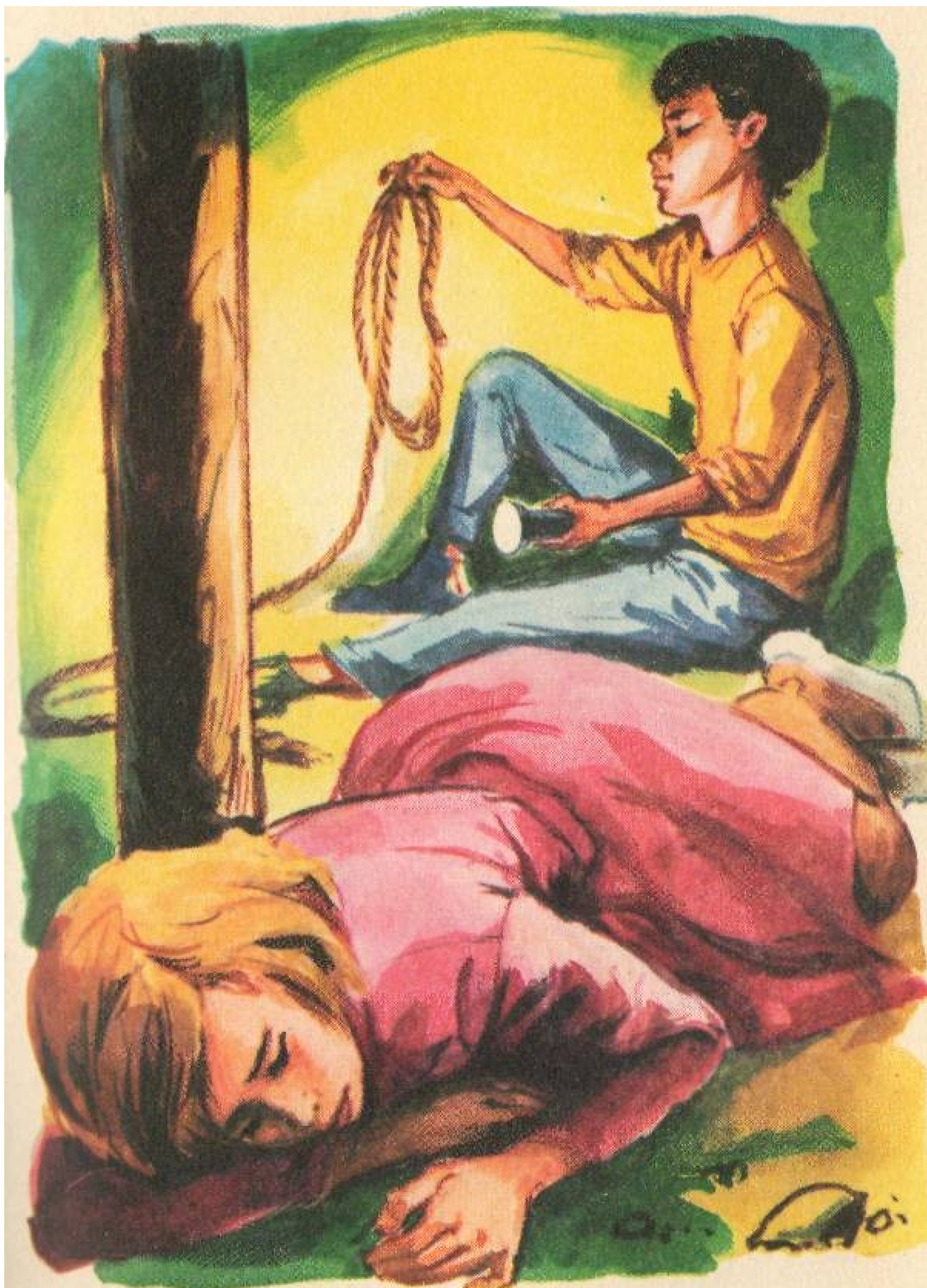
« Si nous entendons quelqu'un, nous nous enroulerons les cordes autour de notre taille, dit-elle. Nous resterons là jusqu'au matin. M. Girard et la police arriveront peut-être avant. »

Elles s'endormirent sur le sol sablonneux et personne ne troubla leur sommeil.

Et les garçons? Ils somnolaient, mais de temps en temps le froid les réveillait. Par bonheur le sort de Claude et d'Annie ne leur inspirait pas d'inquiétude.

« Elles ont probablement regagné la ferme, pensait François entre deux sommes. En tout cas, le bon vieux Dago est avec elles; c'est l'essentiel. »

II se trompait. Dagobert trottait dans la lande, inquiet et perplexe, la tête douloureuse. Pourquoi Claude 1'envoyait-elle à Paule? Il n'aimait pas Paule et croyait que Claude partageait son antipathie.



Oh! Quel soulagement de s'allonger.

Alors que signifiait cette mission? Il y avait de quoi déconcerter un honnête chien. Mais les ordres sont les ordres et il obéissait sans discuter. Il ne prenait pas la peine de suivre les rails. D'instinct il retrouvait son chemin.

La nuit touchait à sa fin; mais le brouillard était si épais que le soleil n'arrivait pas à le percer.

Dagobert arriva à la ferme. Il s'arrêta pour rassembler ses souvenirs. Ah! oui! la chambre de Paule était au premier étage, près de celle qu'Annie et Claude avaient occupée.

Il entra dans la cuisine par une fenêtre laissée ouverte pour le chat, monta l'escalier et, arrivé au premier étage, poussa la porte entrebâillée et posa les pattes sur le lit.

« Ouah! ouah! dit-il à l'oreille de Paule. Ouah! ouah! ouah! »





.CHAPITRE XIX

Bon vieux Dagobert !

PAULE dormait profondément et un ronflement régulier sortait de ses lèvres. Les coups de pattes et les jappements de Dagobert l'éveillèrent en sursaut.

« Qu'y'a-t-il? » dit-elle effrayée en s'asseyant sur le lit et en cherchant à tâtons, les doigts tremblants, l'interrupteur de sa lampe de chevet. La lumière jaillit et elle vit Dagobert qui fixait sur elle de grands yeux suppliants.

« Tiens, Dagobert! dit-elle étonnée. Dagobert? Que fais-tu ici? Est-ce que les autres sont revenus? Non, c'est impossible. Pas en pleine nuit. Pourquoi les as-tu quittés, Dagobert?

— Ouah! ouah! » dit Dagobert pour lui faire comprendre qu'il apportait un message. Paule lui caressa la tête et brusquement elle aperçut le papier attaché à son collier.

« Qu'est-ce que c'est que ça? dit-elle. Un papier? Ce doit être une lettre. »

Elle prit le billet et lut : *Nous sommes prisonnières. Suivez le chien; il vous conduira à nous et vous pourrez nous libérer. Claudine.*

Paule resta stupéfaite; elle regarda Dagobert qui remuait la queue avec impatience, puis relut le billet. Ensuite elle se pinça pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas.

« Aïe ! Je suis bien réveillée, dit-elle. Dagobert, qu'est-ce que c'est que cette histoire? Claude et Annie prisonnières? De qui? Oh! Dagobert, quel dommage que tu ne puisses pas parler!

Dagobert était bien de cet avis. Sa patte tapotait énergiquement le drap. Soudain Paule vit la plaie qu'il avait à la tête et fut horrifiée.

« Tu es blessé, Dagobert? Mon pauvre vieux, qu'est-ce qu'on t'a fait? Tu as besoin d'être soigné. »

Dagobert souffrait beaucoup, mais ce n'était pas à lui qu'il pensait. Il gémit et courut vers la porte.

« Oui, je sais que tu veux que je te suive... Mais

il faut que je réfléchisse, dit Paule. Si M. Girard était là, j'irais le consulter. Mais il est absent jusqu'à demain, Dagobert. Et Mme Girard aurait peur si je la réveillais. Je ne sais que faire.

— Ouah! ouah! dit Dagobert avec mépris.

— C'est très bien de dire « ouah! ouah! », protesta Paule. Mais je ne suis pas aussi courageuse que toi. Je fais semblant, Dagobert; en réalité, je ne suis qu'une poltronne. Je n'ose pas te suivre. Qui sait ce qui m'arriverait? On m'enfermerait peut-être avec Claude et Annie. Et le brouillard... As-tu pensé au brouillard, Dagobert? »

Paule sortit du lit et Dagobert reprit espoir. Cette sotte allait-elle enfin se décider à le suivre?

« Dagobert, il n'y a pas de grandes personnes ici cette nuit, excepté Mme Girard, et je ne peux pas la réveiller, dit Paule. Elle travaille tant toute la journée! Je vais m'habiller et j'irai chercher Pierre. Il n'a que onze ans, je le sais, mais il est *1* très raisonnable et c'est un garçon. Il saura ce qu'il faut faire. Moi, malgré mes cheveux courts et mes shorts, je ne suis qu'une fille. »

Elle s'habilla rapidement et traversa le palier. Pierre avait une chambre pour lui seul. Paule entra et donna la lumière.

« Qu'y a-t-il? demanda Pierre en s'asseyant sur son lit. Que veux-tu?

— Pierre, expliqua Paule, il m'arrive une chose extraordinaire. Dagobert m'apporte un billet attaché à son collier. Lis-le. »

Pierre lut le message et l'examina attentivement.

« Regarde, dit-il. Claude a signé Claudine. Cela prouve que son appel est très urgent. Jamais elle ne permet qu'on lui donne son nom de fille. Il faut suivre Dago sans perdre une minute.

— Mais je ne pourrai pas traverser la lande avec ce brouillard, protesta Paule. Ce serait impossible de marcher.

— Tu n'en auras pas besoin. Nous irons à cheval, dit Pierre d'un ton de grande personne. Dagobert nous montrera le chemin. Va vite seller les chevaux pendant que je m'habille. Dépêche-toi, Paule, les autres sont peut-être en danger. Qu'est-ce que tu attends? Tiens, tu n'es qu'une Paulette! »

Piquée au vif, Paule courut aux écuries. Quel malheur que M. Girard fût absent cette nuit-là! Il aurait pris toutes les décisions.

Le courage lui revint pendant qu'elle sellait les chevaux, étonnés d'être réveillés, mais toujours prêts à rendre service. Pierre la rejoignit quelques minutes plus tard. Dagobert l'accompagnait. Il aimait autant le jeune garçon qu'il détestait Paule.

Conscient de sa tâche, il prit les devants pour guider les jeunes cavaliers. Paule et Pierre s'éclairaient avec leurs lampes électriques et ne perdaient pas Dagobert de vue. Le chien impatient courait de toutes ses forces, mais s'arrêtait de temps en temps pour attendre les chevaux. Il n'avait pas besoin de suivre la voie ferrée. Il savait très bien où il allait. Tout à coup, Paule et Pierre,

étonnés, le virent faire une longue pause, la tête levée, les narines palpitantes. L'air brumeux lui apportait une odeur familière. Sûrement François et Michel n'étaient pas loin. Il eut envie d'aller à eux, mais Claude et Annie l'attendaient; il ne pouvait faire Un détour.

Les garçons, en effet, étaient tout près, blottis au milieu d'un buisson et tremblaient de froid. S'ils avaient su que Dagobert passait aux alentours avec Paule et Pierre I Mais comment l'auraient-ils deviné?

Dagobert poursuivait son chemin sans hésitation. Il contourna la carrière invisible dans le brouillard et se dirigea vers la colline. Quand il s'approcha du campement des gitans, il ralentit sa marche et les enfants furent aussitôt sur leurs gardes.

« Nous touchons au but, chuchota Pierre. Mieux vaut que nous descendions de cheval, tu ne crois pas? Il est plus prudent de ne pas faire de bruit.

-—Oui, oui, Pierre », approuva Paule qui admirait de plus en plus la sagesse du jeune garçon. Ils mirent pied à terre et attachèrent leurs montures à un bouleau. Ils étaient maintenant tout près de la colline qui abritait le campement des gitans. Là le brouillard était moins épais; ils aperçurent une roulotte éclairée par la lueur d'un feu.

« Attention, chuchota Pierre. Dagobert nous a menés chez les bohémiens. Je n'en suis pas surpris. Ce sont donc eux qui gardent Claude et Annie

prisonnières. Ne fais pas de bruit en marchant. »

Dagobert haletait et sa tête lui faisait de plus en plus mal, mais il n'avait qu'une seule idée : rejoindre Claude.

Il les mena à l'entrée du souterrain. Paule et Pierre le suivaient au comble de la surprise. Comment Dagobert pouvait-il retrouver son chemin dans ce dédale de couloirs? Mais Dagobert n'avait pas la moindre hésitation; son flair le guidait. Mais maintenant il avançait péniblement et tremblait de tout son corps. Quel soulagement s'il avait pu se coucher et poser sa tête douloureuse sur ses pattes. Mais non, Claude l'attendait. Claude avait besoin de lui.

Allongées sur le sable, Claude et Annie dormaient d'un sommeil agité et peuplé de cauchemars. Un bruit dé pas éveilla Claude. Etait-ce Castelli qui revenait? Elle se hâta d'enrouler les cordes autour de sa taille. Mais un halètement bien connu la fit tressaillir et elle alluma sa lampe électrique.

Dagobert était affaissé à ses pieds, et Paule et Pierre pénétraient dans le souterrain. En voyant Claude et Annie, le pilier et les cordes, Paule resta clouée sur place.

« Oh! Dagobert chéri, tu es allé chercher du secours ! s'écria Claude en lui posant les bras autour du cou. Oh! Paule! je suis si contente de te voir. M. Girard n'est pas avec toi?

— Non, il est absent, répondit Paule. Mais



Pierre est ici. Nous sommes venus à cheval; Dagobert nous a guidés. Que s'est-il passé, Claude? »
Annie se réveilla et sa surprise fut grande en apercevant les visiteurs. Les quatre enfants entamèrent une discussion rapide, Pierre prit les décisions.
« Si vous voulez vous évader, il faut profiter du sommeil des bohémiens, dit-il. Dagobert nous aidera à sortir des souterrains. Sans lui nous ne pourrions jamais retrouver notre chemin. Dépêchons-nous!

— Viens, mon vieux Dago », dit Claude en le secouant doucement.

Mais Dagobert se sentait très mal en point. Un nuage flottait devant ses yeux. La voix de Claude lui paraissait très lointaine. Sa tête était lourde

comme du plomb et ses pattes refusaient de le porter. La fatigue de la course précipitée dans la lande s'ajoutait aux effets du coup qu'il avait reçu. « 11 est malade! s'écria Claude affolée. Il ne peut pas se lever I Ohi Dagobert f qu'est-ce que tu as?

— C'est cette blessure à la tête, dit Pierre. Elle est très profonde et ce long trajet l'a achevé. Il ne pourra pas nous guider, Claude. Nous sommes réduits à nos propres ressources.

— Oh! pauvre Dagobert, sanglota Annie, terrifiée de voir le chien étendu sur le sol. Claude, peux-tu le porter?

— Je croîs, dit Claude, et elle le prit dans ses bras. Il est terriblement lourd, mais je m'en tirerai.



L'air le ranimera peut-être quand nous serons dehors.

— Mais comment sortir d'ici? demanda Annie. Si Dagobert ne nous guide pas, nous sommes perdus! Nous ne trouverons jamais une issue.

— Il faut tout de même essayer, déclara Pierre. Venez... je passerai le premier. Nous ne pouvons pas rester ici. »

II s'engagea dans un couloir; les autres le suivirent. Claude portait Dagobert. Bientôt Pierre arriva à une bifurcation et s'arrêta.

« Oh! mon Dieu! Faut-il prendre à droite ou à gauche? »

Personne ne le savait. Claude promenait ça et là le rayon de sa lampe électrique et s'efforçait *de* rassembler ses souvenirs. Soudain elle aperçut deux bâtons, un long et un court qui formaient une croix. Elle poussa un cri.

« Regardez! Un signe de piste. C'est Mario qui l'a disposé à notre intention. Il faut que nous prenions le couloir indiqué par le plus long bâton. J'espère qu'il y en aura d'autres aux endroits difficiles. »

Ils tournèrent à droite et continuèrent; leurs lampes électriques jetaient de longs rayons dans l'obscurité... Partout où ils auraient pu se tromper, ils trouvaient un signe de piste, un message laissé par Mario pour leur montrer le chemin.

« Une autre croix... Il faut passer par là, dit Annie.

-— Et maintenant nous tournons de ce côté! s'écria Claude quelques instants plus tard.

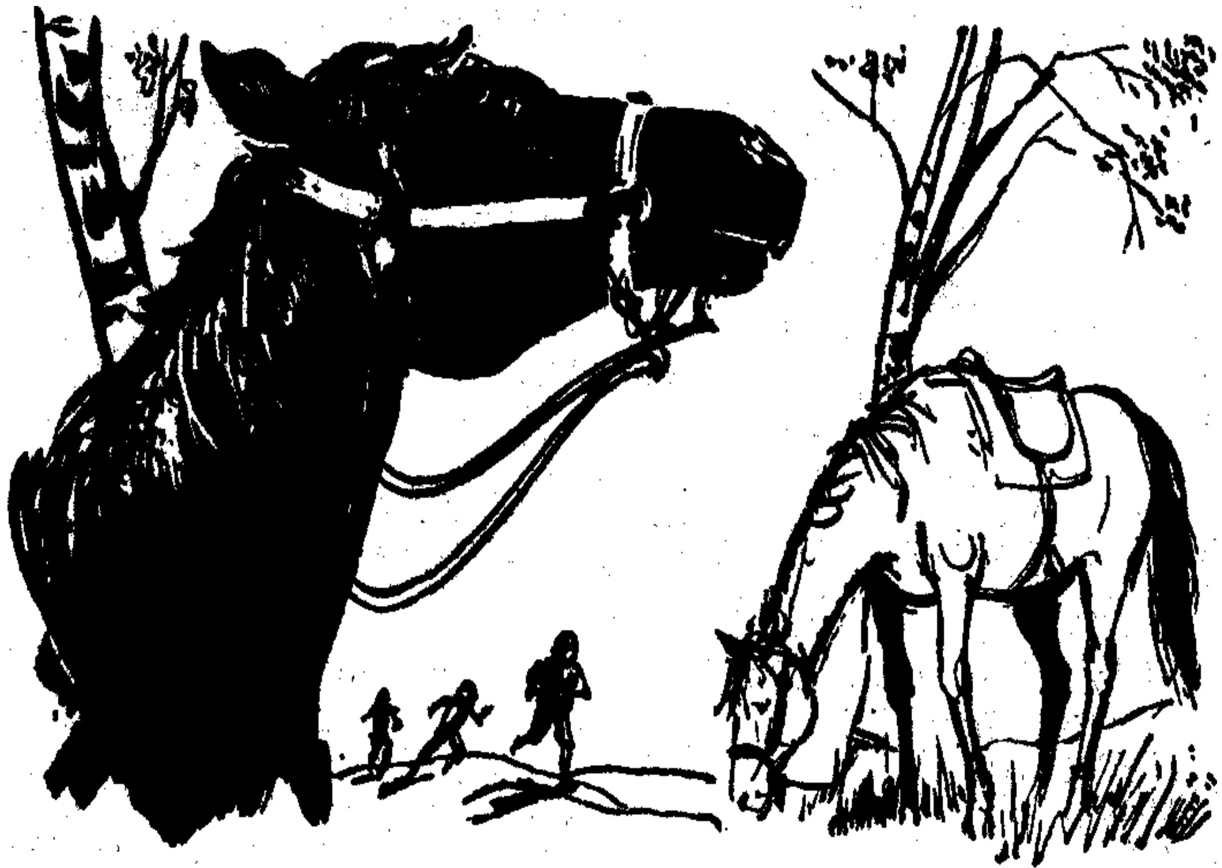
Ils arrivèrent ainsi à la fia des passages souterrains. Le brouillard leur souffla son haleine en plein visage et ils respirèrent avec délices l'air de la liberté.

« Allons retrouver les chevaux, dit Pierre. H faudra qu'ils portent deux cavaliers chacun, j'en ai peur. »

Ils approchaient du but quand des jappements bruyants donnèrent l'alarme.

« Les chiens nous ont entendus, dit Pierre désespéré. Vite! Courons! »

Une voix autoritaire cria : « Je vous vois, là-bas, avec vos lampes électriques. Arrêtez-vous tout de suite! Vous m'entendez? Arrêtez-vous! »



CHAPITRE XX

Une matinée bien remplie

LE JOUR se levait. La brume avait pris une teinte blanchâtre et se dissipait rapidement. Les quatre enfants coururent aux chevaux qui frappaient du pied avec impatience sous les bouleaux. Claude restait un peu en arrière, car Dagobert était vraiment très lourd.

Soudain il se débattit. Ranimé par l'air frais, il ne voulait plus être porté. Claude le posa à terre

avec soulagement et il aboya pour effrayer les gitans qui sortaient des roulottes, leurs roquets à leurs trousses.

Les quatre enfants se mirent en selle ; les chevaux acceptèrent sans protester le double fardeau. Pierre tourna bride et partit, Claude derrière lui. Paule.et Annie le suivirent. Dagobert, qui reprenait rapidement des forces, trottait sans se laisser distancer.

Les gitans se lancèrent à leur poursuite en brandissant les poings et en criant. Castelli se demandait par quel miracle ses deux prisonnières avaient réussi à s'évader. Et qui étaient les deux autres qui conduisaient les chevaux? Pas les garçons qui avaient volé les paquets; ils étaient trop petits. Qui les avait conduits ici? Pourquoi ce chien n'avait-il pas rempli sa mission? Autant d'énigmes que de questions.

Les bohémiens couraient après les chevaux, mais leurs roquets se contentaient d'aboyer. Ils avaient peur de Dagobert

Les chevaux galopaient aussi vite que le leur permettait le brouillard. Claude était toujours inquiète pour Dagobert et craignait qu'il ne pût arriver jusqu'à la ferme. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Les gitans restaient loin derrière eux et ne les rattraperaient pas.

Le soleil s'était levé. Bientôt il dissiperait cette brume étrange qui avait envahi si brusquement la lande. Claude jeta un regard à sa montre... Déjà

presque six heures du matin. Que d'événements depuis la veille!

Qui sait où étaient François et Michel? Elle eut une pensée reconnaissante pour Mario et ses signes de piste qui leur avaient été d'un si grand secours. Paule et Pierre avaient montré beaucoup de courage aussi. Elle serra le bras de Pierre en guise de remerciement.

« Où sont François et Michel à ton idée? demanda-t-elle à Pierre. Crois-tu qu'ils sont encore égarés dans la lande? Nous devrions peut-être nous mettre à leur recherche?

— Non, répliqua Pierre. Non, retournons tout droit à la ferme. Ils se débrouilleront tout seuls! »

François et Mick avaient certainement essayé de se débrouiller tout seuls au cours de cette nuit froide et brumeuse, mais ils n'avaient pas très bien réussi. Quand leurs montres marquèrent cinq heures moins le quart, ils ne purent plus supporter leur inaction. C'était le moment où Paule, Pierre et Dagobert traversaient la lande à peu de distance d'eux, mais ils l'ignoraient.

Ils sortirent du buisson, mouillés et ankylosés, s'étirèrent et cherchèrent à s'orienter.

« Marchons, proposa François. Cela nous réchauffera. J'ai ma boussole. En nous dirigeant vers l'ouest, nous arriverons au bord de la lande, pas très loin du village. »

Ils se mirent en marche; leur lampe électrique,

dont la pile s'épuisait, ne donnait plus qu'une faible clarté.

« Elle s'éteindra bientôt, grogna Michel en la secouant. Flûte! Je vois à peine le cadran de la boussole.»

François trébucha et eut quelque peine à reprendre son équilibre. Il arracha la lampe à Michel et se pencha vers le sol.

« Ça, alors! s'écria-t-il. Un rail! Nous sommes de nouveau sur la voie ferrée. Quelle chance!

— Tu peux le dire! renchérit Michel. Nous sommes sauvés. Ne perdons plus ces maudits rails. Tâtons-lés avec les pieds.

— Dire que nous en étions si près et que nous ne le savions pas! gémit François. Nous pourrions être de retour depuis longtemps. J'espère que les filles sont rentrées et ne sont pas inquiètes à. notre sujet. Elles doivent bien penser que nous arriverons dès qu'il fera jour. »

Vers six heures, ils atteignirent la ferme, morts de fatigue. Tout le monde dormait encore, semblait-il. Mais le portail était ouvert; Pierre et Paule ne l'avait pas refermé. Ils montèrent tout droit à la chambre de Claude et d'Annie.

Bien entendu ils n'y trouvèrent personne. Paule peut-être saurait quelque chose, mais son lit, quoique défait, était vide. Ils traversèrent le palier pour interroger Pierre.

« II est parti, lui aussi, dit Michel stupéfait. Où sont-ils tous?

— Appelons M. Girard », conseilla François qui ignorait que le fermier était absent pour la nuit. Ils frappèrent à la porte. Réveillée en sursaut, Mme Girard fut étonnée et effrayée de les voir, car elle les croyait sous leur tente dans la lande. Sa terreur augmenta quand elle eut appris la disparition de Claude et d'Annie.

« Où sont ces enfants? s'écria-t-elle en enfilant une robe de chambre. C'est très grave, François. Elles se sont peut-être égarées dans la lande... Et ces bohémiens qui rôdent par-là et qui sont des gens si peu sûrs! Je vais téléphoner à mon mari et aux gendarmes.- Oh! mon Dieu! Pourquoi vous ai-je donné la permission de camper? »

Elle venait de reposer le récepteur lorsqu'une galopade résonna dans la cour.

« Qui est là? dit Mme Girard. Des chevaux! Qui peut arriver à cette heure matinale? »

Ils coururent tous à la fenêtre.

Michel poussa un tel cri que Mme Girard faillit perdre l'équilibre.

« Annie et Claude! Les voici! Et Dagobert aussi. Et Paule! Et Pierre! que signifie tout cela? » _ Annie entendit le cri et leva les yeux. Malgré sa fatigue, elle agita gaiement la main en souriant. Claude héla les garçons.

« Oh ! François ! Oh ! Michel ! Vous êtes de retour! C'est bien ce que nous espérions. Après votre départ, nous nous sommes trompées de chemin et nous sommes retournées à la carrière.



— Et les gitans nous ont emprisonnées dans un souterrain ! cria Annie.

— Mais que font donc Paule et Pierre là-dedans? dit la pauvre Mme Girard qui croyait rêver. Et qu'a donc Dagobert? »

Dagobert s'était affaissé par terre. Sa chère Claude ne risquait plus rien. Il pouvait poser sa tête douloureuse sur ses pattes et s'endormir. Claude sauta à bas de son cheval.

« Dagobert! Mon bon Dagobert! Mon Dagobert chéri! Aide-moi, Pierre. Je vais le porter dans ma chambre et je panserai sa blessure. »

Tous les pensionnaires étaient réveillés et accouraient, qui en robe de chambre, qui en pyjama, poussant des exclamations et courant de l'un à

l'autre. Mme Girard n'arrivait pas à rétablir l'ordre. Pierre essayait de calmer les deux chevaux que ce vacarme excitait, et tous les coqs de la ferme choisirent ce moment pour lancer de bruyants cocoricos.

Soudain la brume se dissipa et le soleil parut dans toute sa gloire.

« Bravo! Plus de brouillard ! s'écria Claude. Le soleil brille. Du courage, Dagobert... Nos épreuves sont terminées. »

Pierre l'aida à monter Dagobert au premier étage. Claude et Mme Girard examinèrent sa blessure et la lavèrent. -

« II aurait fallu des points de suture, remarqua Mme Girard. Mais la plaie semble déjà se cicatriser. Il faut être une brute pour frapper ainsi un chien! »

De nouveau un galop de cheval retentit en bas et M. Girard, le visage anxieux, mit pied à terre. Presque au même moment, une automobile noire franchissait le portail. Deux gendarmes avaient été envoyés pour aider à rechercher les fillettes disparues. Mme Girard avait oublié de téléphoner pour annoncer que Claude et Annie étaient revenues.

« Je suis désolée de vous avoir dérangés, dit Mme Girard au brigadier de gendarmerie. Les enfants arrivent à l'instant. Je ne sais pas encore ce qui s'est passé. L'essentiel c'est qu'elles soient saines et sauves.

— Attendez, dit François qui était dans la pièce. Je crois que nous aurons besoin de la police. La lande est le théâtre d'événements étranges.

— Lesquels? demanda le brigadier en prenant un calepin.

— Nous campions là-bas, expliqua François. Un avion est passé, il est descendu très bas, guidé par une lampe placée par les bohémiens.

— Une lampe placée par les bohémiens? répéta le brigadier surpris. Pourquoi l'avion avait-il besoin de leur aide? Je suppose que l'appareil a atterri?

— Non, répondit François. Il est revenu la nuit suivante et a recommencé la même manœuvre.



Il est descendu et a tourné en rond. Mais cette fois, il a jeté des paquets.

— Vraiment? dit le brigadier de plus en plus intéressé. Pour que les bohémiens les ramassent?

— Exactement, dit François. Mais le pilote a mal visé et les paquets sont tombés autour de nous... presque sur notre tête. Nous nous sommes mis à l'abri; nous ne savions pas s'il s'agissait ou non d'explosifs.

— Avez-vous ramassé quelques-uns de ces paquets? demanda le brigadier.

— Oui, et j'en ai ouvert un.

— Que contenait-il?

. — Des billets de banque, des dollars, dit François. Un seul paquet en contenait plusieurs liasses; chaque billet valait cent dollars. Une vraie fortune ainsi éparpillée autour de nous. >

Le brigadier échangea un regard avec son compagnon.

« Voilà l'explication du mystère qui nous intriguait tant, n'est-ce pas, Constant? »

Constant, l'autre gendarme, hocha la tête.

« En effet. Tout est clair maintenant. C'est comme ça que les dollars sont introduits en France. Un simple petit trajet en avion.

— A quoi cela rime-t-il? demanda François. Les Américains ne peuvent-ils pas débarquer chez nous, leurs portefeuilles bourrés de billets?

— Pas de billets faux mon garçon, répondit le brigadier. Et ceux-ci sont tous faux, vous pouvez

m'en croire. Ils sont fabriqués en Angleterre et, par l'intermédiaire des gitans, parviennent à une bande qui a son quartier général aux environs de Paris et qui les met en circulation. ,

— Je n'avais pas eu l'idée que ces dollars étaient faux, dit François.

— Nous surveillons cette bande depuis quelque temps; nous savions que des billets faux étaient imprimés en Angleterre et parvenaient en France, expliqua le brigadier. Mais nous ignorions comment ils arrivaient et quels étaient les intermédiaires.

— Nous voilà renseignés, dit Constant. Ma parole, quel beau coup de filet, brigadier! Ces braves garçons ont découvert ce que nous avons cherché pendant des mois.

— Où sont ces paquets? demanda le brigadier. En votre possession? Ou les gitans les ont-ils pris?

— Nous les avons cachés, dit François. Mais je suppose que les gitans remuent ciel et terre pour les retrouver. Allons vite les chercher.

— Où les avez-vous mis? demanda le brigadier. Dans un endroit sûr, j'espère?

— Oh! oui! répondit François. Je vais appeler mon frère, il nous accompagnera. Michel! Viens vite! Tu apprendras une nouvelle intéressante! »



CHAPITRE XXI

Le mystère est éclairci!

MADAME GIRARD fut stupéfaite en apprenant que Michel et François retournaient dans la lande avec les gendarmes.

« Mais ils sont morts de fatigue! protesta-t-elle. Et ils n'ont pas eu le temps de manger une bouchée. Ne pouvez-vous pas attendre un peu?

— J'ai peur que non, dit le brigadier. Ne vous tourmentez pas, madame Girard. Ces garçons sont solides !

— Les gitans ne retrouveront certainement pas

les paquets^ dit Michel. Pour ma part, j'ai l'estomac dans les talons. Nous n'avons pas dîné hier soir.

— Bien, dit le brigadier en enfermant son calepin dans sa poche. Déjeunez, nous partirons après. »

Claude, Annie et Paule voulurent être de l'expédition.

« Quoi? Nous laisser à l'écart? dit Claude indignée. Impossible! Annie viendra avec nous.

— Et Paule aussi, dit Annie les yeux fixés sur Claude; elle le mérite, bien qu'elle n'ait pas aidé à ramasser les paquets.

— Mais oui, bien sûr », dit Claude, et Paule eut un sourire rayonnant.

Claude admirait le courage que Paule avait montré pendant la nuit et elle lui savait gré de son attitude modeste. Paule ne songeait pas à se vanter; elle savait que tout l'honneur revenait à Pierre et qu'elle n'avait rien d'une héroïne.

Mme Girard se hâta de préparer un déjeuner copieux. Au café au lait habituel, elle ajouta des œufs sur le plat et de grosses tranches de jambon. Tout en servant les-enfants, elle poussait des exclamations; les événements des dernières vingt-quatre heures lui paraissaient invraisemblables.

« Ces gitans! Et cet avion qui a lancé partout des billets de banque ! Et Annie et Claude prisonnières dans un souterrain! Décidément on aura tout vu! »

M. Girard se joignit à la petite troupe. Il avait peine à croire, lui aussi, à l'aventure extraordinaire que ses quatre jeunes pensionnaires avaient Vécue. Dagobert portait haut sa tête ornée d'un magnifique pansement et jouissait d'avance de l'émerveillement de Flop.

L'expédition se composait de dix membres en comptant Dagobert, car Pierre en faisait également partie. Il essaya en vain de deviner où François avait caché les billets, mais François gardait son s'secret; il réservait une surprise à ses compagnons.

Ils arrivèrent enfin à la carrière après avoir suivi la voie ferrée. François s'arrêta avant d'y pénétrer et fit un geste vers la colline.

« Regardez... les gitans s'en vont, dit-il. Je parie qu'ils avaient peur que nous ne portions plainte après l'évasion de Claude et d'Annie. »

Les roulottes, en effet, s'éloignaient lentement.

« Constant, dès votre retour à la gendarmerie, vous donnerez l'ordre qu'on surveille les allées et venues des gitans, dit le brigadier. L'un d'eux sûrement ira raconter au chef de la bande ce qui s'est passé la nuit dernière; en le suivant, nous arrêterons fous les receleurs des billets faux.

— Je parie que c'est le père de Mario qui se charge de cette mission, dit Michel. Il avait l'air de tout diriger dans le campement. »

Ils suivirent des yeux, les roulottes qui s'éloignaient une à une. Annie pensait à Mario. Claude

aussi. Que lui avait-elle promis l'a nuit dernière en retour de son aide? Une bicyclette... et une maison où il habiterait et qu'il quitterait tous les matins sur son vélo pour aller à l'école comme les autres enfants. Elle ne reverrait probablement .pas le petit garçon, mais si elle le revoyait, elle s'arrangerait pour tenir sa promesse!

« Où est donc cette cachette formidable? » demanda le brigadier à' François qui essayait, sans y parvenir, de distinguer Mario et Flop.

« Suivez-moi », dit François en riant, et il les conduisit jusqu'au fourré d'ajoncs où se dissimulait la vieille locomotive.

« Qu'est-ce que c'est que ça? demanda le brigadier stupéfait.

-— C'est la vieille locomotive qui traînait les wagons pleins de sable, dit Michel. Selon toute apparence, une querelle s'est élevée, il y a bien longtemps, entre les propriétaires de la carrière et les gitans. Ceux-ci ont arraché les rails; le petit convoi a déraillé. La locomotive est là depuis, autant que je puisse en juger.»

Sous les yeux ébahis du brigadier, François se dirigea vers la cheminée, écarta une branche d'ajonc, déblaya quelques poignées de sable et tira un des paquets. Son soulagement fut grand, car il avait peur de ne pas les retrouver.

« Voilà, dit-il au brigadier. Il y en a d'autres. Dans deux minutes, j'arriverai à celui que j'ai ouvert... Oui, le voici. »

Les gendarmes félicitèrent les garçons du choix de leur cachette.

Personne, pas même les gitans, n'aurait pensé à inspecter la cheminée de cette vieille locomotive, même si on l'avait aperçue, cachée comme elle l'était!

Le brigadier regarda les billets de cent dollars qu'il avait dans la main et siffla.

« C'est bien cela! Nous en avons déjà vu. L'imitation est parfaite. Que de dupes auraient pu faire ces bandits! Combien de paquets avez-vous ramassés?

— Des douzaines, répondit Michel, qui les sortait à mesure de la cheminée. Je ne peux pas atteindre ceux qui sont au fond.

— Tant pis! dit le brigadier. Recouvrez-les de sable; j'enverrai un de mes hommes chercher le reste. Les gitans ne reviendront sûrement pas. C'est un coup de filet extraordinaire. Vous nous avez rendu un grand service.

— J'en suis heureux, dit François. Nous allons prendre nos affaires. Hier nous sommes partis précipitamment et nous avons laissé nos tentes et tout le reste! »

Claude l'accompagna dans la carrière. Dagobert, qui trottait près d'elle, se mit à grogner et Claude le retint par son collier.

« Qu'as-tu, Dago? François, il y a sûrement quelqu'un ici. Peut-être .un des gitans. »

Mais Dagobert cessait de grogner et remuait la

queue. Il échappa à Claude et courut vers unie des petites grottes. Son pansement le rendait très comique.

Flop sortit de la grotte et dès qu'il aperçut son ami, il se mit à faire des cabrioles. Dagobert le contemplait avec étonnement. Drôle de chien! Est-ce qu'il n'allait pas marcher sur la tête?

« Mario! cria Claude. Sors. Je sais que tu es là! »

Un visage pâle et inquiet parut à l'entrée de la grotte. Quelques minutes plus tard, le petit garçon, tremblant de peur, était debout dans la carrière.

« Je me suis sauvé; je les ai quittés, dit-il avec un geste en direction de la colline. Vous m'aviez promis une bicyclette, ajouta-i-il en reniflant.

— Je le sais, dit Claude. Tu l'auras, Mario. Si tu n'avais pas laissé ces signes de piste dans le souterrain, nous n'aurions pas pu nous échapper.

— Et vous avez dit que je pourrais habiter une maison et aller tous les jours à l'école sur mon vélo, continua Mario d'un ton suppliant. Je ne veux pas retourner dans ma roulotte. Mon père me tuerait. Il a vu les signes de piste et il m'a poursuivi très loin. Mais il ne m'a pas attrapé. Je me suis caché.

— Nous ferons tout ce que nous pourrons pour toi», promit François qui avait pitié de ce pauvre enfant. Mario renifla.

« Où est ton mouchoir? » demanda Claude.

Il le sortit de sa poche, toujours propre et bien plié.



« Tu es incorrigible, dit Claude. Ecoute, si tu veux aller à l'école, il faudra que tu cesses de renifler et que tu te serves de ton mouchoir. Tu as compris? »

Mario hocha la tête, mais remit le mouchoir dans sa poche. Le brigadier s'approcha et le petit gitan s'enfuit.

« C'est un drôle de petit bonhomme, dit François. J'imagine que son père ira en prison et qu'il pourra réaliser son rêve : quitter la roulotte pour une maison. Nous pourrions le mettre en pension dans une famille qui le soignerait bien.

— Je tiendrai nia promesse et je retirerai de l'argent de la Caisse d'Epargne pour lui acheter une bicyclette, dit Claude. Il le mérite. Oh! regardez

Flop en admiration devant Dagobert et son pansement. Ne te rengorge pas tant, Dago; tu es beaucoup moins beau que d'habitude, tu sais !

— Mario! cria François. Reviens. N'aie pas peur du gendarme. C'est un de nos amis, il nous aidera à choisir ta bicyclette. »

Le gendarme manifesta un vif étonnement, mais Mario revint en courant.

« Je m'en retourne, dit le brigadier. Constant est déjà parti pour ordonner qu'on surveille les gitans. Nous ne tarderons pas à arrêter le chef de la bande. '.

v — J'espère que Constant a suivi la voie ferrée, dit François. Il est si facile de s'égarer dans cette lande.

— Oui, bien sûr; mais il sait ce qui vous est arrivé La nuit dernière et il sera prudent, répliqua le brigadier. Vous aviez bien choisi votre endroit pour camper. Quel calme! C'est délicieux!

— Oui, et pourtant c'est le cadre de plusieurs mystères, remarqua François. Des anciens et des nouveaux. Je me réjouis d'avoir joué un rôle dans celui-ci. C'était tout à fait palpitant. »

Les enfants retournèrent à la ferme. Midi approchait et le grand air leur avait Ouvert l'appétit. Une odeur alléchante les accueillit. Mme Girard avait préparé un excellent déjeuner. Les filles montèrent dans leurs chambres pour faire un brin de toilette. Claude entra dans celle de Paule.

« Paule, dit-elle. Je te suis très reconnaissante. Tu vaux bien un garçon.

— Merci, Claude, répliqua Paule surprise. Et toi, tu en vaux au moins deux! »

Michel, qui était dans le couloir, les entendit. Il se mit à rire et passa la tête à la porte.

« Je voudrais avoir ma part de ces compliments, dit-il. Dites-moi que je vaux plusieurs filles. »

Une brosse et un soulier lui furent jetés à la tête et il s'enfuit en riant.

Annie se pencha à la fenêtre de sa chambre pour contempler la lande. Comme elle paraissait sereine et paisible sous le soleil d'avril! Elle ne cachait plus aucun mystère, maintenant.

« Tout de même, tu portes bien ton nom, lui dit Annie. Tu as été témoin de beaucoup de mystères... et on aurait dit que tu nous attendais pour jouer un rôle dans le dernier. Quelle aventure passionnante! Je crois que nous l'appellerons « La Locomotive du Club des Cinq ».

— C'est un nom bien choisi, Annie, et nous n'en chercherons pas d'autre! »